

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

CHATS D'AUTEURS

COLLECTIF "CHAT M'INTERESSE"

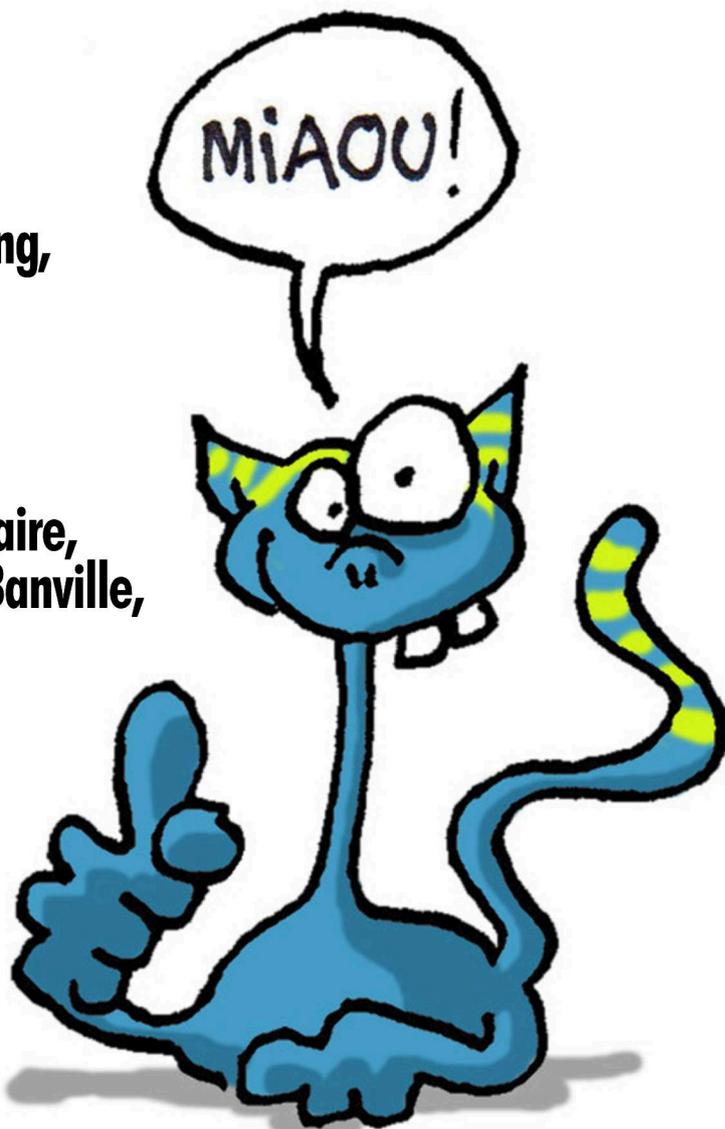
RECUEIL D'AUTEURS CÉLÈBRES SUR LES GRÉFFIERS DE TOUS POILS

Tous les auteurs et illustrateurs ci-dessous broutent les pissenlits par la racine depuis plus de 70 ans ! Donc libres de droits partageable à volonté... bénéfice interdit - partage uniquement sur sites anarhistes, sinon... je viendrais avec ma batte de Baseball

**Edgar Allan-Poe, Charles Perrault,
Théophile Gautier, Emile Zola,
Guy de Maupassant, Rudyard Kipling,
Pierre Loti, Honoré de Balzac,
Jean de La Fontaine,
Jacob et Wilhelm Grimm,
Guillaume Apollinaire,
Joachim Du Bellay, Charles Baudelaire,
Arthur Conan Doyle, Théodore de Banville,
Otto Messmer & Pat Sullivan**

illustrés par

**Byam Shaw, Gustave Doré, Nadar,
Edouard Manet, William Julian-Damazay,
Rudyard Kipling, Jean-Jacques Grandville,
Nicolas Guérard, Arthur Rackham,
Guillaume Apollinaire,
Marcellin Gilbert Desboutin,
Henriette Rönner, Sidney Paget
et Auguste Lançon**



dessin Isabelle DENIS-GHN
libre de droits si sourcé

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE



CHATS D'AUTEURS

Cet exemplaire numérique
unique, couvertures incluses
est destiné à Anne-Lise Loctin
et à toutes les camarades,
de la part de l'auteurice et éditrice,
il peut être imprimé sans être vendu.
Il n'y a aucuns droits d'auteurice,
je m'en contrefous. NdA-NdE

Edgard Allan-Poe
 “Le chat noir”

Charles Perrault
 “Le Chat botté”

Théophile Gautier
 “La ménagerie intime”

Émile Zola
 “Le paradis des chats”

Guy de Maupassant
 “Sur les chats”

Rudyard Kipling
 “Le Chat qui s’en va tout seul”

Pierre Loti
 “Une bête galeuse”

Honoré de Balzac
 “Peines de cœur d’une chatte anglaise”

Jean de La Fontaine
 “Le vieux Chat et la jeune Souris”

Jacob et Wilhelm Grimm
 “Chat et souris associés”

Jean de La Fontaine
 “Conseil tenu par les rats”

Guillaume Apollinaire
 “Le Bestiaire ou Cortège d’Orphée”

Joachim Du Bellay
 “Építaphe d’un chat”

Charles Baudelaire
 “Le chat”

Arthur Conan Doyle
 “Le chat du Brésil”

Théodore de Banville
 “Le chat”

Otto Messmer et Pat Sullivan
 “Félix veut dormir”

LE CHAT NOIR
Edgar Allan-Poe

Traduction
par Charles Baudelaire.
Paru dans "Nouvelles
histoires extraordinaires"
(A. Quantin, Paris 1884)

leur propre témoignage. Cependant, je ne suis pas fou — et très certainement je ne rêve pas. Mais demain je meurs, et aujourd'hui je voudrais décharger mon âme. Mon dessein immédiat est de placer devant le monde, clairement, succinctement et sans commen-

l'horreur : — à beaucoup de personnes ils paraîtront moins terribles que baroques. Plus tard peut-être, il se trouvera une intelligence qui réduira mon fantôme à l'état de lieu commun — quelque intelligence plus calme, plus logique et beaucoup moins excitable que la mienne, qui ne trouvera dans les circonstances que je raconte avec terreur qu'une succession ordinaire de causes et d'effets très naturels.

Dès mon enfance, j'étais noté pour la docilité et l'humanité de mon caractère. Ma tendresse de cœur était même si remarquable qu'elle avait fait de moi le jouet de mes camarades. J'étais particulièrement fou des animaux, et mes parents m'avaient permis de posséder une grande variété de favoris. Je passais presque tout mon temps avec eux, et je n'étais jamais si heureux que quand je les nourrissais et les caressais. Cette particularité de mon caractère s'accrut avec ma croissance, et, quand je devins homme, j'en fis une de mes principales sources de plaisirs. Pour ceux qui ont voué une affection à un chien fidèle et sagace, je n'ai pas besoin d'expliquer la nature ou l'intensité des jouissances qu'on peut en tirer. Il y a dans l'amour désintéressé d'une bête, dans ce sacrifice d'elle-même, quelque chose qui va directement au cœur de celui qui a eu fréquemment l'occasion de vérifier la chétive amitié et la fidélité de gaze de l'homme naturel.



illustration Byam Shaw

Relativement à la très étrange et pourtant très familière histoire que je vais coucher par écrit, je n'attends ni ne sollicite la créance. Vraiment, je serais fou de m'y attendre dans un cas où mes sens eux-mêmes rejettent

taires, une série de simples événements domestiques. Dans leurs conséquences, ces événements m'ont terrifié, m'ont torturé, m'ont anéanti. Cependant, je n'essaierai pas de les élucider. Pour moi, ils ne m'ont guère présenté que de

Je me mariaï de bonne heure, et je fus heureux de trouver dans ma femme une disposition sympathique à la mienne. Observant mon goût pour ces favoris domestiques, elle ne perdit aucune occasion de me procurer ceux de l'espèce la plus agréable. Nous eûmes des oiseaux, un poisson doré, un beau chien, des lapins, un petit singe et un chat.

Ce dernier était un animal remarquablement fort et beau, entièrement noir, et d'une sagacité merveilleuse. En parlant de son intelligence, ma femme, qui au fond n'était pas peu pénétrée de superstition, faisait de fréquentes allusions à l'ancienne croyance populaire qui regardait tous les chats noirs comme des sorcières déguisées. Ce n'est pas qu'elle fût toujours sérieuse sur ce point, et si je mentionne la chose, c'est simplement parce que cela me revient, en ce moment même, à la mémoire. Pluton — c'était le nom du chat — était mon préféré, mon camarade. Moi seul, je le nourrissais, et il me suivait dans la maison partout où j'allais. Ce n'était même pas sans peine que je parvenais à l'empêcher de me suivre dans les rues.

Notre amitié subsista ainsi plusieurs années, durant lesquelles l'ensemble de mon caractère et de mon tempérament — par l'opération du démon Intempérance, je rougis de le confesser — subit une altération radicalement mauvaise. Je devins de jour en jour plus morne, plus irritable, plus insoucieux des

sentiments des autres. Je me permis d'employer un langage brutal à l'égard de ma femme. À la longue, je lui infligeai même des violences personnelles. Mes pauvres favoris, naturellement, durent ressentir le changement de mon caractère. Non seulement je les négligeais, mais je les maltrais. Quant à Pluton, toutefois, j'avais encore pour lui une considération suffisante qui m'empêchait de le malmenier, tandis que je n'éprouvais aucun scrupule à maltraiter les lapins, le singe et même le chien, quand, par hasard ou par amitié, ils se jetaient dans mon chemin. Mais mon mal m'envahissait de plus en plus ; car quel mal est comparable à l'alcool ? Et à la longue Pluton lui-même, qui maintenant se faisait vieux et qui naturellement devenait quelque peu maussade ; Pluton lui-même commença à connaître les effets de mon méchant caractère.

Une nuit, comme je rentrais au logis très ivre, au sortir d'un de mes repaires habituels des faubourgs, je m'imaginai que le chat évitait ma présence. Je le saisis ; mais lui, effrayé de ma violence, il me fit à la main une légère blessure avec les dents. Une fureur de démon s'empara soudainement de moi. Je ne me connus plus, mon âme originelle sembla tout d'un coup s'envoler de mon corps, et une méchanceté hyperdiabolique, saturée de gin, pénétra chaque fibre de mon être. Je tirai de la poche de mon gilet un canif, je l'ouvris ; je saisis

la pauvre bête par la gorge, et, délibérément, je fis sauter un de ses yeux de son orbite ! Je rougis, je brûle, je frissonne en écrivant cette damnable atrocité !

Quand la raison me revint avec le matin — quand j'eus cuvé les vapeurs de ma débauche nocturne — j'éprouvai un sentiment moitié d'horreur, moitié de remords, pour le crime dont je m'étais rendu coupable ; mais c'était tout au plus un faible et équivoque sentiment, et l'âme n'en subit pas les atteintes. Je me replongeai dans les excès, et bientôt je noyai dans le vin tout le souvenir de mon action.

Cependant le chat guérit lentement. L'orbite de l'œil perdu présentait, il est vrai, un aspect effrayant, mais il n'en parut plus souffrir désormais. Il allait et venait dans la maison selon son habitude ; mais, comme je devais m'y attendre, il fuyait avec une extrême terreur à mon approche. Il me restait assez de mon ancien cœur pour me sentir d'abord affligé de cette évidente antipathie de la part d'une créature qui jadis m'avait tant aimé. Mais ce sentiment fit bientôt place à l'irritation. Et alors apparut, comme pour ma chute finale et irrévocable, l'esprit de perversité. De cet esprit la philosophie ne tient aucun compte. Cependant, aussi sûr que mon âme existe, je crois que la perversité est une des primitives impulsions du cœur humain ; une des indivisibles premières facultés ou sentiments qui donnent la

direction au caractère de l'homme. Qui ne s'est pas surpris cent fois commettant une action sottise ou vile, par la seule raison qu'il savait devoir ne pas la commettre ? N'avons-nous pas une perpétuelle inclination, malgré l'excellence de notre jugement, à violer ce qui est la Loi, simplement parce que nous comprenons que c'est la Loi ? Cet esprit de perversité, dis-je, vint causer ma déroute finale. C'est ce désir ardent, insondable de l'âme de se torturer elle-même — de violenter sa propre nature — de faire le mal pour l'amour du mal seul, qui me poussait à continuer, et finalement à consommer le supplice que j'avais infligé à la bête inoffensive. Un matin, de sang-froid, je glissai un nœud coulant autour de son cou, et je le pendis à la branche d'un arbre — je le pendis avec des larmes plein mes yeux — avec le plus amer remords dans le cœur ; je le pendis, parce que je savais qu'il m'avait aimé, et parce que je sentais qu'il ne m'avait donné aucun sujet de colère ; je le pendis, parce que je savais qu'en faisant ainsi je commettais un péché, un péché mortel qui compromettait mon âme immortelle, au point de la placer — si une telle chose était possible — même au-delà de la miséricorde infinie du Dieu très miséricordieux et très terrible. Dans la nuit qui suivit le jour où fut commise cette action cruelle, je fus tiré de mon sommeil par le cri : « Au feu ! » Les rideaux de mon lit étaient en flammes.

Toute la maison flambait. Ce ne fut pas sans une grande difficulté que nous échappâmes à l'incendie — ma femme, un domestique, et moi. La destruction fut complète. Toute ma fortune fut engloutie, et je m'abandonnai dès lors au désespoir. Je ne cherche pas à établir une liaison de cause à effet entre l'atrocité et le désastre, je suis au-dessus de cette faiblesse. Mais je rends compte d'une chaîne de faits — et je ne veux pas négliger un seul anneau. Le jour qui suivit l'incendie, je visitai les ruines. Les murailles étaient tombées, une seule exceptée ; et cette seule exception se trouva être une cloison intérieure, peu épaisse, située à peu près au milieu de la maison, et contre laquelle s'appuyait le chevet de mon lit. La maçonnerie avait ici, en grande partie, résisté à l'action du feu — fait que j'attribuai à ce qu'elle avait été récemment remise à neuf. Autour de ce mur, une foule épaisse était rassemblée, et plusieurs personnes paraissaient en examiner une portion particulière avec une minutieuse et vive attention. Les mots « analogues ! étrange ! Singulier ! » Et autres expressions, excitèrent ma curiosité. Je m'approchai, et je vis, semblable à un bas-relief sculpté sur la surface blanche, la figure d'un gigantesque chat. L'image était rendue avec une exactitude vraiment merveilleuse. Il y avait une corde autour du cou de l'animal.

Tout d'abord, en voyant cette apparition — car je ne pouvais guère considérer cela que comme une apparition — mon étonnement et ma terreur furent extrêmes. Mais, enfin, la réflexion vint à mon aide. Le chat, je m'en souvenais, avait été pendu dans un jardin adjacent à la maison. Aux cris d'alarme, ce jardin avait été immédiatement envahi par la foule, et l'animal avait dû être détaché de l'arbre par quelqu'un, et jeté dans ma chambre à travers une fenêtre ouverte. Cela avait été fait, sans doute, dans le but de m'arracher au sommeil. La chute des autres murailles avait comprimé la victime de ma cruauté dans la substance du plâtre fraîchement étendu ; la chaux de ce mur, combinée avec les flammes et l'ammoniaque du cadavre, avait ainsi opéré l'image telle que je la voyais.

Quoique je satisfisse ainsi lestement ma raison, sinon tout à fait ma conscience, relativement au fait surprenant que je viens de raconter, il n'en fit pas moins sur mon imagination une impression profonde. Pendant plusieurs mois je ne pus me débarrasser du fantôme du chat ; et durant cette période un demi-sentiment revint dans mon âme, qui paraissait être, mais qui n'était pas le remords. J'allais jusqu'à déplorer la perte de l'animal, et à chercher autour de moi, dans les bouges méprisables que maintenant je fréquentais habituellement, un autre favori de la même espèce et d'une

figure à peu près semblable pour le suppléer.

Une nuit, comme j'étais assis à moitié stupéfié, dans un repaire plus qu'infâme, mon attention fut soudainement attirée vers un objet noir, reposant sur le haut d'un des immenses tonneaux de gin ou de rhum qui composaient le principal ameublement de la salle. Depuis quelques minutes, je regardais fixement le haut de ce tonneau, et ce qui me surprenait maintenant, c'était de n'avoir pas encore aperçu l'objet situé dessus. Je m'en approchai, et je le touchai avec ma main. C'était un chat noir — un très gros chat — au moins aussi gros que Pluton, lui ressemblant absolument, excepté en un point. Pluton n'avait pas un poil blanc sur tout le corps ; celui-ci portait une éclaboussure large et blanche, mais d'une forme indécise, qui couvrait presque toute la région de la poitrine.

À peine l'eus-je touché, qu'il se leva subitement, ronronna fortement, se frotta contre ma main, et parut enchanté de mon attention. C'était donc là la vraie créature dont j'étais en quête. J'offris tout de suite au propriétaire de le lui acheter ; mais cet homme ne le revendiqua pas — ne le connaissait pas — ne l'avait jamais vu auparavant.

Je continuai mes caresses, et quand je me préparai à retourner chez moi, l'animal se montra disposé à m'accompagner. Je lui permis de le faire ; me baisant de temps à autre, et le caressant en marchant.

Quand il fut arrivé à la maison, il s'y trouva comme chez lui, et devint tout de suite le grand ami de ma femme.

Pour ma part, je sentis bientôt s'élever en moi une antipathie contre lui. C'était justement le contraire de ce que j'avais espéré ; mais — je ne sais ni comment ni pourquoi cela eut lieu — son évidente tendresse pour moi me dégoûtait presque et me fatiguait. Par de lents degrés, ces sentiments de dégoût et d'ennui s'élevèrent jusqu'à l'amertume de la haine. J'évitais la créature ; une certaine sensation de honte et le souvenir de mon premier acte de cruauté m'empêchèrent de la maltraiter. Pendant quelques semaines, je m'abstins de battre le chat ou de le malmener violemment ; mais graduellement — insensiblement — j'en vins à le considérer avec une indicible horreur, et à fuir silencieusement son odieuse présence, comme le souffle d'une peste.

Ce qui ajouta sans doute à ma haine contre l'animal fut la découverte que je fis le matin, après l'avoir amené à la maison, que, comme Pluton, lui aussi avait été privé d'un de ses yeux. Cette circonstance, toutefois, ne fit que le rendre plus cher à ma femme, qui, comme je l'ai déjà dit, possédait à un haut degré cette tendresse de sentiment qui jadis avait été mon trait caractéristique et la source fréquente de mes plaisirs les plus simples et les plus purs.

Néanmoins, l'affection du chat pour moi paraissait

s'accroître en raison de mon aversion contre lui. Il suivait mes pas avec une opiniâtreté qu'il serait difficile de faire comprendre au lecteur. Chaque fois que je m'asseyais, il se blottissait sous ma chaise, ou il sautait sur mes genoux, me couvrant de ses affreuses caresses. Si je me levais pour marcher, il se fourrait dans mes jambes, et me jetait presque par terre, ou bien, enfonçant ses griffes longues et aiguës dans mes habits, grimpait de cette manière jusqu'à ma poitrine. Dans ces moments-là, quoique je désirasse le tuer d'un bon coup, j'en étais empêché, en partie par le souvenir de mon premier crime, mais principalement — je dois le confesser tout de suite — par une véritable terreur de la bête.

Cette terreur n'était pas positivement la terreur d'un mal physique — et cependant je serais fort en peine de la définir autrement. Je suis presque honteux d'avouer — oui, même dans cette cellule de malfaiteur, je suis presque honteux d'avouer que la terreur et l'horreur que m'inspirait l'animal avaient été accrues par une des plus parfaites chimères qu'il fût possible de concevoir. Ma femme avait appelé mon attention plus d'une fois sur le caractère de la tache blanche dont j'ai parlé, et qui constituait l'unique différence visible entre l'étrange bête et celle que j'avais tuée. Le lecteur se rappellera sans doute que cette marque, quoique grande, était primitivement indéfinie dans sa

forme ; mais, lentement, par degrés — par des degrés imperceptibles, et que ma raison s'efforça longtemps de considérer comme imaginaires — elle avait à la longue pris une rigoureuse netteté de contours. Elle était maintenant l'image d'un objet que je frémissais de nommer — et c'était là surtout ce qui me faisait prendre le monstre en horreur et en dégoût, et m'aurait poussé à m'en délivrer, si je l'avais osé ; — c'était maintenant, dis-je, l'image d'une hideuse — d'une sinistre chose — l'image du gibet ! — oh ! Lugubre et terrible machine ! Machine d'horreur et de crime — d'agonie et de mort !

Et maintenant, j'étais en vérité misérable au-delà de la misère possible de l'humanité. Une bête brute — dont j'avais avec mépris détruit le frère — une bête brute, engendrer pour moi — pour moi, homme façonné à l'image du Dieu très haut — une si grande et si intolérable infortune ! Hélas ! Je ne connaissais plus la béatitude du repos, ni le jour ni la nuit ! Durant le jour, la créature ne me laissait pas seul un moment ; et pendant la nuit, à chaque instant, quand je sortais de mes rêves pleins d'une intraduisible angoisse, c'était pour sentir la tiède haleine de la chose sur mon visage, et son immense poids — incarnation d'un cauchemar que j'étais impuissant à secouer — éternellement posé sur mon cœur !

Sous la pression de pareils tourments, le peu de bon qui restait en moi succom-

ba. De mauvaises pensées devinrent mes seules intimes — les plus sombres et les plus mauvaises de toutes les pensées. La tristesse de mon humeur habituelle s'accrut jusqu'à la haine de toutes choses et de toute humanité ; cependant, ma femme, qui ne se plaignait jamais, hélas ! était mon souffre-douleur ordinaire, la plus patiente victime des soudaines, fréquentes et indomptables éruptions d'une furie à laquelle je m'abandonnai dès lors aveuglément.

Un jour, elle m'accompagna pour quelque besogne domestique dans la cave du vieux bâtiment où notre pauvreté nous contraignait d'habiter. Le chat me suivit sur les marches roides de l'escalier, et m'ayant presque culbuté la tête la première, m'exaspéra jusqu'à la folie. Levant une hache, et oubliant dans ma rage la peur puérile qui jusque-là avait retenu ma main, j'adressai à l'animal un coup qui eût été mortel, s'il avait porté comme je le voulais ; mais ce coup fut arrêté par la main de ma femme. Cette intervention m'aiguillonna jusqu'à une rage plus que démoniaque ; je débarrassai mon bras de son étreinte et lui enfonçai ma hache dans le crâne. Elle tomba morte sur la place, sans pousser un gémissement.

Cet horrible meurtre accompli, je me mis immédiatement et très délibérément en mesure de cacher le corps. Je compris que je ne pouvais pas le faire disparaître de la maison, soit de

jour, soit de nuit, sans courir le danger d'être observé par les voisins. Plusieurs projets traversèrent mon esprit. Un moment j'eus l'idée de couper le cadavre par petits morceaux, et de les détruire par le feu. Puis je résolus de creuser une fosse dans le sol de la cave. Puis je pensai à le jeter dans le puits de la cour — puis à l'emballer dans une caisse comme marchandise, avec les formes usitées, et à charger un commissionnaire de le porter hors de la maison. Finalement, je m'arrêtai à un expédient que je considérai comme le meilleur de tous. Je me déterminai à le murer dans la cave — comme les moines du moyen âge muraient, dit-on, leurs victimes.

La cave était fort bien disposée pour un pareil dessein. Les murs étaient construits négligemment, et avaient été récemment enduits dans toute leur étendue d'un gros plâtre que l'humidité de l'atmosphère avait empêché de durcir. De plus, dans l'un des murs, il y avait une saillie causée par une fausse cheminée, ou espèce d'âtre, qui avait été comblée et maçonnée dans le même genre que le reste de la cave. Je ne doutais pas qu'il ne me fût facile de déplacer les briques à cet endroit, d'y introduire le corps, et de murer le tout de la même manière, de sorte qu'aucun œil n'y pût rien découvrir de suspect.

Et je ne fus pas déçu dans mon calcul. À l'aide d'une pince, je délogeai très aisément les briques, et, ayant soigneusement appliqué le

corps contre le mur intérieur, je le soutins dans cette position jusqu'à ce que j'eusse rétabli, sans trop de peine, toute la maçonnerie dans son état primitif. M'étant procuré du mortier, du sable et du poil avec toutes les précautions imaginables, je préparai un crépi qui ne pouvait pas être distingué de l'ancien, et j'en recouvris très soigneusement le nouveau briquetage. Quand j'eus fini, je vis avec satisfaction que tout était pour le mieux. Le mur ne présentait pas la plus légère trace de dérangement. J'enlevai tous les gravats avec le plus grand soin, j'épluchai pour ainsi dire le sol. Je regardai triomphalement autour de moi, et me dis à moi-même : Ici, au moins, ma peine n'aura pas été perdue !

Mon premier mouvement fut de chercher la bête qui avait été la cause d'un si grand malheur ; car, à la fin, j'avais résolu fermement de la mettre à mort. Si j'avais pu la rencontrer dans ce moment, sa destinée était claire ; mais il paraît que l'artificieux animal avait été alarmé par la violence de ma récente colère, et qu'il prenait soin de ne pas se montrer dans l'état actuel de mon humeur. Il est impossible de décrire ou d'imaginer la profonde, la béate sensation de soulagement que l'absence de la détestable créature déterminait dans mon cœur. Elle ne se présenta pas de toute la nuit — et ainsi ce fut la première bonne nuit — depuis son introduction dans la maison — que je dormis

solidement et tranquillement ; oui, je dormis avec le poids de ce meurtre sur l'âme.

Le second et le troisième jour s'écoulèrent, et cependant mon bourreau ne vint pas. Une fois encore je respirai comme un homme libre. Le monstre, dans sa terreur, avait vidé les lieux pour toujours ! Je ne le verrais donc plus jamais ! Mon bonheur était suprême ! La criminalité de ma ténébreuse action ne m'inquiétait que fort peu. On avait bien fait une espèce d'enquête, mais elle s'était satisfaite à bon marché. Une perquisition avait même été ordonnée — mais naturellement on ne pouvait rien découvrir. Je regardais ma félicité à venir comme assurée.

Le quatrième jour depuis l'assassinat, une troupe d'agents de police vint très inopinément à la maison, et procéda de nouveau à une rigoureuse investigation des lieux. Confiant, néanmoins, dans l'impénétrabilité de la cachette, je n'éprouvai aucun embarras. Les officiers me firent les accompagner dans leur recherche. Ils ne laissèrent pas un coin, pas un angle inexploré. À la fin, pour la troisième ou quatrième fois, ils descendirent dans la cave. Pas un muscle en moi ne tressaillit. Mon cœur battait paisiblement, comme celui d'un homme qui dort dans l'innocence. J'arpentais la cave d'un bout à l'autre ; je croisais mes bras sur ma poitrine, et me promenais çà et là avec aisance. La police était pleinement satisfaite et se

préparait à décamper. La jubilation de mon cœur était trop forte pour être réprimée. Je brûlais de dire au moins un mot, rien qu'un mot, en manière de triomphe, et de rendre deux fois plus convaincue leur conviction de mon innocence.

« Gentlemen — dis-je à la fin — comme leur troupe remontait l'escalier — je suis enchanté d'avoir apaisé vos soupçons. Je vous souhaite à tous une bonne santé et un peu plus de courtoisie. Soit dit en passant, gentlemen, voilà — voilà une maison singulièrement bien bâtie (dans mon désir enragé de dire quelque chose d'un air délibéré, je savais à peine ce que je débitais) ; — je puis dire que c'est une maison admirablement bien construite. Ces murs — est-ce que vous partez, gentlemen ? — ces murs sont solidement maçonnés. »

Et ici, par une bravade frénétique, je frappai fortement avec une canne que j'avais à la main juste sur la partie du briquetage derrière laquelle se tenait le cadavre de l'épouse de mon cœur.

Ah ! Qu'au moins Dieu me protège et me délivre des griffes de l'Archidémon ! — À peine l'écho de mes coups était-il tombé dans le silence, qu'une voix me répondit du fond de la tombe ! — une plainte, d'abord voilée et entrecoupée, comme le sanglotement d'un enfant, puis, bientôt, s'enflant en un cri prolongé, sonore et continu, tout à fait anormal et anti-humain — un hurlement — un glapissement, moitié

horreur et moitié triomphe
— comme il en peut monter
seulement de l'Enfer — af-
freuse harmonie jaillissant à
la fois de la gorge des dam-
nés dans leurs tortures, et
des démons exultant dans la
damnation !

Vous dire mes pensées, ce
serait folie. Je me sentis dé-
faillir, et je chancelai contre
le mur opposé. Pendant un
moment, les officiers placés
sur les marches restèrent
immobiles, stupéfiés par la
terreur. Un instant après,
une douzaine de bras ro-
bustes s'acharnaient sur le
mur. Il tomba tout d'une
pièce. Le corps, déjà gran-
dement délabré et souillé de
sang grumelé, se tenait droit
devant les yeux des specta-
teurs. Sur sa tête, avec la
gueule rouge dilatée et l'œil
unique flamboyant, était
perchée la hideuse bête dont
l'astuce m'avait induit à
l'assassinat, et dont la voix
révélatrice m'avait livré au
bourreau. J'avais muré le
monstre dans la tombe !

LE MAÎTRE CHAT OU
LE CHAT BOTTE

Charles Perrault

Première édition :

“Les Contes de ma mère l’Oye”
(1697)

Texte transcrit
par Pierre Féron (chanoine)
dans l’édition
“Les contes de Perrault”,
(Casterman, Paris 1902)

tout le pauvre patrimoine. L’aîné eut le moulin, le second eut l’âne, et le plus jeune n’eut que le chat.

Ce dernier ne pouvait se consoler d’avoir un si pauvre lot : « Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble ; pour moi, lorsque j’aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau,

bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n’êtes pas si mal partagé que vous croyez. »

Quoique le maître du chat ne fit pas grand fond là-dessus, il lui avait vu faire tant de tours de souplesse pour prendre des rats et des souris, comme quand il se pendait par les pieds, ou qu’il se cachait dans la farine pour faire le mort, qu’il ne désespéra pas d’en être secouru dans sa misère.

Lorsque le Chat eut ce qu’il avait demandé, il se botta bravement, et, mettant son sac à son cou, il en prit les cordons avec ses deux pattes de devant, et s’en alla dans une garenne où il y avait grand nombre de lapins. Il mit du son et des lasserons dans son sac, et s’étendant comme s’il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu instruit encore des ruses de ce monde, vînt se fourrer dans son sac pour manger ce qu’il y avait mis.

À peine fut-il couché, qu’il eut contentement ; un jeune étourdi de lapin entra dans son sac, et le maître Chat, tirant aussitôt les cordons, le prit et le tua sans miséricorde.

Tout glorieux de sa proie, il s’en alla chez le roi et demanda à lui parler. On le fit monter à l’appartement de Sa Majesté, où étant entré, il fit une grande révérence au roi, et lui dit : « Voilà, sire, un lapin de garenne que monsieur le marquis de Carabas (c’était le nom qu’il lui prit l’idée de donner à son maître) m’a chargé de vous présenter de sa part. — Dis à ton maître,



gravure Gustave Doré

Un meunier ne laissa pour tous biens, à trois enfants qu’il avait, que son moulin, son âne et son chat. Les partages furent bientôt faits ; ni le notaire, ni le procureur n’y furent point appelés. Ils auraient eu bientôt mangé

il faudra que je meure de faim. »

Le Chat, qui entendait ce discours, mais qui n’en fit pas semblant, lui dit d’un air posé et sérieux : « Ne vous affligez point, mon maître ; vous n’avez qu’à me donner un sac et me faire faire une paire de

répondit le roi, que je le remercie et qu'il me fait plaisir. »

Une autre fois, il alla se cacher dans un blé, tenant toujours son sac ouvert, et, lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons et les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avait fait du lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, et lui fit donner pour boire.

Le Chat continua ainsi, pendant deux ou trois mois, à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devait aller à la promenade, sur le bord de la rivière, il dit à son maître : « Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite : vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. »

Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Dans le temps qu'il se baignait, le roi vint à passer, et le Chat se mit à crier de toute sa force : « Au secours ! au secours ! voilà monsieur le marquis de Carabas qui se noie ! » À ce cri, le roi mit la tête à la portière, et, reconnaissant le Chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ses gardes qu'on allât vite au secours de monsieur le marquis de Carabas. Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le Chat s'approcha du carrosse et dit au roi que, dans le temps que son maître se baignait, il était

venu des voleurs qui avaient emporté ses habits, quoiqu'il eût crié au voleur ! de toute sa force ; le drôle les avait cachés sous une grosse pierre.

Le roi ordonna aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller quérir un de ses plus beaux habits pour monsieur le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille caresses, et, comme les beaux habits qu'on venait de lui donner relevaient sa bonne mine (car il était beau et bien fait de sa personne), le roi voulut qu'il montât dans son carrosse et qu'il fût de la promenade. Le Chat, ravi de voir que son dessein commençait à réussir, prit les devants, et, ayant rencontré des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit : « Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. »

Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs à qui était ce pré qu'ils fauchaient : « C'est à monsieur le marquis de Carabas, » dirent-ils tous ensemble ; car la menace du Chat leur avait fait peur.

« Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. — Vous voyez, sire, répondit le marquis ; c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. »

Le maître Chat, qui allait toujours devant, rencontra des moissonneurs et leur dit : « Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites

que tous ces blés appartiennent à monsieur le marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. » Le roi, qui passa un moment après, voulut savoir à qui appartenait tous les blés qu'il voyait. « C'est à monsieur le marquis de Carabas », répondirent les moissonneurs ; et le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le Chat, qui allait au-devant du carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait, et le roi était étonné des grands biens de monsieur le marquis de Carabas.

Le maître Chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître était un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roi avait passé étaient de la dépendance de ce château. Le Chat, qui eut soin de s'informer qui était cet ogre et ce qu'il savait faire, demanda à lui parler, disant qu'il n'avait pas voulu passer si près de son château sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre et le fit reposer. « On m'a assuré, dit le Chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux ; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant. — Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et, pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. » Le Chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, à cause de ses bottes, qui ne va-

laient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelque temps après, le Chat, ayant vu que l'ogre avait quitté sa première forme, descendit et avoua qu'il avait eu bien peur. « On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris : je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible. — Impossible ! reprit l'ogre ; vous allez voir » ; et en même temps il se changea en une souris, qui se mit à courir sur le plancher. Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'il se jeta dessus et la mangea.

Cependant le roi, qui vit en passant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le Chat, qui entendit le bruit du carrosse, qui passait sur le pont-levis, courut au-devant et dit au roi : « Votre Majesté soit la bienvenue dans ce château de monsieur le marquis de Carabas ! — Comment, monsieur le marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous ! il ne se peut rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. »

Le marquis et le roi, qui montait le premier, entrèrent dans une grande salle, où ils trouvèrent une magnifique collation que l'ogre avait fait préparer pour ses amis, qui le devaient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était. Le roi, charmé des bonnes qua-

lités de monsieur le marquis de Carabas, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coups : « Il ne tiendra qu'à vous, monsieur le marquis, que vous ne soyez mon gendre. » Le marquis, faisant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faisait le roi, et, dès le même jour, il épousa la princesse. Le Chat devint grand seigneur, et ne courut plus après les souris que pour se divertir.

MÉNAGERIE INTIME
Théophile Gautier

(Lemerre, Paris 1869)

les chats en particulier, et pour les animaux en général, une tendresse de brahmane ou de vieille fille. Le grand Byron traînait toujours après lui une ménagerie

notes dans lesquelles il pourra puiser, en ce qui concerne nos bêtes, des documents certains.

Notre plus ancien souvenir de ce genre remonte à notre arrivée de Tarbes à Paris. Nous avions alors trois ans, ce qui rend difficile à croire l'assertion de MM. de Mirecourt et Vapereau, prétendant que nous avons fait « d'assez mauvaises études » dans notre ville natale. Une nostalgie dont on ne croirait pas un enfant capable s'empara de nous. Nous ne parlions que patois, et ceux qui s'exprimaient en français « n'étaient pas des nôtres. » Au milieu de la nuit, nous nous éveillions en demandant si l'on n'allait pas bientôt partir et retourner au pays.

Aucune friandise ne nous tentait, aucun joujou ne nous amusait. Les tambours et les trompettes ne pouvaient rien sur notre mélancolie. Au nombre des objets et des êtres regrettés figurait un chien nommé Cagnotte, qu'on n'avait pu amener. Cette absence nous rendait si triste qu'un matin, après avoir jeté par la fenêtre nos soldats de plomb, notre violon allemand aux maisons peinturlurées, et notre violon du rouge le plus vif, nous allions suivre le même chemin pour retrouver plus vite Tarbes, les Gascons et Cagnotte. On nous rattrapa à temps par la jaquette, et Joséphine, notre bonne, eut l'idée de nous dire que Cagnotte, s'ennuyant de ne pas nous voir, arriverait le jour même par la diligence. Les enfants acceptent l'in vraisemblable avec une foi



dessin Nadar

I
TEMPS ANCIENS

On a souvent fait notre caricature : habillé à la turque, accroupi sur des coussins, entouré de chats dont la familiarité ne craint pas de nous monter sur les épaules et même sur la tête. La caricature n'est que l'exagération de la vérité ; et nous devons avouer que nous avons eu de tout temps pour

rie, même en voyage, et il fit élever un tombeau avec une épitaphe en vers de sa composition, dans le parc de l'abbaye de Newstead, à son fidèle terre-neuve Boastwain. On ne saurait nous accuser d'imitation pour ce goût, car il se manifesta chez nous à un âge où nous ne connaissions pas encore notre alphabet.

Comme un homme d'esprit prépare en ce moment une Histoire des animaux de lettres, nous écrivons ces

naïve. Rien ne leur paraît impossible ; mais il ne faut pas les tromper, car rien ne dérange l'opiniâtreté de leur idée fixe. De quart d'heure en quart d'heure, nous demandions si Cagnotte n'était pas venu enfin. Pour nous calmer, Joséphine acheta sur le Pont-Neuf un petit chien qui ressemblait un peu au chien de Tarbes. Nous hésitions à le reconnaître, mais on nous dit que le voyage changeait beaucoup les chiens. Cette explication nous satisfît, et le chien du Pont-Neuf fut admis comme un Cagnotte authentique. Il était fort doux, fort aimable, fort gentil. Il nous léchait les joues, et même sa langue ne dédaignait pas de s'allonger jusqu'aux tartines de beurre qu'on nous taillait pour notre goûter. Nous vivions dans la meilleure intelligence. Cependant, peu à peu, le faux Cagnotte devint triste, gêné, empêtré dans ses mouvements. Il ne se couchait plus en rond qu'avec peine, perdait toute sa joyeuse agilité, avait la respiration courte, ne mangeait plus. Un jour, en le caressant, nous sentîmes une couture sur son ventre fortement tendu et ballonné. Nous appelâmes notre bonne. Elle vint, prit des ciseaux, coupa le fil ; et Cagnotte, dépouillé d'une espèce de paletot en peau d'agneau frisée, dont les marchands du Pont-Neuf l'avaient revêtu pour lui donner l'apparence d'un caniche, se révéla dans toute sa misère et sa laideur de chien des rues, sans race ni valeur. Il avait grossi, et

ce vêtement étriqué l'étouffait ; débarrassé de cette carapace, il secoua les oreilles, étira ses membres et se mit à gambader joyeusement par la chambre, s'inquiétant peu d'être laid, pourvu qu'il fût à son aise. L'appétit lui revint, et il compensa par des qualités morales son absence de beauté. Dans la société de Cagnotte, qui était un vrai enfant de Paris, nous perdîmes peu à peu le souvenir de Tarbes et des hautes montagnes qu'on apercevait de notre fenêtre ; nous apprîmes le français et nous devînmes, nous aussi, un vrai Parisien.

Qu'on ne croie pas que ce soit là une historiette inventée à plaisir pour amuser le lecteur. Le fait est rigoureusement exact et montre que les marchands de chiens de ce temps-là étaient aussi rusés que des maquignons, pour parer leurs sujets et tromper le bourgeois.

Après la mort de Cagnotte, notre goût se porta vers les chats, comme plus sédentaires et plus amis du foyer. Nous n'entreprendrons pas leur histoire détaillée. Des dynasties de félins, aussi nombreuses que les dynasties des rois égyptiens, se succédèrent dans notre logis ; des accidents, des fuites, des morts, les emportèrent les uns après les autres. Tous furent aimés et regrettés. Mais la vie est faite d'oubli, et la mémoire des chats s'efface comme celle des hommes.

Cela est triste, que l'existence de ces humbles amis, de ces frères inférieurs, ne

soit pas proportionnée à celle de leurs maîtres.

Après avoir mentionné une vieille chatte grise qui prenait parti pour nous contre nos parents et mordait les jambes de notre mère lorsqu'elle nous grondait ou faisait mine de nous corriger, nous arriverons à Childebrand, un chat de l'époque romantique. On devine, à ce nom, l'envie secrète de contrecarrer Boileau, que nous n'aimions pas alors et avec qui nous avons depuis fait la paix. Nicolas ne dit-il point :

Ô le plaisant projet d'un poète ignorant

Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

Il nous semblait qu'il ne fallait pas être si ignorant que cela pour aller choisir un héros que personne ne connaissait. Childebrand nous paraissait, d'ailleurs, un nom très chevelu, très mérovingien, on ne peut plus moyen âge et gothique, et fort préférable à un nom grec, Agamemnon, Achille, Idoménée, Ulysse, ou tout autre. Telles étaient les mœurs du temps, parmi la jeunesse du moins, car jamais, pour nous servir de l'expression employée dans la notice des fresques extérieures de Kaulbach à la pinacothèque de Munich, jamais l'hydre du perruquisme ne dressa têtes plus hérissées ; et les classiques, sans doute, appelaient leurs chats Hector, Ajax, ou Patrocle. Childebrand était un magnifique chat de gouttière à poil ras, fauve et rayé de noir, comme le pantalon de Saltabadil dans *Le Roi s'amuse*. Il avait, avec ses

grands yeux verts coupés en amande et ses bandes régulières de velours, un faux air de tigre qui nous plaisait — les chats sont les tigres des pauvres diables —, avons-nous écrit quelque part. Childebrand eut cet honneur de tenir une place dans nos vers, toujours pour taquiner Boileau :

Puis je te décrirai ce tableau de Rembrandt

Qui me fait tant plaisir ; et mon chat Childebrand,

Sur mes genoux, posé selon son habitude,

Levant sur moi la tête avec inquiétude,

Suivra les mouvements de mon doigt qui dans l'air

Esquisse mon récit pour le rendre plus clair.

Childebrand vient là fournir une bonne rime à Rembrandt, car cette pièce est une espèce de profession de foi romantique à un ami, mort depuis, et alors aussi enthousiaste que nous de Victor Hugo, de Sainte-Beuve et d'Alfred de Musset.

Comme don Ruy Gomez de Silva faisant à don Carlos impatienté la nomenclature de ses aïeux à partir de don Silvius « qui fut trois fois consul de Rome », nous serons forcé de dire, à propos de nos chats : « J'en passe et des meilleurs », et nous arriverons à Madame-Théophile, une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles bleues, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une intimité tout à fait conjugale, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil, pendant que nous écrivions, descendant

au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas et interceptant parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

Un jour, un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence. L'oiseau se sentant dépaysé était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de paupières. Madame-Théophile n'avait jamais vu de perroquet ; et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Égypte dans son lacis de bandelettes, elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes et nous pûmes y lire ce résumé de son examen : « Décidément c'est un poulet vert. »

Ce résultat acquis, la chatte sauta à bas de la table où elle avait établi son observatoire et alla se raser dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu, comme la panthère noire du tableau de Gérôme, guettant les gazelles qui vont se désaltérer au lac.

Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude fébrile ; il hérissait ses plumes, faisait bruire sa chaîne, levait une de ses pattes en agitant les doigts, et repassait son bec sur le bord de sa mangeoire. Son instinct lui révélait un ennemi méditant quelque mauvais coup.

Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité fascinatrice, ils disaient dans un langage que le perroquet entendait fort bien et qui n'avait rien d'ambigu : « Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger. »

Nous suivions cette scène avec intérêt, prêt à intervenir quand besoin serait. Madame-Théophile s'était insensiblement rapprochée : son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes contractiles. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde truffée ; elle se délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire. Ce mets exotique chatouillait sa sensualité.

Tout à coup son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond d'une vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet voyant le péril, d'une voix de basse, grave et profonde comme celle de M. Joseph Prudhomme, cria soudain : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » Cette phrase causa une indicible épouvante à la chatte, qui fit un saut en ar-

rière. Une fanfare de trompette, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles, n'eussent pas causé à l'animal félin une plus vertigineuse terreur. Toutes ses idées ornithologiques étaient renversées.

« Et de quoi ? — De rôti du roi » — continua le perroquet.

La physionomie de la chatte exprima clairement : « Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle ! »

Quand j'ai bu du vin clair, Tout tourne, tout tourne au cabaret.

chanta l'oiseau avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi causé par sa parole était son meilleur moyen de défense. La chatte nous jeta un coup d'œil plein d'interrogation, et, notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir de la journée. Les gens qui n'ont pas l'habitude de vivre avec les bêtes, et qui ne voient en elles, comme Descartes, que de pures machines, croiront sans doute que nous prêtons des intentions au volatile et au quadrupède. Nous n'avons fait que traduire fidèlement leurs idées en langage humain. Le lendemain, Madame-Théophile, un peu rassurée, essaya une nouvelle tentative repoussée de même. Elle se le tint pour dit, acceptant l'oiseau pour un homme.

Cette délicate et charmante bête adorait les parfums. Le patchouli, le vétiver des cachemires, la jetaient en des

extases. Elle avait aussi le goût de la musique. Grimée sur une pile de partitions, elle écoutait fort attentivement et avec des signes visibles de plaisir les cantatrices qui venaient s'essayer au piano du critique. Mais les notes aiguës la rendaient nerveuse, et au la d'en haut elle ne manquait jamais de fermer avec sa patte la bouche de la chanteuse. C'est une expérience qu'on s'amuse à faire, et qui ne manquait jamais. Il était impossible de tromper sur la note cette chatte dilettante.

II

DYNASTIE BLANCHE

Arrivons à des époques plus modernes. D'un chat rapporté de La Havane par Mlle Aïta de la Penuela, jeune artiste espagnole dont les études d'angoras blancs ont orné et ornent encore les devantures des marchands d'estampes, nous vint un petit chat, mignon au possible, qui ressemblait à ces houppes de cygne qu'on trempe dans la poudre de riz. À cause de sa blancheur immaculée il reçut le nom de Pierrot qui, lorsqu'il fut devenu grand, s'allongea en celui de Don-Pierrot-de-Navarre, infiniment plus majestueux, et qui sentait la grandesse. Don Pierrot, comme tous les animaux dont on s'occupe et que l'on gâte, devint d'une amabilité charmante. Il participait à la vie de la maison avec ce bonheur que les chats trouvent dans l'intimité du foyer. Assis à sa place habituelle, tout près du feu, il

avait vraiment l'air de comprendre les conversations et de s'y intéresser. Il suivait des yeux les interlocuteurs, poussant de temps à autre de petits cris, comme s'il eût voulu faire des objections et donner, lui aussi, son avis sur la littérature, sujet ordinaire des entretiens. Il aimait beaucoup les livres, et quand il en trouvait un ouvert sur une table, il se couchait dessus, regardait attentivement la page et tournait les feuillets avec ses griffes ; puis il finissait par s'endormir, comme s'il eût, en effet, lu un roman à la mode. Dès que nous prenions la plume, il sautait sur notre pupitre et regardait d'un air d'attention profonde le bec de fer semer de pattes de mouches le champ de papier, faisant un mouvement de tête à chaque retour de ligne. Quelquefois il essayait de prendre part à notre travail et tâchait de nous retirer la plume de la main, sans doute pour écrire à son tour, car c'était un chat esthétique comme le chat Murr d'Hoffmann ; et nous le soupçonnons fort d'avoir griffonné des mémoires, la nuit, dans quelque gouttière, à la lueur de ses prunelles phosphoriques. Malheureusement ces élucubrations sont perdues.

Don-Pierrot-de-Navarre ne se couchait pas que nous fussions rentré. Il nous attendait au dedans de la porte et, dès notre premier pas dans l'antichambre, il se frottait à nos jambes en faisant le gros dos, avec un ronron amical et joyeux. Puis il se mettait à marcher

devant nous, nous précédant comme un page, et, pour peu que nous l'en eussions prié, il nous eût tenu le bougeoir. Il nous conduisait ainsi à la chambre à coucher, attendait que nous fussions déshabillés, puis il sautait sur notre lit, nous prenait le col entre ses pattes, nous poussait le nez avec le sien, nous léchait de sa petite langue rose, âpre comme une lime, en poussant de petits cris inarticulés, exprimant de la façon la plus claire sa satisfaction de nous revoir. Puis, quand ses tendresses étaient calmées et l'heure du sommeil venue, il se perchait sur le dossier de la couchette et dormait là en équilibre, comme un oiseau sur la branche. Dès que nous étions éveillés, il venait s'allonger près de nous jusqu'à l'heure de notre lever.

Minuit était l'heure que nous ne devions pas dépasser pour rentrer à la maison. Pierrot avait là-dessus des idées de concierge. Dans ce temps-là nous avions formé, entre amis, une petite réunion du soir qui s'appelait « la Société des quatre chandelles », le luminaire du lieu étant composé, en effet, de quatre chandelles fichées dans des flambeaux d'argent et placées aux quatre coins de la table. Quelquefois la conversation s'animait tellement qu'il nous arrivait d'oublier l'heure, au risque, comme Cendrillon, de voir notre carrosse changé en écorce de potiron et notre cocher en maître rat. Pierrot nous attendit deux ou trois fois

jusqu'à deux heures du matin ; mais, à la longue, notre conduite lui déplut, et il alla se coucher sans nous. Cette protestation muette contre notre innocent désordre nous toucha, et nous revînmes désormais régulièrement à minuit. Mais Pierrot nous tint longtemps rancune ; il voulut voir si ce n'était pas un faux repentir ; mais quand il fut convaincu de la sincérité de notre conversion, il daigna nous rendre ses bonnes grâces et reprit son poste nocturne dans l'antichambre.

Conquérir l'amitié d'un chat est chose difficile. C'est une bête philosophique, rangée, tranquille, tenant à ses habitudes, amie de l'ordre et de la propreté, et qui ne place pas ses affections à l'étourdie : il veut bien être votre ami, si vous en êtes digne, mais non pas votre esclave. Dans sa tendresse il garde son libre arbitre, et il ne fera pas pour vous ce qu'il juge déraisonnable ; mais une fois qu'il s'est donné à vous, quelle confiance absolue, quelle fidélité d'affection ! Il se fait le compagnon de vos heures de solitude, de mélancolie et de travail. Il reste des soirées entières sur votre genou, filant son rouet, heureux d'être avec vous et délaissant la compagnie des animaux de son espèce. En vain des miaulements retentissent sur le toit, l'appelant à une de ces soirées de chats où le thé est remplacé par du jus de hareng saur, il ne se laisse pas tenter et prolonge avec vous sa veillée. Si vous le posez à terre, il grimpe bien vite

à sa place avec une sorte de roucoulement qui est comme un doux reproche. Quelquefois, posé devant vous, il vous regarde avec des yeux si fondus, si moelleux, si caressants et si humains, qu'on en est presque effrayé ; car il est impossible de supposer que la pensée en soit absente.

Don-Pierrot-de-Navarre eut une compagne de même race, et non moins blanche que lui. Tout ce que nous avons entassé de comparaisons neigeuses dans la Symphonie en blanc majeur ne suffirait pas à donner une idée de ce pelage immaculé, qui eût fait paraître jaune la fourrure de l'hermine. On la nomma Séraphita, en mémoire du roman swedenborgien de Balzac. Jamais l'héroïne de cette légende merveilleuse, lorsqu'elle escaladait avec Minna les cimes couvertes de neiges du Falberg, ne rayonna d'une blancheur plus pure. Séraphita avait un caractère rêveur et contemplatif. Elle restait de longues heures immobile sur un coussin, ne dormant pas, et suivant des yeux, avec une intensité extrême d'attention, des spectacles invisibles pour les simples mortels. Les caresses lui étaient agréables ; mais elle les rendait d'une manière très réservée, et seulement à des gens qu'elle favorisait de son estime, difficilement accordée. Le luxe lui plaisait, et c'était toujours sur le fauteuil le plus frais, sur le morceau d'étoffe le plus propre à faire ressortir son duvet de cygne, qu'on était sûr de la trouver. Sa toilette

lui prenait un temps énorme ; sa fourrure était lissée soigneusement tous les matins. Elle se débarbouillait avec sa patte ; et chaque poil de sa toison, brossé avec sa langue rose, reluisait comme de l'argent neuf. Quand on la touchait, elle effaçait tout de suite les traces du contact, ne pouvant souffrir d'être ébouriffée. Son élégance, sa distinction éveillaient une idée d'aristocratie ; et, dans sa race, elle était au moins duchesse. Elle raffolait des parfums, plongeait son nez dans les bouquets, mordillait, avec de petits spasmes de plaisir, les mouchoirs imprégnés d'odeur ; se promenait sur la toilette parmi les flacons d'essence, flairant les bouchons ; et, si on l'eût laissé faire, elle se fût volontiers mis de la poudre de riz. Telle était Séraphita ; et jamais chatte ne justifia mieux un nom plus poétique.

À peu près vers cette époque, deux de ces prétendus matelots qui vendent des couvertures bariolées, des mouchoirs en fibre d'ananas et autres denrées exotiques, passèrent par notre rue de Longchamps. Ils avaient dans une petite cage deux rats blancs de Norvège avec des yeux roses les plus jolis du monde. En ce temps-là, nous avions le goût des animaux blancs ; et jusqu'à notre poulailler était peuplé de poules exclusivement blanches. Nous achetâmes les deux rats ; et on leur construisit une grande cage avec des escaliers intérieurs menant aux différents

étages, des mangeoires, des chambres à coucher, des trapèzes pour la gymnastique. Ils étaient là, certes, plus à l'aise et plus heureux que le rat de La Fontaine dans son fromage de Hollande.

Ces gentilles bêtes dont on a, nous ne savons pourquoi, une horreur puéride, s'appriivoisèrent bientôt de la façon la plus étonnante, lorsqu'elles furent certaines qu'on ne leur voulait point de mal. Elles se laissaient caresser comme des chats, et, vous prenant le doigt entre leurs petites mains roses d'une délicatesse idéale, vous léchaient amicalement. On les lâchait ordinairement à la fin des repas ; elles vous montaient sur les bras, sur les épaules, sur la tête, entraient et ressortaient par les manches des robes de chambre et des vestons, avec une adresse et une agilité singulières. Tous ces exercices, exécutés très gracieusement, avaient pour but d'obtenir la permission de fourrager les restes du dessert ; on les posait alors sur la table ; en un clin d'œil le rat et la rate avaient déménagé les noix, les noisettes, les raisins secs et les morceaux de sucre. Rien n'était plus amusant à voir que leur air empressé et furtif, et que leur mine attrapée quand ils arrivaient au bord de la nappe ; mais on leur tendait une planchette aboutissant à leur cage, et ils emmagasinaient leurs richesses dans leur garde-manger. Le couple se multiplia rapidement ; et de nombreuses familles d'une égale blancheur descendi-

rent et montèrent les petites échelles de la cage. Nous nous vîmes donc à la tête d'une trentaine de rats tellement privés que, lorsqu'il faisait froid, ils se fourraient dans nos poches pour avoir chaud et s'y tenaient tranquilles. Quelquefois nous faisons ouvrir les portes de cette Ratopolis, et, montant au dernier étage de notre maison, nous faisons entendre un petit sifflement bien connu de nos élèves. Alors les rats, qui franchissent difficilement des marches d'escalier, se hissaient par un balustre, empoignaient la rampe, et, se suivant à la file avec un équilibre acrobatique, gravissaient ce chemin étroit que parfois les écoliers descendent à califourchon, et venaient nous retrouver, en poussant de petits cris et en manifestant la joie la plus vive. Maintenant, il faut avouer un béotisme de notre part : à force d'entendre dire que la queue des rats ressemblait à un ver rouge et déparait la gentillesse de l'animal, nous choisîmes une de nos jeunes bestioles et nous lui coupâmes avec une pelle rouge cet appendice tant critiqué. Le petit rat supporta très bien l'opération, se développa heureusement et devint un maître rat à moustaches ; mais, quoique allégé du prolongement caudal, il était bien moins agile que ses camarades ; il ne se risquait à la gymnastique qu'avec prudence et tombait souvent. Dans les ascensions le long de la rampe, il était toujours le dernier. Il avait l'air de tâter la corde

comme un danseur sans balancier. Nous comprîmes alors de quelle utilité la queue était aux rats ; elle leur sert à se tenir en équilibre lorsqu'ils courent le long des corniches et des saillies étroites. Ils la portent à droite ou à gauche pour se faire contrepoids alors qu'ils penchent d'un côté ou d'un autre. De là ce perpétuel frémissement qui semble sans cause. Mais quand on observe attentivement la nature, on voit qu'elle ne fait rien de superflu, et qu'il faut mettre beaucoup de réserve à la corriger.

Vous vous demandez sans doute comment des chats et des rats, espèces si antipathiques et dont l'une sert de proie à l'autre, pouvaient vivre ensemble ? Ils s'accordaient le mieux du monde. Les chats faisaient patte de velours aux rats, qui avaient déposé toute méfiance.

Jamais il n'y eut perfidie de la part des félins, et les rongeurs n'eurent pas à regretter un seul de leurs camarades. Don-Pierrot-de-Navarre avait pour eux l'amitié la plus tendre. Il se couchait près de leur cage et les regardait jouer des heures entières. Et quand, par hasard, la porte de la chambre était fermée, il grattait et miaulait doucement pour se faire ouvrir et rejoindre ses petits amis blancs, qui, souvent, venaient dormir tout près de lui. Séraphita, plus dédaigneuse et à qui l'odeur des rats, trop fortement musquée, ne plaisait pas, ne prenait point part à leurs

jeux, mais elle ne leur faisait jamais de mal et les laissait tranquillement passer devant elle sans allonger sa griffe.

La fin de ces rats fut singulière. Un jour d'été lourd, orageux, où le thermomètre était près d'atteindre les quarante degrés du Sénégal, on avait placé leur cage dans le jardin sous une tonnelle festonnée de vigne, car ils semblaient souffrir beaucoup de la chaleur. La tempête éclata avec éclairs, pluie, tonnerre et rafales. Les grands peupliers du bord de la rivière se courbaient comme des joncs ; et, armé d'un parapluie que le vent retournait, nous nous préparions à aller chercher nos rats, lorsqu'un éclair éblouissant, qui semblait ouvrir les profondeurs du ciel, nous arrêta sur la première marche qui descend de la terrasse au parterre.

Un coup de foudre épouvantable, plus fort que la détonation de cent pièces d'artillerie, suivit l'éclair presque instantanément, et la commotion fut si violente que nous fûmes à demi renversés.

L'orage se calma un peu après cette terrible explosion ; mais, ayant gagné la tonnelle, nous trouvâmes les trente-deux rats, les pattes en l'air, foudroyés du même coup.

Les fils de fer de leur cage avaient sans doute attiré et conduit le fluide électrique.

Ainsi moururent, tous ensemble, comme ils avaient vécu, les trente-deux rats de Norvège, mort enviable, rarement accordée par le destin !

III

DYNASTIE NOIRE

Don-Pierrot-de-Navarre, comme originaire de la Havane, avait besoin d'une température de serre chaude. Cette température, il la trouvait au logis ; mais autour de l'habitation s'étendaient de vastes jardins, séparés par des claires-voies capables de donner passage à un chat, et plantés de grands arbres où pépiaient, gazouillaient, chantaient des essaims d'oiseaux ; et parfois Pierrot, profitant d'une porte entr'ouverte, sortait le soir, en se mettant en chasse, courant à travers le gazon et les fleurs humides de rosée. Il lui fallait attendre le jour pour rentrer, car, bien qu'il vînt miauler sous les fenêtres, son appel n'éveillait pas toujours les dormeurs de la maison. Il avait la poitrine délicate, et prit, une nuit plus froide que les autres, un rhume qui dégénéra bientôt en phtisie. Le pauvre Pierrot, au bout d'une année de toux, était devenu maigre, efflanqué ; son poil, d'une blancheur autrefois si soyeuse, rappelait le blanc mat du linceul. Ses grands yeux transparents avaient pris une importance énorme dans son masque diminué. Son nez rose avait pâli, et il s'en allait, à pas lents, le long du mur où donnait le soleil, d'un air mélancolique, regardant les feuilles jaunes de l'automne s'enlever en spirale dans un tourbillon. On eût dit qu'il récitait l'élégie de Millevoeye. Rien de plus touchant qu'un animal malade : il subit la

souffrance avec une résignation si douce et si triste ! On fit tout ce qu'on put pour sauver Pierrot ; il eut un médecin très habile qui l'auscultait et lui tâta le poulx. Il ordonna à Pierrot le lait d'ânesse, que la pauvre bête buvait assez volontiers dans sa petite soucoupe de porcelaine. Il restait des heures entières allongé sur notre genou comme l'ombre d'un sphinx ; nous sentions son échine comme un chapelet sous nos doigts ; et il essayait de répondre à nos caresses par un faible ronron semblable à un râle. Le jour de son agonie, il haletait couché sur le flanc ; il se redressa par un suprême effort. Il vint à nous, et, ouvrant des prunelles dilatées, il nous jeta un regard qui demandait secours avec une supplication intense ; ce regard semblait dire : « Al-lons, sauve-moi, toi qui es un homme. » Puis, il fit quelques pas en vacillant, les yeux déjà vitrés, et il retomba en poussant un hurlement si lamentable, si désespéré, si plein d'angoisse, que nous en restâmes pénétré d'une muette horreur. Il fut enterré au fond du jardin, sous un rosier blanc qui désigne encore la place de sa tombe.

Séraphita mourut, deux ou trois ans après, d'une angine couenneuse que les secours de l'art furent impuissants à combattre. Elle repose non loin de Pierrot.

Avec elle s'éteignit la dynastie blanche, mais non pas la famille. De ce couple blanc comme neige étaient nés trois chats noirs comme

de l'encre. Explique qui voudra ce mystère. C'était alors la grande vogue des Misérables de Victor Hugo ; on ne parlait que du nouveau chef-d'œuvre ; les noms des héros du roman voltigeaient sur toutes les bouches. Les deux petits chats mâles furent appelés Enjolras et Gavroche, la chatte reçut le nom d'Éponine. Leur jeune âge fut plein de gentillesse, et on les dressa comme des chiens à rapporter un papier chiffonné en boule qu'on leur lançait au loin. On arriva à jeter la boule sur des corniches d'armoire, à la cacher derrière des caisses, au fond de longs vases, où ils la reprenaient très adroitement avec leur patte. Quand ils eurent atteint l'âge adulte, ils dédaignèrent ces jeux frivoles et rentrèrent dans le calme philosophique et rêveur qui est le vrai tempérament des chats. Pour les gens qui débarquent en Amérique dans une colonie à esclaves, tous les nègres sont des nègres et ne se distinguent pas les uns des autres. De même, aux yeux indifférents, trois chats noirs sont trois chats noirs ; mais des regards observateurs ne s'y trompent pas. Les physionomies des animaux diffèrent autant entre elles que celles des hommes, et nous savions très bien distinguer à qui appartenaient ces museaux, noirs comme le masque d'Arlequin, éclairés par des disques d'émeraude à reflets d'or.

Enjolras, de beaucoup le plus beau des trois, se faisait remarquer par une large

tête léonine à bajoues bien fournies de poils, de fortes épaules, un râle long et une queue superbe épanouie comme un plumeau. Il avait quelque chose de théâtral et d'emphatique, et il semblait poser comme un acteur qu'on admire. Ses mouvements étaient lents, onduleux et pleins de majesté ; on eût dit qu'il marchait sur une console encombrée de cornets de Chine et de verres de Venise, tant il choisissait avec circonspection la place de ses pas. Quant à son caractère, il était peu stoïque ; et il montrait pour la nourriture un penchant qu'eût réprouvé son patron. Enjolras, le sobre et pur jeune homme, lui eût dit sans doute, comme l'ange à Swedenborg : « Tu manges trop ! » On favorisa cette glotonnerie amusante comme celle des singes gastronomes, et Enjolras atteignit une taille et un poids rares chez les félins domestiques. On eut l'idée de le raser à la façon des caniches, pour compléter sa physionomie de lion. On lui laissa la crinière et une longue floche de poils au bout de la queue. Nous ne jurions pas qu'on ne lui eût même dessiné sur les cuisses des favoris en côtelettes comme en portait Munito. Accoutré ainsi, il ressemblait, il faut l'avouer, bien moins à un lion de l'Atlas ou du Cap qu'à une chimère japonaise. Jamais fantaisie plus extravagante ne fut taillée dans le corps d'un animal vivant. Son poil rasé de près laissait transparaître la peau, prenait des tons bleuâtres, les

plus bizarres du monde, et contrastait étrangement avec le noir de sa crinière. Gavroche était un chat à expression futée et narquoise, comme s'il eût tenu à rappeler son homonyme du roman. Plus petit qu'Enjolras, il avait une agilité brusque et comique, et remplaçait les calembours et l'argot du gamin de Paris par des sauts de carpe, des cabrioles et des postures bouffonnes. Nous devons avouer que, vu ses goûts populaires, Gavroche saisissait au vol l'occasion de quitter le salon et d'aller faire, dans la cour et même dans la rue, avec des chats errants de naissance quelconque et de sang peu prouvé, des parties d'un goût douteux où il oubliait complètement sa dignité de chat de La Havane, fils de l'illustre Don-Pierrot-de-Navarre, grand d'Espagne de première classe, et de la marquise Doña Séraphita, aux manières aristocratiques et dédaigneuses. Quelquefois il amenait à son assiette de pâtée, pour leur faire fête, des camarades étiques, anatomisés par la famine, n'ayant que le poil sur les os, qu'il avait ramassés dans ses vagabondages et ses écoles buissonnières, car il était bon prince. Les pauvres hères, les oreilles couchées, la queue entre les jambes, le regard de côté, craignant d'être interrompus dans leur franche lippée par le balai d'une chambrière, avalaient les morceaux doubles, triples et quadruples ; et, comme le fameux chien Siete-Aguas (sept eaux) des posadas es-

pagnoles, rendaient l'assiette aussi propre que si elle avait été lavée et écurée par une ménagère hollandaise ayant servi de modèle à Mieris ou à Gérard Dow. En voyant les compagnons de Gavroche, cette phrase, qui illustre un dessin de Gavarni, nous revenait naturellement en mémoire : « Ils sont jolis les amis dont vous êtes susceptible d'aller avec ! » Mais cela ne prouvait que le bon cœur de Gavroche, qui aurait pu tout manger à lui seul.

La chatte qui portait le nom de l'intéressante Éponine avait des formes plus sveltes et plus délicates que ses frères. Son museau un peu allongé, ses yeux légèrement obliqués à la chinoise et d'un vert pareil à celui des yeux de Pallas-Athênê à laquelle Homère donne invariablement l'épithète *γλαυκώπις*, son nez d'un noir velouté ayant le grain d'une fine truffe de Périgord, ses moustaches d'une mobilité perpétuelle, lui composaient un masque d'une expression toute particulière. Son poil, d'un noir superbe, frémissait toujours et se moirait d'ombres changeantes. Jamais bête ne fut plus sensible, plus nerveuse, plus électrique. Quand on lui passait deux ou trois fois la main sur le dos, dans l'obscurité, des étincelles bleues jaillissaient de sa fourrure, en pétillant. Éponine s'attacha particulièrement à nous comme l'Éponine du roman à Marius ; mais, moins préoccupé de Cosette que ce beau jeune homme, nous acceptâmes la passion de

cette chatte tendre et dévouée, qui est encore la compagne assidue de nos travaux et l'agrément de notre ermitage aux confins de la banlieue. Elle accourt au coup de sonnette, accueille les visiteurs, les conduit au salon, les fait asseoir, leur parle — oui, leur parle — avec des ramages, des murmures, de petits cris qui ne ressemblent pas au langage que les chats emploient entre eux, et simulent la parole articulée des hommes. Que dit-elle ? Elle dit de la manière la plus intelligible : « Ne vous impatientez pas, regardez les tableaux ou causez avec moi, si je vous amuse ; Monsieur va descendre. » À notre entrée, elle se retire discrètement sur un fauteuil ou sur l'angle du piano et écoute la conversation, sans s'y mêler, comme un animal de bon goût et qui sait son monde.

La gentille Éponine a donné tant de preuves d'intelligence, de bon caractère et de sociabilité, qu'elle a été élevée d'un commun accord à la dignité de personne, car une raison supérieure à l'instinct la gouverne évidemment. Cette dignité lui confère le droit de manger à table comme une personne et non dans un coin, à terre, sur une soucoupe, comme une bête. Éponine a donc sa chaise à côté de nous au déjeuner et au dîner ; mais, vu sa taille, on lui a concédé de poser sur le bord de la table ses deux pattes de devant. Elle a son couvert, sans fourchette ni cuiller, mais avec son verre ; elle suit tout le dîner plat par plat,

depuis la soupe jusqu'au dessert, attendant son tour d'être servie et se comportant avec une décence et une sagesse qu'on souhaiterait à beaucoup d'enfants. Au premier tintement de cloche elle arrive ; et quand on entre dans la salle à manger on la trouve déjà à son poste, debout sur sa chaise et les pattes appuyées au rebord de la nappe, qui vous présente son petit front à baiser, comme une demoiselle bien élevée et d'une politesse affectueuse envers les parents et les gens âgés.

On trouve des pailles au diamant, des taches au soleil, des ombres légères à la perfection même. Éponine, il faut l'avouer, a un goût passionné pour le poisson ; ce goût lui est commun avec tous les chats. Contrairement au proverbe latin : *Catus amat pisces, sed non vult tingere plantas*, elle tremperait volontiers sa patte dans l'eau pour en retirer une ablette, un carpillon ou une truite. Le poisson lui cause une espèce de délire, et, comme les enfants qu'enivre l'espoir du dessert, quelquefois elle rechigne à manger sa soupe, quand les notes préalables qu'elle a prises à la cuisine lui font savoir que la marée est arrivée, et que Vatel n'a aucune raison de se passer son épée à travers le corps. Alors on ne la sert pas, et on lui dit d'un air froid : « Mademoiselle, une personne qui n'a pas faim pour la soupe ne doit pas avoir faim pour le poisson », et le plat lui passe impitoyablement sous le nez. Bien con-

vaincue que la chose est sérieuse, la gour-mande Éponine avale son potage en toute hâte, lèche la dernière goutte de bouillon, nettoie la moindre miette de pain ou de pâte d'Italie, puis elle se retourne vers nous et nous regarde d'un air fier, comme quelqu'un qui est désormais sans reproche, ayant accompli consciencieusement son devoir. On lui délivre sa part, qu'elle expédie avec les signes d'une satisfaction extrême ; puis, ayant tâté de tous les plats, elle termine en buvant le tiers d'un verre d'eau.

Quand nous avons quelques personnes à dîner, Éponine, sans avoir vu les convives, sait qu'il y aura du monde ce soir-là. Elle regarde à sa place, et, s'il y a près de son assiette couteau, cuiller et fourchette, elle décampe aussitôt et va se poser sur un tabouret de piano, qui est son refuge en ces occasions. Ceux qui refusent le raisonnement aux bêtes expliqueront, s'ils le peuvent, ce petit fait, si simple en apparence, et qui renferme tout un monde d'inductions. De la présence près de son couvert de ces ustensiles que l'homme seul peut employer, la chatte observatrice et judicieuse déduit qu'il faut céder, ce jour-là, sa place à un convive, et elle se hâte de le faire. Jamais elle ne se trompe. Seulement, quand l'hôte lui est familier, elle grimpe sur les genoux du survenant, et tâche d'attraper quelque bon lopin, par sa grâce et ses caresses.

Mais en voilà assez ; il ne faut pas ennuyer ses lec-

teurs. Les histoires de chats sont moins sympathiques que les histoires de chiens, mais cependant nous croyons devoir raconter la fin d'Enjolras et de Gavroche. Il y a dans le rudiment une règle ainsi conçue : « *Sua eum perdidit ambitio* » ; — on peut dire d'Enjolras : « *sua eum perdidit pinguetudo* », son embonpoint fut la cause de sa perte. Il fut tué par d'imbéciles amateurs de civet. Mais ses meurtriers périrent dans l'année de la façon la plus malheureuse. La mort d'un chat noir, bête éminemment cabalistique, est toujours vengée.

Gavroche, pris d'un frénétique amour de liberté ou plutôt d'un vertige soudain, sauta un jour par la fenêtre, traversa la rue, franchit la palissade du parc Saint-James qui fait face à notre maison, et disparut. Quelques recherches qu'on ait faites, on n'a jamais pu en avoir de nouvelles ; une ombre mystérieuse plane sur sa destinée. Il ne reste donc de la dynastie noire qu'Éponine, toujours fidèle à son maître et devenue tout à fait une chatte de lettres.

Elle a pour compagnon un magnifique chat angora, d'une robe argentée et grise qui rappelle la porcelaine chinoise truitée, nommé Zizi, dit « Trop beau pour rien faire. » Cette belle bête vit dans une sorte de kief contemplatif, comme un thériaki pendant sa période d'ivresse. On songe, en le voyant, aux Extases de M. Hochenez. Zizi est passionné pour la musique ; non content d'en écouter, il en

fait lui-même. Quelquefois, pendant la nuit, lorsque tout dort, une mélodie étrange, fantastique, qu'envieraient les Kreisler et les musiciens de l'avenir, éclate dans le silence : c'est Zizi qui se promène sur le clavier du piano resté ouvert, étonné et ravi d'entendre les touches chanter sous ses pas.

Il serait injuste de ne pas rattacher à cette branche Cléopâtre, fille d'Éponine, charmante bête que son caractère timide empêche de se produire dans le monde. Elle est d'un noir fauve comme Mummia, la velue compagne d'Atta-Troll, et ses yeux verts ressemblent à deux énormes pierres d'aigue-marine ; elle se tient habituellement sur trois pattes, la quatrième repliée en l'air, comme un lion classique qui aurait perdu sa boule de marbre.

Telle est la chronique de la dynastie noire. Enjolras, Gavroche, Éponine, nous rappellent les créations d'un maître aimé. Seulement, lorsque nous relisons les Misérables, il nous semble que les principaux rôles du roman sont remplis par des chats noirs, ce qui pour nous n'en diminue nullement l'intérêt.

LE PARADIS
DES CHATS

Émile Zola

Paru dans
"Nouveaux contes à Ninon"
(G. Charpentier, Paris 1893)

J'avais alors deux ans, et j'étais bien le chat le plus gras et le plus naïf qu'on pût voir. À cet âge tendre, je montrais encore toute la présomption d'un animal qui dédaigne les douceurs du foyer. Et pourtant que de

Eh bien ! Au milieu de ces douceurs, je n'avais qu'un désir, qu'un rêve, me glisser par la fenêtre entr'ouverte et me sauver sur les toits. Les caresses me semblaient fades, la mollesse de mon lit me donnait des nausées, j'étais gras à m'en écœurer moi-même. Et je m'ennuyais tout le long de la journée à être heureux.

Il faut vous dire qu'en allongeant le cou, j'avais vu de la fenêtre le toit d'en face. Quatre chats, ce jour-là, s'y battaient, le poil hérissé, la queue haute, se roulant sur les ardoises bleues, au grand soleil, avec des juréments de joie. Jamais je n'avais contemplé un spectacle si extraordinaire. Dès lors, mes croyances furent fixées. Le véritable bonheur était sur ce toit, derrière cette fenêtre qu'on fermait si soigneusement. Je me donnais pour preuve qu'on fermait ainsi les portes des armoires, derrière lesquelles on cachait la viande.

J'arrêtai le projet de m'enfuir. Il devait y avoir dans la vie autre chose que de la chair saignante. C'était là l'inconnu, l'idéal. Un jour, on oublia de pousser la fenêtre de la cuisine. Je sautai sur un petit toit qui se trouvait au-dessous.

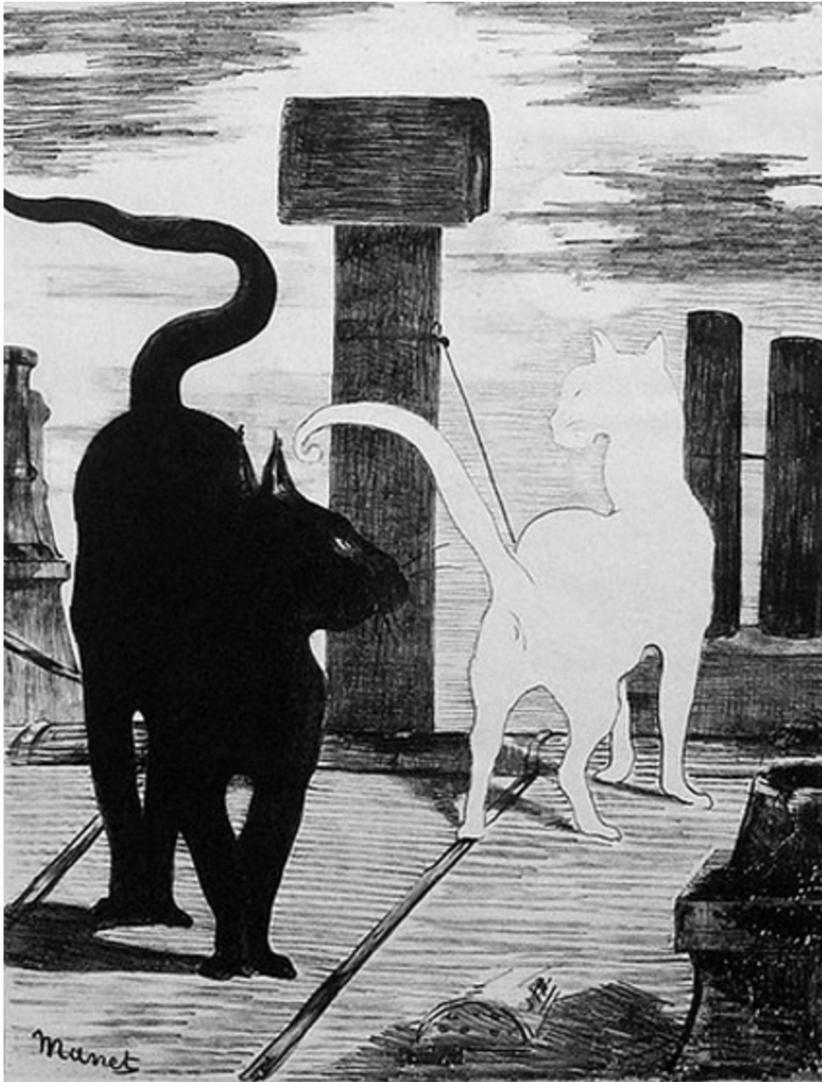


illustration Édouard Manet

Une tante m'a légué un chat d'Angora qui est bien la bête la plus stupide que je connaisse. Voici ce que mon chat m'a conté, un soir d'hiver, devant les cendres chaudes.

I

remerciements je devais à la Providence pour m'avoir placé chez votre tante ! La brave femme m'adorait. J'avais, au fond d'une armoire, une véritable chambre à coucher, coussin de plume et triple couverture. La nourriture valait le coucher ; jamais de pain, jamais de soupe, rien que de la viande, de la bonne viande saignante.

II

Que les toits étaient beaux ! De larges gouttières les bordaient, exhalant des senteurs délicieuses. Je suivis voluptueusement ces gouttières, où mes pattes enfonçaient dans une boue fine, qui avait une tiédeur et une douceur infinies. Il me

semblait que je marchais sur du velours. Et il faisait une bonne chaleur au soleil, une chaleur qui fondait ma graisse.

Je ne vous cacherai pas que je tremblais de tous mes membres. Il y avait de l'épouvante dans ma joie. Je me souviens surtout d'une terrible émotion qui faillit me faire culbuter sur les pavés. Trois chats qui roulèrent du faite d'une maison, vinrent à moi en miaulant affreusement. Et comme je défailtais, ils me traitèrent de grosse bête, ils me dirent qu'ils miaulaient pour rire. Je me mis à miauler avec eux. C'était charmant. Les gaillards n'avaient pas ma stupide graisse. Ils se moquaient de moi, lorsque je glissais comme une boule sur les plaques de zinc, chauffées par le grand soleil. Un vieux matou de la bande me prit particulièrement en amitié. Il m'offrit de faire mon éducation, ce que j'acceptai avec reconnaissance.

Ah ! Que le mou de votre tante était loin : je bus aux gouttières, et jamais lait sucré ne m'avait semblé si doux. Tout me parut bon et beau. Une chatte passa, une ravissante chatte, dont la vue m'emplit d'une émotion inconnue. Mes rêves seuls m'avaient jusque-là montré ces créatures exquises dont l'échine a d'adorables souplesses. Nous nous précipitâmes à la rencontre de la nouvelle venue, mes trois compagnons et moi. Je devançai les autres, j'allais faire mon compliment à la ravissante chatte, lorsqu'un de mes camarades

me mordit cruellement au cou. Je poussai un cri de douleur.

— Bah ! me dit le vieux matou en m'entraînant, vous en verrez bien d'autres.

III

Au bout d'une heure de promenade, je me sentis un appétit féroce.

— Qu'est-ce qu'on mange sur les toits ? demandai-je à mon ami le matou.

— Ce qu'on trouve, me répondit-il doctement.

Cette réponse m'embarrassa, car j'avais beau chercher, je ne trouvais rien. J'aperçus enfin, dans une mansarde, une jeune ouvrière qui préparait son déjeuner. Sur la table, audessous de la fenêtre, s'étalait une belle côtelette, d'un rouge appétissant.

— Voilà mon affaire, pensai-je en toute naïveté.

Et je sautai sur la table, où je pris la côtelette. Mais l'ouvrière m'ayant aperçu, m'asséna sur l'échine un terrible coup de balai. Je lâchai la viande, je m'enfuis, en jetant un juron effroyable.

— Vous sortez donc de votre village ? me dit le matou. La viande qui est sur les tables, est faite pour être désirée de loin. C'est dans les gouttières qu'il faut chercher.

Jamais je ne pus comprendre que la viande des cuisines n'appartînt pas aux chats. Mon ventre commençait à se fâcher sérieusement. Le matou acheva de me désespérer en me disant qu'il fallait attendre la nuit.

Alors nous descendrions dans la rue, nous fouillerions les tas d'ordures. Attendre la nuit ! Il disait cela tranquillement, en philosophe endurci. Moi, je me sentais défaillir, à la seule pensée de ce jeûne prolongé.

IV

La nuit vint lentement, une nuit de brouillard qui me glaça. La pluie tomba bientôt, mince, pénétrante, fouettée par des souffles brusques de vent. Nous descendîmes par la baie vitrée d'un escalier. Que la rue me parut laide ! Ce n'était plus cette bonne chaleur, ce large soleil, ces toits blancs de lumière où l'on se vautrait si délicieusement. Mes pattes glissaient sur le pavé gras. Je me souvins avec amertume de ma triple couverture et de mon coussin de plume.

À peine étions-nous dans la rue, que mon ami le matou se mit à trembler. Il se fit petit, petit, et fila sournoisement le long des maisons, en me disant de le suivre au plus vite. Dès qu'il rencontra une porte cochère, il s'y réfugia à la hâte, en laissant échapper un ronronnement de satisfaction. Comme je l'interrogeais sur cette fuite :

— Avez-vous vu cet homme qui avait une hotte et un crochet ? Me demanda-t-il.

— Oui.

— Eh bien ! S'il nous avait aperçus, il nous aurait assommés et mangés à la broche !

— Mangés à la broche ! m'écriai-je. Mais la rue n'est donc pas à nous ? On ne mange pas, et l'on est mangé !

V

Cependant, on avait vidé les ordures devant les portes. Je fouillai les tas avec désespoir. Je rencontrai deux ou trois os maigres qui avaient traîné dans les cendres. C'est alors que je compris combien le mou frais est succulent. Mon ami le matou grattait les ordures en artiste. Il me fit courir jusqu'au matin, visitant chaque pavé, ne se pressant point. Pendant près de dix heures je reçus la pluie, je grelottai de tous mes membres. Maudite rue, maudite liberté, et comme je regrettai ma prison !

Au jour, le matou, voyant que je chancelais :

— Vous en avez assez ? me demanda-t-il d'un air étrange.

— Oh ! Oui, répondis-je.

— Vous voulez rentrer chez vous ?

— Certes, mais comment retrouver la maison ?

— Venez. Ce matin, en vous voyant sortir, j'ai compris qu'un chat gras comme vous n'était pas fait pour les joies âpres de la liberté. Je connais votre demeure, je vais vous mettre à votre porte.

Il disait cela simplement, ce digne matou. Lorsque nous fûmes arrivés :

— Adieu, me dit-il, sans témoigner la moindre émotion.

— Non, m'écriai-je, nous ne nous quitterons pas ainsi.

Vous allez venir avec moi. Nous partagerons le même lit et la même viande. Ma maîtresse est une brave femme...

Il ne me laissa pas achever.

— Taisez-vous, dit-il brusquement, vous êtes un sot. Je mourrais dans vos tiédeurs molles. Votre vie plantureuse est bonne pour les chats bâtards. Les chats libres n'achèteront jamais au prix d'une prison votre mou et votre coussin de plume... Adieu.

Et il remonta sur ses toits. Je vis sa grande silhouette maigre frissonner d'aise aux caresses du soleil levant.

Quand je rentrai, votre tante prit le martinet et m'administra une correction que je reçus avec une joie profonde. Je goûtai largement la volupté d'avoir chaud et d'être battu. Pendant qu'elle me frappait, je songeais avec délices à la viande qu'elle allait me donner ensuite.

VI

Voyez-vous — a conclu mon chat, en s'allongeant devant la braise — le véritable bonheur, le paradis, mon cher maître, c'est d'être enfermé et battu dans une pièce où il y a de la viande.

Je parle pour les chats.

SUR LES CHATS

Guy de Maupassant

Paru dans "La petite Roque"
(Louis Conard, Paris 1909)

côté de moi pour caresser la bête.

Il faisait chaud ; une odeur de fleurs nouvelles, odeur timide encore, intermittente, légère, passait dans l'air, où passaient aussi parfois des frissons froids venus de ces

nerveuse, souple comme une étoffe de soie, douce, chaude, délicieuse et dange-reuse. Elle ronronnait ravie et prête à mordre, car elle aime griffer autant qu'être flattée. Elle tendait son cou, ondulait, et quand je cessais de la toucher, se redressait et poussait sa tête sous ma main levée.

Je l'énervais et elle m'éner-vait aussi, car je les aime et je les déteste, ces animaux charmants et perfides. J'ai plaisir à les toucher, à faire glisser sous ma main leur poil soyeux qui craque, à sentir leur chaleur dans ce poil, dans cette fourrure fine, exquise. Rien n'est plus doux, rien ne donne à la peau une sensation plus délicate, plus raffinée, plus rare que la robe tiède et vi-brante d'un chat. Mais elle me met aux doigts, cette robe vivante, un désir étrange et féroce d'étrangler la bête que je caresse. Je sens en elle l'envie qu'elle a de me mordre et de me dé-chirer, je la sens et je la prends, cette envie, comme un fluide qu'elle me com-muniqué, je la prends par le bout de mes doigts dans ce poil chaud, et elle monte, elle monte le long de mes nerfs, le long de mes mem-bres jusqu'à mon cœur, jusqu'à ma tête, elle m'emplit, court le long de ma peau, fait se serrer mes dents. Et toujours, toujours, au bout de mes dix doigts je sens le chatouillement vif et léger qui me pénètre et m'envahit.

Et si la bête commence, si elle me mord, si elle me griffe, je la saisis par le cou, je la fais tourner et je la

*Gravure William Julian-Damazzy*

I

Cap d'Antibes.

Assis sur un banc, l'autre jour, devant ma porte, en plein soleil, devant une cor-beille d'anémones fleuries, je lisais un livre récemment paru, un livre honnête, chose rare, et charmant aus-si, le Tonnelier, par Geor-ges Duval. Un gros chat blanc, qui appartient au jar-dinier, sauta sur mes ge-noux, et, de cette secousse, ferma le livre que je posai à

grands sommets blancs que j'apercevais là-bas.

Mais le soleil était brûlant, aigu, un de ces soleils qui fouillent la terre et la font vivre, qui fendent les graines pour animer les germes endormis, et les bourgeons pour que s'ou-vrent les jeunes feuilles. Le chat se roulait sur mes ge-noux, sur le dos, les pattes en l'air, ouvrant et fermant ses griffes, montrant sous ses lèvres ses crocs pointus et ses yeux verts dans la fente presque close de ses paupières. Je caressais et je maniais la bête molle et

lance au loin comme la pierre d'une fronde, si vite et si brutalement qu'elle n'a jamais le temps de se venger.

Je me souviens qu'étant enfant, j'aimais déjà les chats avec de brusques désirs de les étrangler dans mes petites mains ; et qu'un jour, au bout du jardin, à l'entrée du bois, j'aperçus tout à coup quelque chose de gris qui se roulait dans les hautes herbes. J'allai voir ; c'était un chat pris au collet, étranglé, râlant, mourant. Il se tordait, arrachait la terre avec ses griffes, bondissait, retombait inerte, puis recommençait, et son souffle rauque, rapide, faisait un bruit de pompe, un bruit affreux que j'entends encore. J'aurais pu prendre une bêche et couper le collet, j'aurais pu aller chercher le domestique ou prévenir mon père. — Non, je ne bougeai pas, et, le cœur battant, je le regardai mourir avec une joie frémissante et cruelle ; c'était un chat ! C'eût été un chien, j'aurais plutôt coupé le fil de cuivre avec mes dents que de le laisser souffrir une seconde de plus.

Et quand il fut mort, bien mort, encore chaud, j'allai le tâter et lui tirer la queue.

II

Ils sont délicieux pourtant, délicieux surtout, parce qu'en les caressant, alors qu'ils se frottent à notre chair, ronronnent et se roulent sur nous en nous regardant de leurs yeux jaunes qui ne semblent jamais nous voir, on sent bien l'insécu-

rité de leur tendresse, l'égoïsme perfide de leur plaisir. Des femmes aussi nous donnent cette sensation, des femmes charmantes, douces, aux yeux clairs et faux, qui nous ont choisis pour se frotter à l'amour. Près d'elles, quand elles ouvrent les bras, les lèvres tendues, quand on les étreint, le cœur bondissant, quand on goûte la joie sensuelle et savoureuse de leur caresse délicate, on sent bien qu'on tient une chatte, une chatte à griffes et à crocs, une chatte perfide, sournoise, amoureuse ennemie qui mordra quand elle sera lasse de baisers.

Tous les poètes ont aimé les chats. Baudelaire les a divinement chantés. On connaît son admirable sonnet :

*Les amoureux fervents et
les savants austères
Aiment également, dans
leur mûre saison,
Les chats puissants et doux,
orgueil de la maison,
Qui comme eux sont frileux,
et comme eux sédentaires.*

*Amis de la science et de la
volupté,
Ils cherchent le silence et
l'horreur des ténèbres.
L'Erèbe les eût pris pour
ses coursiers funèbres
S'ils pouvaient au servage
incliner leur fierté ?*

*Ils prennent, en songeant,
les nobles attitudes
Des grands sphinx allongés
au fond des solitudes
Qui semblent s'endormir
dans un rêve sans fin.*

*Leurs reins féconds sont
pleins d'étincelles magiques,
Et des parcelles d'or, ainsi
qu'un sable fin,
Étoilent vaguement leurs
prunelles mystiques.*

III

Moi j'ai eu un jour l'étrange sensation d'avoir habité le palais enchanté de la Chatte blanche, un château magique où régnait une de ces bêtes onduleuses, mystérieuses, troublantes, le seul peut-être de tous les êtres qu'on n'entende jamais marcher.

C'était l'été dernier, sur ce même rivage de la Méditerranée.

Il faisait, à Nice, une chaleur atroce, et je m'informai si les habitants du pays n'avaient point dans la montagne au-dessus quelque vallée franche où ils pussent aller respirer.

On m'indiqua celle de Thorenc. Je la voulus voir.

Il fallut d'abord gagner Grasse, la ville des parfums, dont je parlerai quelque jour en racontant comment se fabriquent ces essences et quintessences de fleurs qui valent jusqu'à deux mille francs le litre. J'y passai la soirée et la nuit dans un vieil hôtel de la ville, médiocre auberge où la qualité des nourritures est aussi douteuse que la propreté des chambres. Puis je repartis au matin.

La route s'engageait en pleine montagne, longeant des ravins profonds, et dominée par des pics stériles, pointus, sauvages. Je me demandais quel bizarre sé-

jour d'été on m'avait indiqué là ; et j'hésitais presque à revenir pour regagner Nice le même soir, quand j'aperçus soudain devant moi, sur un mont qui semblait barrer tout le vallon, une immense et admirable ruine profilant sur le ciel des tours, des murs écroulés, toute une bizarre architecture de citadelle morte. C'était une antique commanderie de Templiers qui gouvernait jadis le pays de Thorenc.

Je contournai ce mont, et soudain, je découvris une longue vallée verte, franche et reposante. Au fond, des prairies, de l'eau courante, des saules ; et sur les versants, des sapins, jusques au ciel.

En face de la commanderie, de l'autre côté de la vallée, mais plus bas, s'élève un château habité, le château des Quatre-Tours, qui fut construit vers 1530. On n'y aperçoit encore cependant aucune trace de la Renaissance.

C'est une lourde et forte construction carrée, d'un puissant caractère, flanquée de quatre tours guerrières, comme le dit son nom.

J'avais une lettre de recommandation pour le propriétaire de ce manoir qui ne me laissa pas gagner l'hôtel.

Toute la vallée, délicieuse en effet, est un des plus charmants séjours d'été qu'on puisse rêver. Je m'y promenai jusqu'au soir, puis, après le dîner, je montai dans l'appartement qu'on m'avait réservé. Je traversai d'abord une sorte de salon dont les murs sont

couverts de vieux cuir de Cordoue, puis une autre pièce où j'aperçus rapidement sur les murs, à la lueur de ma bougie, de vieux portraits de dames, de ces tableaux dont Théophile Gautier a dit :

J'aime à vous voir en vos cadres ovales

Portraits jaunis des belles du vieux temps,

Tenant en main des roses un peu pâles

Comme il convient à des fleurs de cent ans !

Puis j'entraî dans la pièce où se trouvait mon lit.

Quand je fus seul, je la visitai. Elle était tendue d'antiques toiles peintes où l'on voyait des donjons roses au fond des paysages bleus, et de grands oiseaux fantastiques sous des feuillages de pierres précieuses.

Mon cabinet de toilette se trouvait dans une des tourelles. Les fenêtres, larges dans l'appartement, étroites à leur sortie au jour, traversant toute l'épaisseur des murs, n'étaient, en somme, que des meurtrières, de ces ouvertures par où on tuait des hommes. Je fermai ma porte, je me couchai et je m'endormis.

Et je rêvai ; on rêve toujours un peu de ce qui s'est passé dans la journée. Je voyageais ; j'entraî dans une auberge où je voyais atablés devant le feu un domestique en grande livrée et un maçon, bizarre société dont je ne m'étonnais pas. Ces gens parlaient de Victor Hugo, qui venait de mourir, et je prenais part à leur causerie. Enfin j'allais me coucher dans une chambre dont la porte ne fermait point, et

tout à coup j'apercevais le domestique et le maçon, armés de briques, qui venaient doucement vers mon lit.

Je me réveillai brusquement, et il me fallut quelques instants pour me reconnaître. Puis je me rappelai les événements de la veille, mon arrivée à Thorenc, l'aimable accueil du châtelain... J'allais refermer mes paupières, quand je vis, oui je vis, dans l'ombre, dans la nuit, au milieu de ma chambre, à la hauteur d'une tête d'homme à peu près, deux yeux de feu qui me regardaient. Je saisis une allumette et, pendant que je la frottais, j'entendis un bruit, un bruit léger, un bruit mou comme la chute d'un linge humide et roulé, et quand j'eus de la lumière, je ne vis plus rien qu'une grande table au milieu de l'appartement.

Je me levai, je visitai les deux pièces, le dessous de mon lit, les armoires, rien.

Je pensai donc que j'avais continué mon rêve un peu après mon réveil, et je me rendormis non sans peine.

Je rêvai de nouveau. Cette fois je voyageais encore, mais en Orient, dans le pays que j'aime. Et j'arrivais chez un Turc qui demeurait en plein désert. C'était un Turc superbe ; pas un Arabe, un Turc, gros, aimable, charmant, habillé en Turc, avec un turban et tout un magasin de soieries sur le dos, un vrai Turc du Théâtre-Français qui me faisait des compliments en m'offrant des confitures, sur un divan délicieux.

Puis un petit nègre me conduisit à ma chambre — tous mes rêves finissaient donc ainsi — une chambre bleu ciel, parfumée, avec des peaux de bêtes par terre, et, devant le feu — l'idée de feu me poursuivait jusqu'au désert — sur une chaise basse, une femme à peine vêtue qui m'attendait.

Elle avait le type oriental le plus pur, des étoiles sur les joues, le front et le menton, des yeux immenses, un corps admirable, un peu brun mais d'un brun chaud et capiteux.

Elle me regardait et je pensais : « Voilà comment je comprends l'hospitalité. Ce n'est pas dans nos stupides pays du Nord, nos pays de bégueulerie inepte, de pudeur odieuse, de morale imbécile qu'on recevrait un étranger de cette façon. »

Je m'approchai d'elle et je lui parlai, mais elle me répondit par signes, ne sachant pas un mot de ma langue que mon Turc, son maître, savait si bien.

D'autant plus heureuse qu'elle serait silencieuse, je la pris par la main et je la conduisis vers ma couche où je m'étendis à ses côtés... Mais on se réveille toujours en ces moments-là ! Donc je me réveillai et je ne fus pas trop surpris de sentir sous ma main quelque chose de chaud et de doux que je caressais amoureusement.

Puis, ma pensée s'éclairant, je reconnus que c'était un chat, un gros chat roulé contre ma joue et qui dormait avec confiance. Je l'y laissai, et je fis comme lui, encore une fois.

Quand le jour parut, il était parti ; et je crus vraiment que j'avais rêvé ; car je ne comprenais pas comment il aurait pu entrer chez moi, et en sortir, la porte étant fermée à clef.

Quand je contai mon aventure (pas en entier) à mon aimable hôte, il se mit à rire, et me dit : « Il est venu par la chatière », et soulevant un rideau il me montra, dans le mur, un petit trou noir et rond.

Et j'appris que presque toutes les vieilles demeures de ce pays ont ainsi de longs couloirs étroits à travers les murs, qui vont de la cave au grenier, de la chambre de la servante à la chambre du seigneur, et qui font du chat le roi et le maître de céans.

Il circule comme il lui plaît, visite son domaine à son gré, peut se coucher dans tous les lits, tout voir et tout entendre, connaître tous les secrets, toutes les habitudes ou toutes les hontes de la maison. Il est chez lui partout, pouvant entrer partout, l'animal qui passe sans bruit, le silencieux rôdeur, le promener nocturne des murs creux. Et je pensai à ces autres vers de Baudelaire :

C'est l'esprit familier du lieu,

*Il juge, il préside il inspire
Toutes choses dans son empire ;*

*Peut-être est-il fée — est-il
Dieu ?*

LE CHAT QUI S'EN VA
TOUT SEUL
Rudyard Kipling

Traduction
par Louis Fabulet,
Robert d'Humières.
Paru dans "Histoires comme
ça pour les petits"
(Ch. Delagrave, Paris 1903)

encore sauvages. Le Chien
était sauvage, et le Cheval
était sauvage, et la Vache
était sauvage, et le Cochon
était sauvage — et ils se
promenaient par les Che-
mins Mouillés du Bois Sau-
vage, tous sauvages et soli-
tairement. Mais le plus sau-
vage de tous était le Chat. Il
se promenait seul et tous

elle lui dit qu'elle n'aimait
pas la sauvagerie de ses
manières. Elle s'arrangea,
pour y coucher, une jolie
caverne sèche au lieu d'un
tas de feuilles humides ; elle
poudra le sol de sable clair
et elle fit un bon feu de bois
au fond de la caverne ; puis
elle pendit une peau de che-
val, la queue en bas, devant
l'entrée de la caverne, et
dit :

— Essuie tes pieds, mon
ami, quand tu rentres ; nous
allons nous mettre en mé-
nage.

Ce soir, Mieux Aimée, ils
mangèrent du mouton sau-
vage cuit sur les pierres
chaudes et relevé d'ail sau-
vage et de poivre sauvage ;
et du canard sauvage farci
de riz sauvage et de fenouil
sauvage et de coriandre
sauvage ; et des os à moelle
de taureaux sauvages et des
cerises sauvages, avec des
arbuscules de même. Puis
l'Homme, très content,
s'endormit devant le feu ;
mais la Femme resta éveil-
lée, à peigner ses cheveux.
Elle prit l'épaule du mouton
— la grande éclanche plate
— et elle en observa les
marques merveilleuses ;
puis elle jeta plus de bois
sur le feu et fit un Sortilège.
Ce fut le premier Sort qu'on
eût fait sur la terre.

Là-bas, dans les Bois
Mouillés, tous les Animaux
sauvages s'assemblèrent où
ils pouvaient voir de loin la
lumière du feu, et ils se de-
mandèrent ce que cela si-
gnifiait.

Alors Cheval Sauvage piaf-
fa et dit :

— Ô mes Amis, et vous,
mes Ennemis, pourquoi
l'Homme et la Femme ont-



illustration Rudyard Kipling

Hâtez-vous d'ouïr et d'en-
tendre ; car ceci fut, arriva,
devint et survint, ô Mieux
Aimée, au temps où les
bêtes Apprivoisées étaient

lieux se valaient pour lui.
Naturellement, l'Homme
était sauvage aussi. Il était
sauvage que c'en était af-
freux. Il ne commença à
s'appivoiser que du jour où
il rencontra la Femme, et

ils fait cette grande lumière dans cette grande Caverne, et quel mal en souffrirons-nous ?

Chien Sauvage leva le museau et renifla l'odeur du mouton cuit et dit :

— J'irai voir ; je crois que c'est bon. Chat, viens avec moi.

— Nenni ! dit le Chat. Je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi. Je n'irai pas.

— Donc, c'est fini nous deux, dit Chien Sauvage. Et il s'en fut au petit trot.

Il n'avait pas fait beaucoup de chemin que le Chat se dit : « Tous lieux se valent pour moi. Pourquoi n'irais-je pas voir aussi, voir, regarder, puis partir à mon gré ? » C'est pourquoi, tout doux, tout doux, à pieds de velours, il suivit Chien Sauvage et se cacha pour mieux entendre.

Quand Chien Sauvage atteignit l'entrée de la Caverne, il souleva du museau la peau du cheval sauvage et renifla la bonne odeur du mouton cuit, et la Femme, l'œil sur l'éclanche, l'entendit, et rit, et dit :

— Voici le premier. Sauvage enfant des Bois Sauvages, que veux-tu donc ?

Chien Sauvage dit :

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, qu'est-ce qui sent si bon par les Bois Sauvages ?

Ça, c'est l'image de la Caverne où l'Homme et la Femme habitaient au commencement de tout. C'était vraiment une Caverne très bien et beaucoup plus chaude qu'elle n'en a l'air. L'Homme a une pirogue. Elle est sur le bord de la ri-

vière et trempe dans l'eau pour gonfler le bois. La chose en ficelles, en travers de la rivière, est le filet dont l'Homme se sert pour prendre du saumon. Il y a de jolies pierres propres pour aller de l'entrée de la Caverne à la rivière, afin que l'Homme et la Femme puissent descendre chercher de l'eau sans se mettre du sable entre les doigts de pied. Les affaires qui ressemblent à des cafards, plus loin, le long de la rive, sont vraiment des troncs d'arbres morts qui ont descendu la rivière, venus des Bois Sauvages. L'Homme et la Femme les tiraient de l'eau afin de les sécher, puis de les couper avant de les brûler. Je n'ai pas dessiné la peau du cheval qui fermait l'entrée de la Caverne, parce que la Femme vient de la décrocher pour la laver. Toutes ces petites taches sur le sable, entre la Grotte et la rivière, sont les marques des pieds de l'Homme et de la Femme.

L'Homme et la Femme sont ensemble dans la Grotte, en train de dîner. Ils prirent une Caverne plus commode après l'arrivée du Bébé, parce que le Bébé avait pris l'habitude de s'en aller à quatre pattes jusqu'à la rivière et de tomber dedans, après quoi il fallait que le Chien le repêche.

Alors la Femme prit un os du mouton et le jeta à Chien Sauvage et dit :

— Sauvage enfant du Bois Sauvage, goûte et connais.

Chien Sauvage rongea l'os, et c'était plus délicieux que tout ce qu'il avait goûté jusque' alors, et dit :

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, donne-m'en un autre.

La Femme dit :

— Sauvage enfant du Bois Sauvage, aide mon Homme à chasser le jour et garde ce logis la nuit, et je te donnerai tous les os qu'il te faudra.

— Ah ! dit le Chat aux écoutes, voici une Femme très maligne ; mais elle n'est pas si maligne que moi.

Chien Sauvage entra, rampant, dans la Caverne et mit sa tête sur les genoux de la Femme, disant :

— Ô mon Amie, Femme de mon Ami, j'aiderai ton Homme à chasser le jour, et la nuit je garderai la Caverne.

— Tiens, dit le Chat aux écoutes, voilà un bien sot Chien !

Et il repartit par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, en remuant la queue et tout seul. Mais il ne dit rien à personne.

Quand l'Homme se réveilla, il dit :

— Que fait Chien Sauvage ici ?

Et la Femme dit :

— Son nom n'est plus Chien Sauvage, mais Premier Ami ; car il sera maintenant notre ami à jamais et toujours. Prends-le quand tu vas à la chasse.

La nuit d'après, la Femme fut couper à grandes brassées vertes de l'herbe fraîche aux prés riverains et la sécha devant le feu. Cela fit une odeur de foin, et la Femme, assise à la porte de la Grotte, tressa un licol en lanières de cuir et regarda l'éclanche — le grand os de

mouton plat — et fit un Sortilège. Elle fit le Second Sort qu'on eût fait sur la terre.

Là-bas, dans les Bois Sauvages, tous les animaux se demandaient ce qui était arrivé à Chien Sauvage. À la fin, Poulain Sauvage frappa du pied et dit :

— J'irai voir et rapporter pourquoi Chien Sauvage n'est pas revenu. Chat, viens avec moi.

— Nenni ! dit le Chat. Je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi. Je n'irai pas.

Mais, tout de même, il suivit Poulain Sauvage, tout doux, tout doux, à pas de velours, et se cacha pour mieux entendre.

Quand la Femme entendit Poulain Sauvage qui butait en marchant sur sa longue crinière, elle rit et dit :

— Voici le second. Sauvage enfant du Bois Sauvage, que me veux-tu ?

Poulain Sauvage dit :

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, où est Chien Sauvage ?

La Femme rit, ramassa l'éclanche et le regarda, puis dit :

— Sauvage Enfant du Bois Sauvage, tu n'es pas venu pour Chien Sauvage, mais pour le foin qui sent bon.

Et Poulain Sauvage, qui butait en marchant sur sa longue crinière, dit :

— C'est vrai ; donne-m'en à manger.

La Femme dit :

— Sauvage Enfant du Bois Sauvage, courbe la tête et porte le présent que je te donne ici ; à ce prix, mangeras-tu l'herbe merveilleuse trois fois le jour ?

— Ah ! dit le Chat aux écoutes, voici une Femme très maligne ; mais elle n'est pas aussi maligne que moi.

Poulain Sauvage courba la tête et la Femme glissa par-dessus le licol de cuir tressé, et Poulain Sauvage souffla sur les pieds de la Femme et dit :

— Ô ma Maîtresse, Femme de mon Maître, je serai ton esclave à cause de l'herbe merveilleuse.

— Ah ! dit le Chat aux écoutes, voilà un sot Poulain.

Et il s'en retourna par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, en remuant la queue et tout seul. Mais il ne dit rien à personne.

Quand l'Homme et le Chien revinrent de la chasse, l'Homme dit :

— Que fait le Poulain Sauvage ici ?

Et la Femme dit :

— Il ne s'appelle plus Poulain Sauvage, mais Premier Fidèle ; car il nous portera de place en place, désormais et toujours. Monte sur son dos, quand tu vas à la chasse.

Le jour après, la tête haute pour que ses cornes ne se prennent pas aux branches des arbres sauvages, Vache Sauvage vint à la Caverne, et le Chat suivit, se cachant comme avant ; et tout arriva tout à fait comme avant ; et le Chat dit les mêmes choses qu'avant ; et quand Vache Sauvage eut promis son lait à la Femme tous les jours, en échange de l'herbe merveilleuse, le Chat s'en retourna par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, en remuant la queue et tout

seul, juste comme avant. Mais il ne dit rien à personne. Et quand l'Homme, le Cheval et le Chien revinrent de la chasse et demandèrent les mêmes questions qu'avant, la Femme dit :

— Son nom n'est plus Vache Sauvage, mais Nourricière du Logis. Elle nous donnera le bon lait tiède et blanc, désormais et toujours, et je prendrai soin d'elle, pendant que toi, Premier Ami et Premier Fidèle vous serez à la chasse.

Le jour après, le Chat attendit voir si quelque autre Chose Sauvage s'en irait à la Caverne ; mais rien ne bougea dans les Chemins Mouillés du Bois Sauvage. Alors le Chat s'en fut tout seul, et il vit la Femme qui trayait la Vache, et il vit la clarté du feu dans la Caverne, et il sentit l'odeur du lait tiède et blanc.

Chat dit :

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, où Vache Sauvage est-elle allée ?

La Femme rit et dit :

— Sauvage Enfant du Bois Sauvage, retourne au Bois d'où tu viens, car j'ai rattaché mes cheveux, j'ai serré l'éclanche magique, et nous n'avons plus besoin, dans notre Caverne, d'amis ni de serviteurs.

Chat dit :

— Je ne suis pas un ami et je ne suis pas un serviteur. Je suis le Chat qui s'en va tout seul, et je désire entrer dans votre Grotte.

La Femme dit :

— Alors, pourquoi n'es-tu pas venu la première nuit avec Premier Ami ?

Chat se fâcha très fort et dit :

— Chien Sauvage a-t-il fait des contes sur moi ?

Alors la Femme rit et dit :

— Tu es le Chat qui s'en va tout seul, et tous lieux se valent pour toi. Tu n'es ami ni serviteur. Tu l'as dit toi-même. Va-t'en donc, puisque tous lieux se valent, te promener à ton gré.

Alors Chat fit semblant de regretter et dit :

— N'entrerais-tu donc jamais dans la Grotte ? Ne m'assoierais-tu jamais près du feu qui tient chaud ? Ne boirais-tu jamais le lait tiède et blanc ? Vous êtes très sage et très belle. Vous ne devriez pas faire de mal, même à un Chat.

La Femme répondit :

— Je savais que j'étais sage ; mais belle, je ne savais pas. Soit. Nous ferons un marché. Si jamais je prononce un seul mot à ta louange, tu pourras entrer dans la Grotte.

— Et si tu en prononces deux ? dit le Chat.

— Cela n'arrivera jamais, dit la Femme ; mais si je prononce deux mots à ta louange, tu pourras t'asseoir près du feu dans la Grotte.

— Et si tu dis trois mots ? dit le Chat.

— Jamais cela n'arrivera, dit la Femme ; mais si je dis trois mots à ta louange, tu pourras laper le lait tiède et blanc trois fois le jour, à jamais.

Alors le Chat fit le gros dos et dit :

— Que le rideau qui ferme la Grotte, le Feu qui brûle au fond et les pots à lait rangés près du Feu soient témoins de ce qu'a juré mon Ennemie, Femme de mon Ennemi.

Et il s'en alla par les Chemins Mouillés des Bois Sauvages, remuant la queue et tout seul.

Cette nuit-là, quand l'Homme, le Cheval et le Chien revinrent de la chasse, la Femme ne leur parla pas du marché qu'elle avait fait avec le Chat, parce qu'elle avait peur qu'il ne leur plût point.

Chat s'en alla très loin et se cacha parmi les Mousses Mouillées des Bois Sauvages, tout seul, à son gré, pendant très longtemps, si long que la Femme n'y pensa plus. Seule, la Chauve-Souris, la petite Souris-Chauve, qui pendait tête en bas à l'intérieur de la Grotte, sut où il se cachait, et, tous les soirs, s'en allait voletant lui porter les nouvelles.

Un soir, Chauve-Souris dit :

— Il y a un Bébé dans la Grotte. Il est tout neuf, rose, gras et petit, et la Femme en fait grand cas.

— Ah ! dit le Chat aux écoutes ; et le Bébé, de quoi fait-il cas ?

— Il aime les choses moelleuses, douces et qui chatouillent. Il aime des choses tièdes à tenir dans les bras en s'endormant. Il aime qu'on joue avec. Il aime tout cela.

— Ah ! dit le Chat aux écoutes ; alors mon temps est venu.

La nuit après, Chat s'en vint par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage et se cacha tout contre la Grotte jusqu'au matin où l'Homme, le Cheval et le Chien partirent pour la chasse. La Femme faisait la cuisine, ce matin-là, et le Bébé pleurait et

l'empêchait de travailler. C'est pourquoi elle le porta hors de la Grotte et lui donna une poignée de cailloux pour jouer. Mais le Bébé continua de pleurer.

Alors le Chat avança sa patte pelote et toucha la joue du Bébé, qui fit rissette ; et le Chat se frotta contre les petits genoux dodus et chatouilla du bout de la queue sous le petit menton gras, et le Bébé riait. Et la Femme, l'entendant, sourit.

Alors la Chauve-Souris — la petite Souris-Chauve qui pendait la tête en bas — dit :

— Ô mon Hôtesse, Femme de mon Hôte et Mère du Fils de mon Hôte, un sauvage enfant des Bois Sauvages est là qui joue très bellement avec votre Bébé.

— Béni soit-il, quelque nom qu'on lui donne, dit la Femme en se redressant. J'avais fort à faire ce matin et il m'a rendu service.

À cette même minute et seconde, Mieux Aimée, la Peau de cheval séchée qui pendait, la queue en bas, devant la porte de la Caverne, tomba — wouch... à cause qu'elle se rappela le marché conclu avec le Chat ; et quand la Femme alla pour la raccrocher — vrai comme je le dis — voilà qu'elle vit le Chat installé bien aise dans la Grotte.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat, c'est moi ; car tu as prononcé un mot à ma louange, et maintenant je puis rester dans la Grotte, désormais et toujours. Pas moins, je suis le Chat qui s'en va tout

seul, et tous lieux se valent pour moi.

La Femme fut très en colère et serra les lèvres et prit son rouet et se mit à filer.

Mais le Bébé pleurait que le Chat fût parti et la Femme n'arrivait plus à le faire taire, car il gigotait et se débattait et devenait violet.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat, prends un bout du fil que tu files, attache-le à ton fuseau et laisse-le traîner par terre, et je te montrerai une Magie qui fera rire ton Bébé aussi fort qu'il pleure à présent.

— Je vais le faire, dit la Femme, parce que je suis à bout, mais je ne te dirai pas merci.

Ça, c'est le portrait du Chat qui s'en va par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, remuant la queue et tout seul. Il n'y a pas autre chose dans l'image, excepté des champignons. Ils ne pouvaient pas faire autrement que de pousser là, à cause que les Bois étaient si mouillés. La chose comme une motte sur la branche du bas n'est pas un oiseau. C'est de la mousse qui poussait là, parce que les Bois Sauvages étaient si mouillés.

Au-dessous de l'image pour de vrai, il y en a une autre de la Caverne commode où l'Homme et la Femme s'installèrent après la venue du Bébé. C'était la Caverne d'été, et ils plantèrent de l'orge devant. L'Homme part sur le dos du Cheval chercher la Vache, afin de la ramener à la Grotte pour se faire traire. Il lève une main pour appeler le Chien

qui a traversé à la nage pour courir après des Lapins.

Elle attacha le fil au petit fuseau d'argile et le fit traîner par terre ; alors le Chat courut après et lui donna des coups de patte et fit des culbutes et l'envoya par-dessus son épaule et le poursuivit entre ses pattes de derrière et fit semblant de le perdre, et fonça dessus de nouveau jusqu'à ce que le Bébé rît aussi fort qu'il avait pleuré et jouât d'un bout de la grotte à l'autre tant qu'il fut las et s'installa pour dormir avec le Chat dans ses bras.

— Maintenant, dit Chat, je chanterai au Bébé une chanson qui l'empêchera de s'éveiller d'une heure.

Et il se mit à ronronner tout bas, tout doux, tout doux, tout bas, jusqu'à ce que le Bébé s'endormît.

La Femme sourit et les regarda tous deux et dit :

— Voilà qui fut très bien fait. Nul doute que tu sois très habile, ô Chat.

À la minute, à la seconde, Mieux Aimée, la fumée du Feu au fond de la Grotte descendit tout à coup de la voûte — poff ! — parce qu'elle se rappelait le marché fait avec le Chat, et quand elle se dissipa, vrai comme je le dis, voici le Chat installé bien aise auprès du feu !

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi, et Mère de mon Ennemi, c'est moi ; car pour la seconde fois tu as parlé à ma louange, et maintenant j'ai droit de me mettre auprès du feu qui tient chaud, désormais et toujours. Pas moins, je suis le Chat qui s'en va tout

seul, et tous lieux se valent pour moi.

Alors la Femme fut très en colère et défît ses cheveux et remit du bois sur le feu et sortit le grand os d'éclanche et se mit à faire un sortilège qui l'empêchât de dire un troisième mot à la louange du Chat. Ce n'était pas une magie à musique, Mieux Aimée, c'était une magie muette ; et bientôt il fit si tranquille dans la Grotte, qu'un petit, tout petit bout de souris sortit d'un coin noir et traversa en courant.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat, cette petite souris fait-elle partie de ton sortilège ?

— Hou ! Oh ! Là là ! Au secours ! Non, certes, dit la Femme en laissant tomber l'éclanche et en sautant sur l'escabeau devant le feu et en rattachant ses cheveux dare-dare, de peur que la souris n'y grimpât.

— Ah ! dit le Chat ouvrant l'œil. Alors la souris ne me fera pas de mal si je la mange ?

— Non, dit la Femme, en rattachant ses cheveux, mange-la vite et je t'en serai reconnaissante à jamais.

Chat ne fit qu'un bond et goba la petite souris. Alors la Femme dit :

— Merci mille fois. Le Premier Ami lui-même n'attrape pas les petites souris aussi vivement. Tu dois être très habile.

À la minute, à la seconde, Mieux Aimée, le Pot à Lait qui chauffait devant le feu se fendit en deux — ffft !

— parce qu'il se rappela le marché conclu avec le Chat ; et quand la Femme

sauta à bas de l'escabeau — vrai comme je le dis ! — voilà le Chat qui lapait le lait tiède et blanc resté au creux d'un des morceaux.

— Ô mon Ennemie, Femme de mon Ennemi et Mère de mon Ennemi, dit le Chat, c'est moi. Car tu as dit trois mots à ma louange et, maintenant, je pourrai boire le lait tiède et blanc trois fois le jour à tout jamais. Mais, pas moins, je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi.

Alors la Femme rit et mit devant le Chat un bol de lait tiède et blanc et dit :

— Ô Chat, tu es aussi habile qu'un homme, mais souviens-toi, ton marché ne fut conclu avec l'Homme ni le Chien, et je ne sais pas ce qu'ils feront en rentrant.

— Que m'importe, dit le Chat. Pourvu que j'aie ma place dans la Grotte, près du feu et mon lait tiède et blanc trois fois le jour, je ne me soucie pas de l'Homme ni du Chien.

Ce soir-là, quand l'Homme et le Chien rentrèrent dans la Grotte, la Femme leur dit l'histoire du marché, tandis que le Chat, assis au coin du feu, souriait en écoutant.

Alors l'Homme dit :

— Oui, mais il n'a pas fait de marché avec moi ni avec tous les Hommes qui me ressemblent.

Alors il retira ses deux bottes de cuir, il prit sa hachette de pierre (ce qui fait trois) et les rangea devant lui et dit :

— Maintenant nous ferons marché à notre tour. Si tu n'attrapes pas les souris tant que tu seras dans la Grotte à jamais et toujours, je te jet-

terai ces trois choses partout où je te verrai, et de même feront après moi tous les Hommes qui me ressemblent

— Ah ! dit la Femme aux écoutes, tu es un très habile Chat, mais pas autant que mon Homme.

Le Chat compta les trois choses (elles avaient l'air très dures et bosselées), et il dit :

— J'attraperai des souris tant que je serai dans la Grotte à jamais et toujours ; mais, pas moins, je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi.

— Pas tant que je serai parlà, dit l'Homme. Si tu n'avais pas dit ces derniers mots, j'aurais serré ces choses pour jamais et toujours, mais à présent je te jetterai mes deux bottes et ma hachette de pierre (ce qui fait trois) toutes les fois que je te rencontrerai. Et ainsi feront après moi tous les Hommes qui me ressemblent.

Alors le Chien dit :

— Attends une minute. Il n'a pas fait marché avec moi ni avec tous les Chiens qui me ressemblent.

Et il montra les dents et dit :

— Si tu n'es pas gentil pour le Bébé pendant que je suis dans la Grotte, je te courrai après jusqu'à ce que je t'attrape, et quand je t'attraperai je te mordrai. Et ainsi feront avec moi tous les Chiens qui me ressemblent.

— Ah ! dit la Femme aux écoutes. C'est là un très habile Chat, mais pas autant que le Chien.

Chat compta les crocs du Chien (ils avaient l'air très pointus), et il dit :

— Je serai gentil pour le Bébé tant que je serai dans la Grotte et pourvu qu'il ne me tire pas la queue trop fort, à jamais et toujours. Mais, pas moins, je suis le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour moi !

— Pas tant que je suis là, dit le Chien. Si tu n'avais pas dit ces derniers mots, j'aurais refermé ma gueule pour toujours et jamais : mais à présent je te ferai grimper aux arbres en quelque endroit que je te trouve. Et ainsi feront après moi tous les Chiens qui me ressemblent.

Alors l'Homme jeta ses deux bottes et sa hachette de pierre (ce qui fait trois), et le Chat s'enfuit hors de la Grotte et le Chien courut et le fit monter aux arbres ; et de ce jour à celui-ci, Mieux Aimée, trois Hommes sur cinq ne manqueront jamais de jeter des choses à un Chat quand ils le rencontrent, et tous les Chiens courront après et le feront grimper aux arbres. Mais le Chat s'en tient au marché de son côté pareillement. Il tuera les souris, il sera gentil pour les Bébés tant qu'il est dans la maison et qu'ils ne lui tirent pas la queue trop fort. Mais quand il a fait cela, entre-temps, et quand la lune se lève et que la nuit vient, il est le Chat qui s'en va tout seul et tous lieux se valent pour lui. Alors il s'en va par les Chemins Mouillés du Bois Sauvage, sous les Arbres ou

sur les Toits, remuant sa
queue et tout seul.

UNE BÊTE GALEUSE

Pierre Loti

Paru dans
 "Le livre de la pitié
 et de la mort"
 (Calmann Lévy, Paris 1891)

les bêtes qu'ils ne veulent ni soigner ni voir souffrir.

Tout le jour il se tenait piteusement assis dans quelque embrasure de fenêtre, l'air si malheureux et si humble ! Objet de dégoût pour ceux qui passaient, menacé par les enfants, par

restés jolis, semblaient penser profondément. Il devait certainement sentir, dans toute son amertume affreuse, cette souffrance, la dernière de toutes, de ne pouvoir plus faire sa toilette, de ne pouvoir plus lisser sa fourrure, se peigner comme font tous les chats avec tant de soin.

Faire sa toilette ! Je crois que, pour les bêtes comme pour les hommes, c'est une des plus nécessaires distractions de la vie. Les très pauvres, les très malades, les très décrépits qui, à certaines heures, se parent un peu, essayent de s'arranger encore, n'ont pas tout perdu dans l'existence. Mais ne plus s'occuper de son aspect, parce qu'il n'y a vraiment plus rien à y faire avant la pourriture finale, cela m'a toujours paru le dernier degré de tout, la misère suprême. Oh ! les vieux mendiants qui ont déjà, avant la mort, de la terre et des immondices sur le visage, les êtres rongés par des lèpres visibles qui ne peuvent plus être lavées, les bêtes galeuses dont on n'a seulement plus pitié !

Il me faisait tant de peine à regarder, ce chat à l'abandon, qu'après lui avoir envoyé à manger dans la rue, je finis un jour par m'approcher pour lui parler doucement. (Les bêtes arrivent très bien à comprendre les bonnes paroles, et y trouvent consolation). Par habitude d'être pourchassé, il eut d'abord peur en me voyant arrêté devant lui ; son premier regard fut méfiant, chargé de reproche et de prière : « Est-ce que tu



Photographie anonyme

Un vieux chat galeux, chassé sans doute de son logis par ses maîtres, s'était établi dans la rue, sur le trottoir de notre maison où un peu de soleil de novembre le réchauffait encore. C'est l'usage de certaines gens à pitié égoïste d'envoyer ainsi perdre le plus loin possible

les chiens, en danger continu, d'heure en heure plus malade, et vivant de je ne sais quels débris ramassés à grand'peine dans les ruisseaux, il traînait là, seul, se prolongeant comme il pouvait, s'efforçant de retarder la mort. Sa pauvre tête était toute mangée de gale, couverte de croûtes, presque sans poils ; mais ses yeux,

vas encore me renvoyer, toi aussi, de ce dernier coin de soleil ? » Puis, comprenant vite que j'étais venu par sympathie, et étonné de tant de bonheur, il m'adressa tout bas sa pauvre réponse de chat : « Trr ! Trr ! Trr ! » en se levant par politesse, en essayant même de faire le gros dos, malgré ses croûtes, dans l'espoir que peut-être j'irais jusqu'à une caresse.

Non, ma pitié, à moi qui seul au monde en éprouvais encore pour lui, n'allait pas jusque-là. Cette joie d'être caressé, il ne la connaîtrait sans doute jamais plus. Mais, en compensation, j'imaginai de lui donner la mort tout de suite, de ma main, et d'une façon presque douce.

Une heure après, cela se passa dans l'écurie où Sylvestre, mon domestique, qui d'abord était allé acheter du chloroforme, l'avait attiré doucement, l'avait décidé à se coucher sur du foin bien chaud au fond d'une manne d'osier qui allait devenir sa chambre mortuaire. Nos préparatifs ne l'inquiétaient point ; nous avions roulé une carte de visite en forme de cône, comme nous avions vu faire à des chirurgiens dans des ambulances ; lui nous regardait, l'air confiant et heureux, pensant avoir enfin retrouvé un gîte et des gens qui auraient compassion, de nouveaux maîtres qui le recueilleraient.

Cependant je m'étais baissé pour le caresser, malgré l'effroi de son mal, ayant déjà reçu des mains de Sylvestre le cornet de carton

tout imbibé de la chose mortelle. En le caressant toujours, j'essayais de le décider à rester là, bien tranquille, à enfoncer peu à peu son bout de nez dans ce carton endormeur ; lui, un peu surpris d'abord, reniflant avec un vague effroi cette senteur inconnue, finit pourtant par se laisser aller, avec une soumission telle que j'hésitai à continuer mon œuvre. L'anéantissement d'une bête pensante, tout autant que celui d'un homme, a de quoi nous confondre ; quand on y songe, c'est toujours le même révoltant mystère. Et la mort d'ailleurs porte en elle tant de majesté qu'elle est capable d'agrandir un instant, d'une façon inattendue, démesurée, les plus infimes petites scènes, dès que son ombre est près d'y apparaître : à ce moment, je me fis presque l'effet de quelque magicien noir s'arrogeant le droit d'apporter aux souffrants ce qu'il croit être l'apaisement suprême, le droit d'ouvrir, à ceux qui ne l'ont pas encore demandé, les portes de la grande nuit...

Une fois il releva, pour me regarder fixement, sa pauvre tête bientôt morte ; nos yeux se croisèrent ; les siens interrogateurs, expressifs, avec une intensité extrême, me demandant : « Que me fais-tu ? Toi à qui je me suis confié et que je connais si peu, que me fais-tu ? » Et j'hésitai encore ; mais son cou retomba ; sa pauvre tête dégoûtante s'appuyait maintenant dans ma main que je ne retirerai pas ; une torpeur l'envahissait, mal-

gré lui, et j'espérai qu'il ne me regarderait plus.

Si pourtant, une dernière fois ! Les chats, comme disent les bonnes gens du peuple, ont l'âme chevillée au corps. Dans un dernier soubresaut de vie, il me fixa de nouveau, à travers son demi-sommeil mortel ; il semblait même avoir maintenant tout à fait compris : « Alors c'était pour me tuer, décidément ?... Et, tu vois, je me laisse faire ... Il est trop tard... Je m'endors... »

En vérité, j'avais peur de m'être égaré ; dans ce monde où nous ne savons rien de rien, il ne nous est même pas permis d'avoir pitié d'une façon intelligente. Voici que son regard, infiniment triste, tout en se vitrifiant dans la mort, continuait de me poursuivre comme d'un reproche : « Pourquoi t'es-tu mêlé de ma destinée ? Sans toi, j'aurais pu traîner quelque temps de plus, avoir encore quelques petites pensées pendant au moins une semaine. Il me restait assez de force pour sauter sur les appuis de tes fenêtres, où les chiens ne me tourmentaient pas trop, où je n'avais pas trop froid ; le matin surtout, quand le soleil y donnait, je passais là quelques heures presque supportables, à regarder autour de moi le mouvement de la vie, à m'intéresser aux allées et venues des autres chats, à avoir encore conscience de quelque chose ; tandis qu'à présent je vais me décomposer à jamais en je ne sais quoi d'autre qui ne se souviendra pas ; à présent je ne serai plus... »

J'aurais dû me rappeler, en effet, que les plus chétifs aiment mieux se prolonger par tous les moyens, jusqu'aux limites les plus misérables, préfèrent n'importe quoi à l'épouvante de n'être rien, de ne plus être...
Quand je revins dans la soirée le voir, je le retrouvai raidi et froid dans la pose de sommeil où je l'avais laissé. Alors, je commandai à Sylvestre de fermer le petit panier mortuaire et de l'emporter loin de la ville pour le jeter dans les champs.

PEINES DE CŒUR
D'UNE CHATTE
ANGLAISE
Honoré de Balzac

Paru dans :
"Scènes de la vie privée
et publique des animaux",
tome I
(J. Hetzel et Paulin, Paris 1842)

l'occasion souvent souhaitée de faire paraître le roman de ma vie, afin de montrer comment mon pauvre moi fut tourmenté par les lois hypocrites de l'Angleterre. Déjà deux fois des Souris, que j'ai fait vœu de respecter depuis le bill de votre auguste parlement, m'avait conduite chez Col-

trop peut compenser ce que taisent ces illustres ladies. J'ai l'ambition d'être la mistriss Inchbald des Chattes, et vous prie d'avoir égard à mes nobles efforts, ô Chats français ! Chez lesquels a pris naissance la plus grande maison de notre race, celle du Chat-Botté, type éternel de l'Annonce, et que tant d'hommes ont imité sans lui avoir encore élevé de statue.

Je suis née chez un ministre du Catshire, auprès de la petite ville de Miaulbury. La fécondité de ma mère condamnait presque tous ses enfants à un sort cruel, car vous savez qu'on ne sait pas encore à quelle cause attribuer l'intempérance de maternité chez les Chattes anglaises, qui menacent de peupler le monde entier. Les Chats et les Chattes attribuent, chacun de leur côté, ce résultat à leur amabilité et à leurs propres vertus. Mais quelques observateurs impertinents disent que les Chats et les Chattes sont soumis en Angleterre à des convenances si parfaitement ennuyeuses, qu'ils ne trouvent les moyens de se distraire que dans ces petites occupations de famille. D'autres prétendant qu'il y a là de grandes questions d'industrie et de politique, à cause de la domination anglaise dans les Indes ; mais ces questions sont peu décentes sous mes pattes et je les laisse à l'Edimburg-Review. Je fus exceptée de la noyade constitutionnelle à cause de l'entière blancheur de ma robe. Aussi me nomma-t-on Beauty. Hélas ! la pauvreté du mi-



illustration
Jean-Jacques Grandville

Quand le Compte rendu de votre première séance est arrivée à Londres, ô animaux français ! Il a fait battre le cœur des amis de la Réforme Animale. Dans mon petit particulier, je possédais tant de preuves de la supériorité des Bêtes sur l'Homme, qu'en ma qualité de Chatte anglaise, je vis

burn, et je m'étais demandé en voyant de vieilles miss, des ladies entre deux âges et même des jeunes mariées corrigeant les épreuves de leurs livres, pourquoi, ayant des griffes, je ne m'en servais pas aussi. On ignorera toujours ce que pensent les femmes, surtout celles qui se mêlent d'écrire ; tandis qu'une Chatte, victime de la perfidie anglaise, est intéressée à dire plus que sa pensée, et ce qu'elle écrit de

nistre, qui avait une femme et onze filles, ne lui permettait pas de me garder. Une vieille fille remarqua chez moi une sorte d'affection pour la Bible du ministre ; je m'y posais toujours, non par religion, mais je ne voyais pas d'autre place propre dans le ménage. Elle crut peut-être que j'appartiendrais à la secte des Animaux sacrés qui a déjà fourni l'ânesse de Balaam, et me prit avec elle. Je n'avais alors que deux mois. Cette vieille fille, qui donnait des soirées auxquelles elle invitait par des billets qui promettaient thé et Bible, essaya de me communiquer la fatale science des filles d'Ève ; elle y réussit par une méthode protestante qui consiste à vous faire de si longs raisonnements sur la dignité personnelle et sur les obligations de l'extérieur, que, pour ne pas les entendre, on subirait le martyre.

Un matin, moi, pauvre petite fille de la nature, attirée par de la crème contenue dans un bol, sur lequel un muffin était posé en travers, je donnai un coup de patte au muffin, je lapai la crème ; puis, dans la joie, et peut-être aussi par un effet de la faiblesse de mes jeunes organes, je me livrai, sur le tapis ciré, au plus impérieux besoin qu'éprouvent les jeunes Chattes. En apercevant la preuve de ce qu'elle nomma mon intempérance et mon défaut d'éducation, elle me saisit et me fouetta vigoureusement avec des verges de bouleau, en protestant qu'elle ferait de moi une la-

dy ou qu'elle m'abandonnerait.

— Voilà qui est gentil ! disait-elle. Apprenez, miss Beauty, que les Chattes anglaises enveloppent dans le plus profond mystère les choses naturelles qui peuvent porter atteinte au respect anglais, et bannissent tout ce qui est impropre, en appliquant à la créature, comme vous l'avez entendu dire au révérend docteur Simpson, les lois faites par Dieu pour la création. Avez-vous jamais vu la Terre se comporter indécemment ? N'appartenez-vous pas d'ailleurs à la secte des saints (prononcez sentz), qui marchent très lentement le dimanche pour faire bien sentir qu'ils se promènent ? Apprenez à souffrir mille morts plutôt que de révéler vos désirs : c'est en ceci que consiste la vertu des saints. Le plus beau privilège des Chattes est de se sauver avec la grâce qui vous caractérise, et d'aller, on ne sait où, faire leurs petites toilettes. Vous ne vous montrerez ainsi aux regards que dans votre beauté. Trompé par les apparences, tout le monde vous prendra pour un ange. Désormais, quand pareille envie vous saisira, regardez la croisée, ayez l'air de vouloir vous promener, et vous irez dans un taillis ou sur une gouttière. Si l'eau, ma fille, est la gloire de l'Angleterre, c'est précisément parce que l'Angleterre sait s'en servir, au lieu de la laisser tomber, comme une sottise, ainsi que font les Français, qui n'auront jamais de marine à

cause de leur indifférence pour l'eau.

Je trouvai, dans mon simple bon sens de Chatte, qu'il y avait beaucoup d'hypocrisie dans cette doctrine ; mais j'étais si jeune !

— Et quand je serai dans la gouttière ? pensai-je en regardant la vieille fille.

— Une fois seule, et bien sûre de n'être vue de personne, eh bien ! Beauty, tu pourras sacrifier les convenances, avec d'autant plus de charme que tu te seras plus retenue en public. En ceci éclate la perfection de la morale anglaise qui s'occupe exclusivement des apparences, ce monde n'étant, hélas ! Qu'apparence et déception.

J'avoue que tout mon bon sens d'animal se révoltait contre ces déguisements ; mais, à force d'être fouettée, je finis par comprendre que la propreté extérieure devait être toute la vertu d'une chatte anglaise. Dès ce moment, je m'habituai à cacher sous des lits les friandises que j'aimais. Jamais personne ne me vit ni mangeant, ni buvant, ni faisant ma toilette. Je fus regardée comme la perle des Chattes.

J'eus alors l'occasion de remarquer la bêtise des Hommes qui se disent savants. Parmi les docteurs et autres gens appartenant à la société de ma maîtresse, il y avait ce Simpson, espèce d'imbécile, fils d'un riche propriétaire, qui attendait un bénéfice, et qui, pour le mériter, donnait des explications religieuses de tout ce que faisaient les Ani-

maux. Il me vit un soir lapant du lait dans une tasse, et fit compliment à la vieille fille de la manière dont j'étais élevée, en me voyant lécher premièrement les bords de l'assiette, et allant toujours en tournant et diminuant le cercle du lait.

— Voyez, dit-il, comme dans une sainte compagnie tout se perfectionne : Beauty a le sentiment de l'éternité, car elle décrit le cercle qui en est l'emblème, tout en lapant son lait.

La conscience m'oblige à dire que l'aversion des chattes pour mouiller leurs poils était la seule cause de ma façon de boire dans cette assiette ; mais nous serons toujours mal jugés par les savants, qui se préoccupent beaucoup plus de montrer leur esprit que de chercher le nôtre.

Quand les dames ou les hommes me prenaient pour passer leurs mains sur mon dos de neige et faire jaillir des étincelles de mes poils, la vieille fille disait avec orgueil : « Vous pouvez la garder sans avoir rien à craindre pour votre robe, elle est admirablement bien élevée ! » Tout le monde disait de moi que j'étais un ange : on me prodiguait les friandises et les mets les plus délicats ; mais je déclare que je m'ennuyais profondément. Je compris très bien qu'une jeune Chatte du voisinage avait pu s'enfuir avec un Matou. Ce mot de Matou causa comme une maladie à mon âme que rien ne pouvait guérir, pas même les compliments que je recevais ou plutôt que ma maîtresse se

donnait à elle-même : « Beauty est tout à fait morale, c'est un petit ange, disait-elle. Quoiqu'elle soit très belle, elle a l'air de ne pas savoir. Elle ne regarde jamais personne, ce qui est le comble des belles éducations aristocratiques ; il est vrai qu'elle se laisse voir très volontiers ; mais elle a surtout cette parfaite insensibilité que nous demandons à nos jeunes miss, et que nous ne pouvons obtenir que très difficilement. Elle attend qu'on la veuille pour venir, elle ne saute jamais sur vous familièrement, personne ne voit quand elle mange, et certes ce monstre de lord Byron l'eut adorée. En bonne et vraie Anglaise, elle aime le thé ; se tient gravement quand on explique la Bible, et ne pense de mal de personne, ce qui lui permet d'en entendre dire. Elle est simple et sans aucune affection, elle ne fait aucun cas des bijoux ; donnez-lui une bague elle ne la gardera pas ; enfin elle n'imite pas la vulgarité de celles qui chassent, elle aime le home, et reste si parfaitement tranquille, que parfois vous croiriez que c'est une Chatte mécanique faite à Birmingham ou à Manchester, ce qui est le nec plus ultra de la belle éducation. »

Ce que les Hommes et les vieilles filles nomment l'éducation est une habitude à prendre pour dissimuler les penchants les plus naturels, et quand ils nous ont entièrement dépravées, ils disent que nous sommes bien élevées. Un soir, ma maîtresse pria l'une des

jeunes miss de chanter. Quand cette jeune fille se fut mise au piano et chanta, je reconnus aussitôt les mélodies irlandaises que j'avais entendues dans mon enfance, et je compris que j'étais musicienne aussi. Je mêlai donc ma voix à celle de la jeune fille ; mais je reçus des tapes de colère, tandis que la miss recevait des compliments. Cette souveraine injustice me révolta, je me sauvai dans les greniers. Amour sacré de la patrie ! Oh ! Quelle nuit délicieuse ! Je sus ce que c'était que des gouttières ! J'entendis les hymnes chantés par des Chats à d'autres Chattes, et ces adorables élégies me firent prendre en pitié les hypocrisies que ma maîtresse m'avait forcée d'apprendre. Quelques Chattes m'aperçurent alors et parurent prendre de l'ombrage de ma présence, quand un Chat au poil hérissé, à barbe magnifique, et qui avait une grande tournure, vint m'examiner et dit à la compagnie : « C'est une enfant ! » À ces paroles de mépris, je me mis à bondir sur les tuiles et à caracoler avec l'agilité qui nous distingue, je tombai sur mes pattes de cette façon flexible et douce qu'aucun animal ne saurait imiter, afin de prouver que je n'étais pas si enfant. Mais ces chatteries furent en pure perte. « Quand me chanterait-on des hymnes ! » me dis-je. L'aspect de ces fiers Matous, leurs mélodies, que la voix humaine ne rivalisera jamais, m'avaient profondément émue, et me faisaient faire de petites poé-

sies que je chantais dans les escaliers ; mais un événement immense allait s'accomplir qui m'arracha brusquement à cette innocente vie. Je devais être emmenée à Londres par la nièce de ma maîtresse, une riche héritière qui s'affola de moi, qui me baisait, me caressait avec une sorte de rage et qui me plut tant, que je m'y attachai, contre toutes nos habitudes. Nous ne nous quittâmes point, et je pus observer le grand monde à Londres pendant la saison. C'est la que je devais étudier la perversité des mœurs anglaises qui s'est étendue jusqu'aux Bêtes, y connaître ce cant que lord Byron a maudit, et dont je suis victime, aussi bien que lui, mais sans avoir publié mes heures de loisirs.

Arabelle, ma maîtresse, était une jeune personne comme il y en a beaucoup en Angleterre : elle ne savait pas trop qui elle voulait pour mari. La liberté absolue qu'on laisse aux jeunes filles dans le choix d'un homme les rend presque folles, surtout quand elles songent à la rigueur des mœurs anglaises, qui n'admettent aucune conversation particulière après le mariage. J'étais loin de penser que les Chattes de Londres avaient adopté cette sévérité, que les lois anglaises me seraient cruellement appliquées et que je subirais un jugement à la cour des terribles *Doctors commons*. Arabelle accueillait très bien tous les hommes qui lui étaient présentés, et chacun pouvait croire qu'il épouserait cette

belle fille ; mais quand les choses menaçaient de se terminer, elle trouvait des prétextes pour rompre, et je dois avouer que cette conduite me paraissait peu convenable. « Épouser un Homme qui a le genou cagneux ! Jamais, disait-elle de l'un. Quant à ce petit, il a le nez camus. » Les Hommes m'étaient si parfaitement indifférents, que je ne comprenais rien à ces incertitudes fondées sur des différences purement physiques.

Enfin, un jour, un vieux pair d'Angleterre lui dit en me voyant : « Vous avez une bien jolie Chatte, elle vous ressemble, elle est blanche, elle est jeune, il lui faut un mari, laissez-moi lui présenter un magnifique Angora que j'ai chez moi. »

Trois jours après, le pair amena le plus beau Matou de la Pairie. Puff, noir de robe, avait les plus magnifiques yeux, verts et jaunes, mais froids et fiers. Sa queue, remarquable par des anneaux jaunâtres, balayait le tapis de ses poils longs et soyeux. Peut-être venait-il de la maison impériale d'Autriche, car il en portait, comme vous voyez, les couleurs. Ses manières étaient celles d'un Chat qui a vu la cour et le beau monde. Sa sévérité, en matière de tenue, était si grande, qu'il ne se serait pas gratté, devant le monde, la tête avec la patte. Puff avait voyagé sur le continent. Enfin il était si remarquablement beau, qu'il avait été, disait-on, caressé par la reine d'Angleterre. Moi, simple et naïve, je lui sautai au cou

pour l'engager à jouer, mais il s'y refusa sous prétexte que nous étions devant tout le monde. Je m'aperçus alors que le pair d'Angleterre devait à l'âge et à des excès de table cette gravité postiche et forcée qu'on appelle en Angleterre *respectability*. Son embonpoint, que les hommes admiraient, gênait ses mouvements. Telle était sa véritable raison pour ne pas répondre à mes gentillesses : il resta calme et froid sur son innommable, agitant ses barbes, me regardant et fermant parfois les yeux. Puff était, dans le beau monde des Chats anglais, le plus riche parti pour une Chatte née chez un ministre : il avait deux valets à son service, il mangeait dans de la porcelaine chinoise, il ne buvait que du thé noir, il allait en voiture à Hyde-Park, et entrait au parlement. Ma maîtresse le garda chez elle. À mon insu, toute la population féline de Londres apprit que miss Beauty du Catshire épousait l'illustre Puff, marqué aux couleurs d'Autriche. Pendant la nuit, j'entendis un concert dans la rue : je descendis, accompagnée de milord qui, pris par sa goutte, allait lentement. Nous trouvâmes les Chattes de la Pairie qui venaient me féliciter et m'engager à entrer dans leur Société Ratophile. Elles m'expliquèrent qu'il n'y avait rien de plus commun que de courir après les Rats et les Souris. Les mots *shocking, vulgar*, furent sur toutes les lèvres. Enfin elles avaient formé pour la gloire

du pays une Société de Tempérance. Quelques nuits après, milord et moi nous allâmes sur les toits d'Almack's entendre un Chat gris qui devait parler sur la question. Dans une exhortation, qui fut appuyée par des Écoutez ! Écoutez ! il prouva que Saint Paul, en écrivant sur la charité, parlait également aux Chats et aux Chattes de l'Angleterre. Il était donc réservé à la race anglaise, qui pouvait aller d'un bout du monde à l'autre sur ses vaisseaux sans avoir à craindre l'eau, de répandre les principes de la morale ratophile. Aussi, sur tous les points du globe, des Chats anglais prêchaient-ils déjà les saines doctrines de la Société qui d'ailleurs étaient fondées sur les découvertes de la science. On avait anatomisé les Rats et les Souris, on avait trouvé peu de différence entre eux et les Chats : l'oppression des uns par les autres était donc contre le Droit des Bêtes, qui est plus solide encore que le Droit des Gens. « Ce sont nos frères, » dit-il. Et il fit une si belle peinture des souffrances d'un Rat pris dans la gueule d'un Chat, que je me mis à fondre en larmes.

En me voyant la dupe de ce speech, lord Puff me dit confidentiellement que l'Angleterre comptait faire un immense commerce avec les Rats et les Souris, que si les autres Chats n'en mangeaient plus, les Rats seraient à meilleur marché ; que derrière la morale anglaise, il y avait toujours quelque raison de comp-

toir ; et que cette alliance de la morale et du mercantilisme était la seule alliance sur laquelle comptait réellement l'Angleterre.

Puff me parut être trop grand politique pour pouvoir jamais faire un bon mari.

Un Chat campagnard (*country gentleman*) fit observer que, sur le continent, les Chats et les Chattes étaient sacrifiés journellement par des catholiques, surtout à Paris, aux environs des barrières (on lui criait : À la question !). On joignait à ces cruelles exécutions une affreuse calomnie en faisant passer ces Animaux courageux pour des lapins, mensonge et barbarie qu'il attribuait à l'ignorance de la vraie religion anglicane, qui ne permet le mensonge et les fourberies que dans les questions de gouvernement, de politique extérieure et de cabinet.

On le traita de radical et de rêveur. « Nous sommes ici pour les intérêts des Chats de l'Angleterre, et non pour ceux du continent ! » dit un fougueux Matou tory. Milord dormait. Quand l'assemblée se sépara, j'entendis ces délicieuses paroles dites par un jeune Chat qui venait de l'ambassade française, et dont l'accent annonçait la nationalité :

« Dear Beauty, de longtemps d'ici la nature ne pourra former une Chatte aussi parfaite que vous. Le cachemire de la Perse et des Indes semble être du poil de Chameau, comparé à vos soies fines et brillantes. Vous exhalez un parfum à faire évanouir de bonheur

un ange, et je l'ai senti du salon du prince de Talleyrand, que j'ai quitté pour accourir à ce déluge de sottises que vous appelez un meeting. Le feu de vos yeux éclaire la nuit ! Vos oreilles seraient la perfection même si mes gémissements les attendrissaient. Il n'y a pas de rose dans toute l'Angleterre qui soit aussi rose que la chair rose qui borde votre petite bouche rose. Un pêcheur chercherait vainement dans les abîmes d'Ormus des perles qui puissent valoir vos dents. Votre cher museau fin, gracieux, est tout ce que l'Angleterre a produit de plus mignon. La neige des Alpes paraîtrait rousse auprès de votre robe céleste. Ah ! Ces sortes de poils ne se voient que dans vos brouillards ! Vos pattes portent mollement et avec grâce ce corps qui est l'abrégé des miracles de la création ; mais que votre queue, interprète élégant des mouvements de votre cœur, surpasse : oui ! Jamais courbe si élégante, rondeur plus correcte, mouvements plus délicats ne se sont vus chez aucune Chatte. Laissez-moi ce vieux drôle de Puff, qui dort comme un pair d'Angleterre au parlement, qui d'ailleurs est un misérable vendu au

wighs, et qui doit à un trop long séjour au Bengale d'avoir perdu tout ce qui peut plaire à une Chatte. » J'aperçus alors, sans avoir l'air de le regarder, ce charmant Matou français : il était ébouriffé, petit, gaillard, et ne ressemblait en rien à un Chat anglais. Son

air cavalier annonçait, autant que sa manière de secouer l'oreille, un drôle sans souci. J'avoue que j'étais fatiguée de la solennité des Chats anglais et de leur propreté purement matérielle. Leur affectation de *respectability* me semblait surtout ridicule. L'excès naturel de ce Chat mal peigné me surprit par un violent contraste avec tout ce que je voyais à Londres. D'ailleurs, ma vie était si positivement réglée, je savais si bien ce que je devais faire pendant le reste de mes jours, que je fus sensible à tout ce qu'annonçait d'imprévu la physionomie du Chat français. Tout alors me parut fade. Je compris que je pouvais vivre sur les toits avec une amusante créature qui venait de ce pays où l'on s'est consolé des victoires du plus grand général anglais par ces mots : « Malbrouk s'en vatt-en-guerre, mironton, ton ton, Mirontaine ! » Néanmoins, j'éveillai milord et lui fis comprendre qu'il était fort tard, que nous devions rentrer. Je n'eus pas l'air d'avoir écouté cette déclaration, et fus d'une apparente insensibilité qui pétrifia Brisquet. Il resta là, d'autant plus surpris qu'il se croyait très beau. Je sus plus tard qu'il séduisait toutes les Chattes de bonne volonté. Je l'examinai du coin de l'œil : il s'en allait par petits bonds, revenait en franchissant la largeur de la rue, et s'en retournait de même, comme un Chat français au désespoir : un véritable Anglais aurait mis de la décence dans ses sen-

timents, et ne les aurait pas laissés voir ainsi. Quelques jours après, nous nous trouvâmes, milord et moi, dans la magnifique maison du vieux pair, je sortis alors en voiture pour me promener à Hyde-Park. Nous ne mangions que des os de poulet, des arêtes de poissons, des crèmes, du lait, du chocolat. Quelque échauffant que fût ce régime, mon prétendu mari Puff demeurait grave. Sa *respectability* s'étendait jusqu'à moi. Généralement, il dormait dès sept heures du soir, à la table de whist sur les genoux de Sa Grâce. Mon âme était donc sans aucune satisfaction, et je languissais. Cette situation de mon intérieur se combina fatalement avec une petite affection dans les entrailles que me causa le jus de Hareng pur (le vin de Porto des Chats anglais) dont Puff faisait usage, et qui me rendit comme folle. Ma maîtresse fit venir un médecin, qui sortait d'Édimbourg après avoir étudié longtemps à Paris. Il promit à ma maîtresse de me guérir le lendemain même, après avoir reconnu ma maladie. Il revint en effet, et sortit de sa poche un instrument de fabrique parisienne. J'eus une espèce de frayeur en apercevant un canon de métal blanc terminé par un tube effilé. À la vue de ce mécanisme, que le docteur fit jouer avec satisfaction, Leurs Grâces rougirent, se courroucèrent et dirent de fort belles choses sur la dignité du peuple anglais : comme quoi se qui distinguait la vieille Angleterre des catholiques n'était pas

ses opinions sur la Bible que sur cette infâme machine. Le duc dit qu'à Paris les Français ne rougissent pas d'en faire une exhibition sur leur théâtre national, dans une comédie de Molière ; mais qu'à Londres un *watchman* n'oserait en prononcer le nom. Donnez-lui du calomel !

— Mais Votre Grâce la tue-rait, s'écria le docteur. Quant à cette innocente mécanique, les Français ont fait maréchal un de leur plus brave généraux pour s'en être servi devant leur fameuse colonne.

— Les Français peuvent arroser les émeutes de l'intérieur comme ils le veulent, reprit Milord. Je ne sais pas, ni vous non plus, ce qui pourrait arriver de l'emploi de cette avilissante machine ; mais ce que je sais, c'est qu'un vrai médecin anglais ne doit guérir ses malades qu'avec les remèdes de la vieille Angleterre.

Le médecin, qui commençait à se faire une grande réputation, perdit toutes ses pratiques dans le beau monde. On appela un autre médecin qui me fit des questions inconvenantes sur Puff, et qui m'apprit que la véritable devise de l'Angleterre était : Dieu et mon Droit... conjugal ! Une nuit, j'entendis dans la rue la voix du Chat français. Personne ne pouvait nous voir : je grimpai par la cheminée, et, parvenue en haut de la maison, je lui criai : « À la gouttière ! » Cette réponse lui donna des ailes, il fut auprès de moi en un clin d'œil. Croiriez-vous

que ce Chat français eut l'inconvenante audace de s'autoriser de ma petite exclamation pour me dire : « Viens dans mes pattes ! » Il osa tutoyer, sans autre forme de procès, une Chatte de distinction. Je le regardai froidement, et pour lui donner une leçon, je lui dis que j'appartenais à la Société de Tempérance.

— Je vois, mon cher, lui dis-je à votre accent et au relâchement de vos maximes, que vous êtes, comme tous les Chats catholiques, disposé à rire et à faire mille ridiculités, en vous croyant quitte pour un peu de repentir ; mais en Angleterre, nous avons plus de moralité : nous mettons partout de la *respectability*, même dans nos plaisirs.

Ce jeune Chat, frappé par la majesté du cant anglais, m'écoutait avec une sorte d'attention qui me donna l'espoir d'en faire un Chat protestant. Il me dit alors dans le plus beau langage qu'il ferait tout ce que je voudrais, pourvu qu'il lui fût permis de m'adorer. Je le regardais sans pouvoir répondre, car ses yeux, *very beautiful, splendid*, brillaient comme des étoiles, ils éclairaient la nuit. Mon silence l'enhardit, et il s'écria : — Chère Minette !

— Quelle est cette nouvelle indécence ? m'écriai-je, sachant les Chats français très légers dans leur propos.

Brisquet m'apprit que, sur le continent, tout le monde, le roi lui-même, disait à sa fille : Ma petite Minette, pour lui témoigner son affection ; que beaucoup de femmes, et des plus jolies,

des plus aristocratiques, disaient toujours : Mon petit Chat, à leurs maris, même quand elles ne les aimaient pas. Si je voulais lui faire plaisir, je l'appellerais : Mon petit Homme ! Là-dessus il leva ses pattes avec une grâce infinie. Je disparus, craignant d'être faible. Brisquet chanta *Rule Britannia* ! tant il était heureux, et le lendemain sa chère voix bourdonnait encore à mes oreilles.

— Ah ! tu aimes aussi, toi, chère Beauty, me dit ma maîtresse en me voyant étalée sur le tapis, les quatre pattes en avant, le corps dans un mol abandon, et noyée dans la poésie de mes souvenirs.

Je fus surprise par cette intelligence chez une Femme, et je vins alors, en relevant mon épine dorsale, me frotter à ses jambes en lui faisant entendre un ronron amoureux sur les cordes les plus graves de ma voix de contralto.

Pendant que ma maîtresse, qui me prit sur ses genoux me caressait en me grattant la tête, et que je la regardais tendrement en lui voyant les yeux en pleurs, il se passait dans Bond-Street une scène dont les suites furent terribles pour moi.

Puck, un des neveux de Puff qui prétendait à sa succession, et qui, pour le moment, habitait la caserne des *Life-Guards*, rencontra *my dear* Brisquet. Le surnois capitaine Puck complimenta l'attaché sur ses succès auprès de moi, en disant que j'avais résisté aux plus charmants Matous de l'Angleterre. Brisquet, en

Français vaniteux, répondit qu'il serait bien heureux d'attirer mon attention, mais qu'il avait en horreur les Chattes qui vous parlaient de tempérance et de la Bible, etc.

— Oh ! fit Puck, elle vous parle donc ?

Brisquet, ce cher Français, fut ainsi victime de la diplomatie anglaise ; mais il commit une de ces fautes impardonnables et qui courrouce toutes les Chattes bien apprises de l'Angleterre. Ce petit drôle était véritablement très inconsistant. Ne s'avisait-il pas au Park de me saluer et vouloir causer familièrement comme si nous nous connaissions. Je restai froide et sévère. Le cocher, apercevant ce Français, lui donna un coup de fouet qui l'atteignit et faillit le tuer. Brisquet reçut ce coup de fouet en me regardant avec une intrépidité qui changea mon moral : je l'aimai pour la manière dont il se laissait frapper, ne voyant que moi, ne sentant que la faveur de ma présence, domptant ainsi le naturel qui pousse les Chats à fuir à la moindre apparence d'hostilité. Il ne devina pas que je me sentais mourir, malgré mon apparente froideur. Dès ce moment, je résolus de me laisser enlever. Le soir, sur la gouttière, je me jetai dans ses pattes, tout éperdue.

— *My dear*, lui dis-je, avez-vous le capital nécessaire pour payer les dommages intérêts au vieux Puff ?

— Je n'ai pas d'autre capital, me répondit le Français en riant, que les poils de ma

moustache, mes quatre pattes et cette queue.

Là-dessus il balaya la gouttière par un mouvement plein de fierté.

— Pas de capital ! lui répondis-je, mais vous n'êtes qu'un aventurier, *my dear*.

— J'aime les aventures, me dit-il tendrement. En France, dans les circonstances auxquelles tu fais allusion, c'est alors que les Chats se peignent ! Ils ont recours à leurs griffes et non à leurs écus.

— Pauvre pays ! lui dis-je. Et comment envoie-t-il à l'étranger, dans ses ambassades, des Bêtes si dénuées de capital ?

— Ah ! Voilà, dit Brisquet. Notre nouveau gouvernement n'aime pas l'argent... chez ses employés : il ne recherche que les capacités intellectuelles.

Le cher Brisquet eut, en me parlant, un petit air content qui me fit craindre que ce ne fût un fat.

— L'amour sans capital est un non-sens ! lui dis-je. Pendant que vous irez à droite et à gauche chercher à manger, vous ne vous occuperez pas de moi, mon cher.

Ce charmant Français me prouva, pour toute réponse, qu'il descendait, par sa grand-mère, du Chat-Botté. D'ailleurs, il avait quatre-vingt-dix-neuf manières d'emprunter de l'argent, et nous n'en aurions, dit-il, qu'une seule de le dépenser. Enfin il savait la musique et pouvait donner des leçons. En effet, il me chanta, sur un mode qui arrachait l'âme, une romance natio-

nale de son pays : Au clair de la lune...

En ce moment, plusieurs Chats et des Chattes amenés par Puck me virent quand, séduite par tant de raisons, je promettais à ce cher Brisquet de le suivre dès qu'il pourrait entretenir sa femme confortablement.

— Je suis perdue ! m'écriai-je.

Le lendemain même, le banc des *Doctors commons* fut saisi par le vieux Puff d'un procès en criminelle conversation. Puff était sourd : ses neveux abusèrent de sa faiblesse. Puff, questionné par eux, leur apprit que la nuit je l'avais appelé par flatterie : Mon petit Homme ! Ce fut une des choses les plus terribles contre moi, car jamais je ne pus expliquer de qui je tenais la connaissance de ce mot d'amour. Milord, sans le savoir, fut très mal pour moi ; mais j'avais remarqué déjà qu'il était en enfance. Sa Seigneurie ne soupçonna jamais les basses intrigues auxquelles je fus en butte. Plusieurs petits Chats, qui me défendirent contre l'opinion publique, m'ont dit que parfois il demande son ange, la joie de ses yeux, sa *darling*, sa *sweet Beauty* ! Ma propre mère, venue à Londres, refusa de me voir et de m'écouter, en me disant que jamais une Chatte anglaise ne devait être soupçonnée, et que je mettais bien de l'amertume dans ses vieux jours. Mes sœurs, jalouses de mon élévation, appuyèrent mes accusatrices. Enfin, les domestiques déposèrent contre moi. Je vis alors clairement

à propos de quoi tout le monde perd la tête en Angleterre. Dès qu'il s'agit d'une criminelle conversation, tous les sentiments s'arrêtent, une mère n'est plus mère, une nourrice voudrait reprendre son lait, et toutes les Chattes hurlent par les rues. Mais, ce qui fut bien plus infâme, mon vieil avocat, qui, dans le temps, croyait à l'innocence de la reine d'Angleterre, à qui j'avais tout raconté dans le moindre détail, qui m'avait assuré qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un Chat, et à qui, pour preuve de mon innocence, j'avouai ne rien comprendre à ces mots, criminelle conversation (il me dit que c'était ainsi appelé précisément parce qu'on parlait très peu) ; cet avocat, gagné par le capitaine Puck, me défendit si mal, que ma cause parut perdue. Dans cette circonstance, j'eus le courage de comparaître devant les *Doctors commons*.

— Milords, dis-je, je suis une Chatte anglaise, et je suis innocente ! Que dirait-on de la justice de la vieille Angleterre, si...

À peine eus-je prononcé ces paroles, que d'effroyables murmures couvrirent ma voix, tant le public avait été travaillé par le *Cat-Chronicle* et par les amis de Puck.

— Elle met en doute la justice de la vieille Angleterre qui a créé le jury ! criaient-ils.

— Elle veut vous expliquer, milord, s'écria l'abominable avocat de mon adversaire, comment elle allait sur les gouttières avec un Chat français pour le convertir à

la religion anglicane, tandis qu'elle y allait bien plutôt pour en revenir dire en bon français mon petit homme à son mari, pour écouter les abominables principes du papisme, et apprendre à méconnaître les lois et les usages de la vieille Angleterre !

Quand on parle de ces sornettes à un public anglais, il devient fou. Aussi des tonnerres d'applaudissements accueillirent-ils les paroles de l'avocat de Puck. Je fus condamnée, à l'âge de vingt-six mois, quand je pouvais prouver que j'ignorais encore ce que c'était qu'un Chat. Mais, à tout ceci, je gagnai de comprendre que c'est à cause de ses radotages qu'on appelle Albion la vieille Angleterre.

Je tombai dans une grande mischatrie¹ qui fut causée moins par mon divorce que par la mort de mon cher Brisquet, que Puck fit tuer par une émeute, en craignant sa vengeance. Aussi rien ne me met-il plus en fureur que d'entendre parler de la loyauté des Chats anglais.

Vous voyez, ô animaux français, qu'en nous familiarisant avec les Hommes, nous en prenons tous les vices et toutes les mauvaises institutions. Revenons à la vie sauvage où nous obéissons qu'à l'instinct, et où nous ne trouvons pas des usages qui s'opposent aux vœux les plus sacrés de la nature. J'écris en ce moment un traité politique à l'usage des classes ouvrières animales, afin de

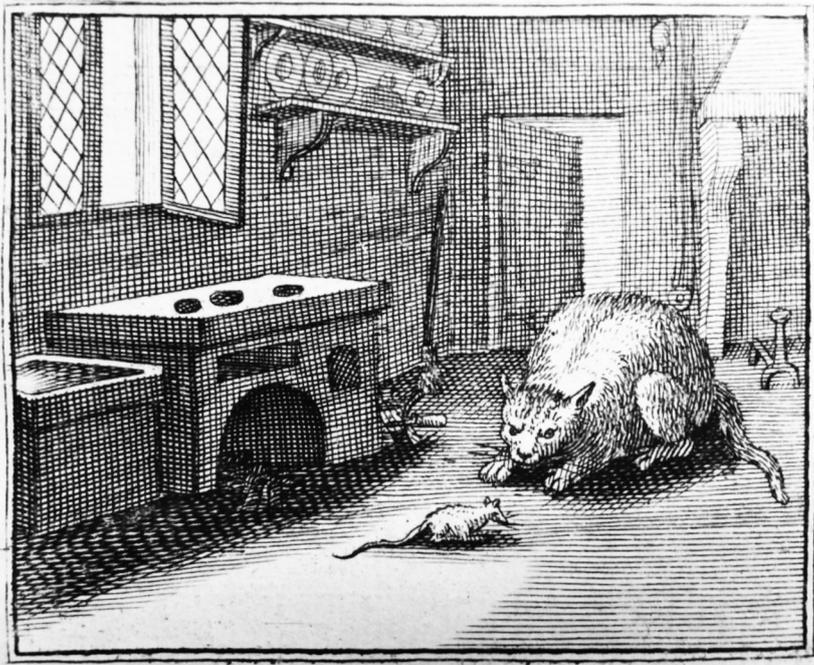
les engager à ne plus tourner les broches, ni se laisser atteler à de petites charrettes, et pour leur enseigner les moyens de se soustraire à l'oppression du grand aristocrate. Quoique notre griffonnage soit célèbre, je crois que miss Henriette Martineau ne me désavouerait pas. Vous savez sur le continent que la littérature est devenue l'asile de toutes les Chattes qui protestent contre l'immortel monopole du mariage, qui résistent à la tyrannie des institutions, et veulent revenir aux lois naturelles. J'ai omis de vous dire que, quoique Brisquet eût le corps traversé par un coup reçu dans le dos, le Coroner, par une infâme hypocrisie, a déclaré qu'il s'était empoisonné lui-même avec de l'arsenic, comme si jamais un Chat si gai, si fou, si étourdi, pouvait avoir assez réfléchi sur la vie pour concevoir une idée si sérieuse, et comme si un Chat que j'aimais pouvait avoir la moindre envie de quitter l'existence ! Mais, avec l'appareil de Marsh, on a trouvé des taches sur une assiette.

¹ Entendez par-là le pendant félin de la misanthropie. NdE

LE VIEUX CHAT ET LA
JEUNE SOURIS

Jean de La Fontaine

Paru dans :
"Fables de Jean La Fontaine"
(Charpentier, Paris 1851)



gravure
de Nicolas Guérard (1693)

À MONSEIGNEUR LE DUC DE
BOURGOGNE
qui avait demandé à M. de
La Fontaine une fable qui
fût nommée "Le Chat et la
Souris".

Pour plaire au jeune Prince
à qui la Renommée
Destine un temple en mes
écrits,
Comment composerai-je
une fable nommée
Le Chat et la Souris ?

Dois-je représenter dans ces
vers une Belle
Qui douce en apparence, et
toutefois cruelle,
Va se jouant des cœurs que
ses charmes ont pris

Comme le Chat et la Sou-
ris ?

Prendrai-je pour sujet les
jeux de la Fortune ?
Rien ne lui convient mieux,
et c'est chose commune
Que de lui voir traiter ceux

qu'on croit ses amis
Comme le Chat fait la Sou-
ris,

Introduirai-je un Roi
qu'entre ses favoris
Elle respecte seul ; Roi qui
fixe sa roue,
Qui n'est point empêché
d'un monde d'ennemis,
Et qui des plus puissants
quand il lui plaît se joue
Comme le Chat et la Sou-
ris ?

Mais insensiblement, dans
le tour que j'ai pris,
Mon dessein se rencontre ;
et si je ne m'abuse
Je pourrais tout gâter par de
plus longs récits.
Le jeune Prince alors se
jouerait de ma Muse
Comme le Chat et la Souris.

LE VIEUX CHAT ET LA JEUNE
SOURIS

Une jeune Souris, de peu
d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat
implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Ra-
minagrobis :
Laissez-moi vivre : une
Souris
De ma taille et de ma dé-
pense
Est-elle à charge en ce lo-
gis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'Hôte, l'Hôtesse, et tout
leur monde ?
D'un grain de blé je me
nourris ;
Une noix me rend toute
ronde.
A présent je suis maigre ;
attendez quelque temps
Réservez ce repas à Mes-
sieurs vos Enfants.
Ainsi parlait au Chat la sou-
ris attrapée.
L'autre lui dit : Tu t'es
trompée :
Est-ce à moi que l'on tient
de semblables discours ?
Tu gagnerais autant à parler
à des sourds.
Chat et vieux pardonner ?
Cela n'arrive guères.
Selon ces lois descends là-
bas,
Meurs, et va-t-en tout de ce
pas,
Haranguer les sœurs Filan-
dières :
Mes Enfants trouveront as-
sez d'autres repas."
Il tint parole ; et, pour ma
fable,
Voici le sens moral qui peut
y convenir :
La jeunesse se flatte, et
croit tout obtenir ;
La vieillesse est impi-
toyable.

CHAT ET SOURIS ASSOCIÉS

Jacob et Wilhelm Grimm

Paru dans "Contes de
l'enfance et du foyer"
(Realschulbuchhandlung,
Berlin, 1812)

l'hiver, » dit le chat, « sinon nous risquons de mourir de faim. Toi, ma petite souris, tu ne peux pas aller partout, tu pourrais te faire prendre dans un piège. » C'était une bonne idée. Ils achetèrent alors un petit pot de saindoux mais ne savaient pas

lue. » Ils portèrent donc le pot en ce lieu sûr, mais très vite le chat eut envie de saindoux. Il dit à la souris : « Je voulais te dire, ma petite souris, ma cousine m'a demandé d'être le parrain de leur petit dernier. Ils ont eu un petit, blanc avec des taches marron et je dois le tenir pendant le baptême. Laisse-moi y aller, et occupe-toi aujourd'hui de la maison toute seule, veux-tu ? » - « Bien sûr, sans problème, » acquiesça la souris, « vas-y, si tu veux, et pense à moi quand tu mangeras des bonnes choses. J'aurais bien voulu, moi aussi, goûter de ce bon vin doux qu'on donne aux jeunes mamans. » Mais tout cela était faux ; le chat n'avait pas de cousine et personne ne lui avait demandé d'être parrain. Il s'empressa d'aller à l'église, rampa jusqu'au petit pot de saindoux et lécha jusqu'à avoir mangé toute la graisse du dessus. Ensuite, il partit se promener sur les toits pour voir ce qui se passait dans le monde, et puis surtout pour trouver encore quelque chose de bon à manger. Puis il s'allongea au soleil. Et chaque fois qu'il se souvenait du petit pot de saindoux, il se léchait les babines et se caressait la moustache. Il ne rentra à la maison que dans la soirée. « Te voilà enfin de retour ! » l'accueillit la petite souris. « T'es-tu bien amusé ? Vous avez dû bien rire. » - « Oui, ce n'était pas mal, » répondit le chat. « Et quel nom avez-vous donné à ce chaton ? » demanda la souris. « Sanledessu, » ré-



illustration d'Arthur Rackham

Le chat fit la connaissance d'une souris. Il l'assura si bien que ses sentiments envers elle étaient amicaux et chaleureux que la souris se laissa convaincre et finit par accepter de vivre avec le chat, sous le même toit. « Il nous faudra faire nos réserves de nourriture pour

où le cacher. Ils réfléchirent longtemps et, finalement, le chat décida : « Sais-tu ce que nous allons faire ? Nous le cacherons dans l'église ; on ne peut imaginer meilleure cachette ! Personne n'oserait emporter quelque chose d'une église. Nous poserons le pot sous l'autel et nous ne l'entamerons qu'en cas de nécessité abso-

pondit sèchement le chat. « Sanledessu ? » chicota la souris, « quel drôle de nom ! Assez rare, dirais-je. Est-il courant dans votre famille ? » - « Tu peux dire ce que tu veux, » rétorqua le chat, « mais ce n'est pas pire que Volemiettes, le nom de tes filleuls. »

Peu de temps après, le chat se sentit de nouveau l'eau venir à la bouche. « Sois gentille, » supplia-t-il, « occupe-toi encore une fois de la maison toute seule. Fais cela pour moi, petite souris ; on m'a encore demandé d'être le parrain. Le chaton a une collerette blanche au cou, je ne peux pas refuser. » La gentille souris fut d'accord. Et le chat se glissa à travers le mur de la ville, s'introduisit dans l'église et vida la moitié du pot de saindoux. « Rien à faire, » se dit-il, « c'est bien meilleur quand on mange tout seul. » Et il se félicita de son exploit. Lorsqu'il arriva à la maison, la petite souris demanda : « Comment avez-vous baptisé le bébé ? » - « Miparti, » répondit le chat. « Miparti ? Pas possible ! Je n'ai jamais entendu un nom pareil. Je parie qu'il n'est même pas dans le calendrier. »

Le chat ne tarda pas à se sentir de nouveau l'eau à la bouche en pensant au pot de saindoux. « Jamais deux sans trois, » dit-il à la souris. « On me demande de nouveau d'être le parrain. L'enfant est tout noir, seules les pattes sont blanches, elles mis à part, il n'a pas un seul poil blanc. Un enfant comme ça ne naît qu'une fois par siècle ! Tu

me laisseras y aller, n'est-ce pas ? » - « Sanledessu ! Miparti ! » répondit la souris, « ce sont des noms si étranges. Cela ne s'est jamais vu. Ils me trottent dans la tête sans arrêt. » - « C'est parce que tu restes tout le temps ici, avec ta vilaine robe gris foncé à longue natte, tu passes toutes tes journées enfermée ici, pas étonnant que tout se brouille dans ta tête, dit le chat. Voilà ce qui arrive quand on passe sa vie dans ses pantoufles. » Le chat parti, la petite souris fit le ménage dans toute la maison. Pendant ce temps-là, le chat gourmand vida entièrement le pot de saindoux. « Et voilà, » pensa-t-il, « maintenant que j'ai tout mangé, je ne serai plus tenté. » Si repu qu'il s'essoufflait en marchant, il ne rentra à la maison que la nuit, mais serein. La petite souris lui demanda aussitôt le nom du troisième chaton. « Je suis sûr que tu n'aimeras pas, » répondit le chat. « Il s'appelle Toufini. » - « Toufini ! » chicota la souris. « Cela paraît suspect, ce nom ne me dit rien qui vaille. Je ne l'ai jamais vu imprimé quelque part. Toufini ! Qu'est-ce que cela veut dire, en fait ? » Elle hocha la tête, se roula en boule et s'endormit.

Depuis ce jour, plus personne n'invita le chat à un baptême. L'hiver arriva, et dehors, il n'y avait rien à manger. La petite souris se rappela qu'ils avaient quelque chose en réserve. « Viens, mon chat, allons chercher notre pot de saindoux que nous avons caché

pour les temps durs. On va se régaler. » - « Tu te régaleras, tu te régaleras, » marmonna le chat, « cela sera comme si tu sortais ta petite langue fine par la fenêtre. » Ils s'en allèrent et lorsqu'ils arrivèrent dans l'église, le pot était toujours à sa place mais vide. « Ça y est, » dit la souris, « je comprends tout, j'y vois clair à présent. Tu parles d'un ami ! Tu as tout mangé quand tu allais faire le parrain : d'abord Sanledessu, puis Miparti et pour finir... » - « Tais-toi, » coupa le chat, « encore un mot et je te mange ! »

Mais la petite souris avait le « Toufini » sur la langue, et à peine l'eut-elle prononcé que le chat lui sauta dessus, l'attrapa et la dévora. Eh oui, ainsi va le monde.

LE CHAT
Guillaume Apollinaire

Paru dans l'ensemble éditorial
"La Marchande des quatre saisons
ou le bestiaire mondain"
(*La Phalange* n°24 15 juin 1908)

LA
NUIT TOUS LES CHATS
SONT GRIS QUAND LE
CHAT N'EST PAS LA
LES SOURIS DANSENT A BON CHAT BON RAT
ACHETER CHAT
EN POCHE JOUER AU
CHAT ET A LA SOURIS
DONNER SA LANGUE AU
CHAT REVEILLER LE CHAT
QUI DORT AVOIR UN CHAT
DANS LA GORGE ECRIRE
COMME UN CHAT JOUER
AVEC SA VICTIME COMME
UN CHAT JOUE AVEC SA SOURIS
FAIRE UNE TOILETTE DE CHAT
AVOIR D'AUTRES CHATS A FOUETTER
SENTENDRE COMME CHIEN ET CHAT
NE PAS VOIR UN CHAT DANS LES RUES
CHAT ECHAUDE CRAINT L'EAU FROIDE
LA NUIT TOUS LES CHATS SONT GRIS
AVOIR D'AUTRES CHATS A FOUETTER
REVEILLER LE CHAT QUI DORT
QUAND LE CHAT N'EST PAS LA LES SOURIS DANSENT

Je souhaite dans ma maison
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les
livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas
vivre.

Calligraphe
de Guillaume Apollinaire

ÉPITAPHE D'UN CHAT

Joachim du Bellay

Paru dans "Les Chats"

de François-Augustin

Paradis de Moncrif

(Gabriel-François Quillau,

Paris 1727)

en français moderne par Isabelle

Mes anneaux, mon argent,
ma bourse ;

Et pourquoi est-ce donc ?
Pour ce

Que j'ai perdu depuis trois
jours

Mon bien, mon plaisir, mes
amours.

Et quoi ? Ô souvenance
grève !

C'était Belaud la mort aux
Rats,

Belaud, dont la beauté fut
telle,

Qu'elle est digne d'être
immortelle.

Donques Belaud pre-
mièrement

Ne fut pas gris entièrement,
Ni tel qu'en France on les
voit naître ;

Mais tel qu'à Rome on les
voit être.

Couvert d'un poil gris ar-
gentin,

Ras & poli comme satin,

Couché par ondes sur
l'échine,

Et blanc dessous comme un
hermine :

Petit museau, petites
dents,

Yeux qui n'étaient point
trop ardents ;

Mais desquels la prunelle
perse,

Imitait la couleur diverse

Qu'on voit en cet arc plu-
vieux,

Qui se courbe au travers des
Cieux.

La tête à la taille pa-
reille,

Le col grasset, courte
l'oreille,

Et dessous un né ébenin,

Un petit mufle léonin,

Au tour duquel était plantée

Une barbelette argentée,

Armant d'un petit poil follet

Son musequin damoiselet.

Jambe grêle, petite
patte,

Plus qu'une moufle déli-
cate ;

Sinon alors qu'il dégainait

Cela, dont il égratignait :

La gorge douillette & mi-
gnonne,

La queue longue à la gue-
nonne,

Mouchetée diversement

D'un naturel bigarrement :



dessin

de Marcellin Gilbert Desboutin

Maintenant le vivre me
fâche ;

Et afin, Magny, que tu
sache,

Pourquoi je suis tant éper-
du,

Ce n'est pas pour avoir per-
du

A peu que le cœur ne me
crève,

Quand j'en parle, ou quand
j'en écris :

C'est Belaud mon petit
Chat gris :

Belaud, qui fut par aventure
Le plus bel œuvre de que

Nature

Fit onc en matière de
Chats :

Le flanc haussé, le ventre large,
 Bien retroussé dessous sa charge,
 Et le dos moyennement long,
 Vrai souriant, s'il en fut ong.

Tel fut Belaud, la gente Bête,
 Qui des pieds jusques à la tête,
 De telle beauté fut pourvue,
 Que son pareil on n'a point vu.

Ô quel malheur ! Ô quelle perte,
 Qui ne peut être recouverte !
 Ô quel deuil mon âme en reçoit !

Vraiment la mort, bien qu'elle soit
 Plus fier qu'un ours, l'inhumaine,
 Si de voir, elle eût pris la peine,
 Un tel Chat, son cœur endurci
 En eût eu, ce crois-je, merci :
 Et maintenant ma triste vie
 Ne haïrait de vivre l'envie.

Mais la cruelle n'avait pas
 Goûté les folâtres ébats
 De mon Belaud, ni la souplesse
 De la gaillarde gentillesse :
 Soit qu'il sautât, soit qu'il grattât
 Soit qu'il tournât, ou voltigeât
 D'un tour de Chat, ou soit encore,
 Qu'il prit un Rat, & or & ores
 Le relâchant pour quelque temps
 S'en donnât mille passe-temps.

Soit que d'une façon gaillarde

Avec sa patte frétilarde,
 Il se frotta le musequin ;
 Ou soit que ce petit coquin
 Privé sautelât sur ma couche,
 Ou soit qu'il ravît de ma bouche,
 La viande sans m'outrager,
 Alors qu'il me voyait manger ;
 Soit qu'il fit en diverses guises
 Mille autres telles mignardises.

Mon Dieu ! Quel passe-temps c'était
 Quand ce Belaud virevoltait,
 Folâtre au tout d'une pelote ?

Quel plaisir, quand sa tête sotte
 Suivant sa queue en mille tours,
 D'un rouet imitait le cours !
 Ou quand assis sur le derrière

Il s'en faisait une jarretière
 Et montrant l'estomac velu,
 De panne blanche crêpelue,
 Semblait, tant sa trogne était bonne,
 Quelque Docteur de la Sorbonne ;
 Ou quand alors qu'on l'animait,
 A coups de patte il escri-mait,
 Et puis apaisait sa colère,
 Tout soudain qu'on lui faisait chère.

Voilà, Magny, les passe-temps,
 Où Belaud employait son temps ;
 N'est-il pas bien à plaindre donc ?
 Au demeurant tu ne vis onques
 Chat plus adroit, ni mieux appris
 A combattre Rats & Souris.

Belaud savait mille manières
 De les surprendre en leurs tanières,
 Et lors leur fallait bien trouver
 Plus d'un pertuis, pour se sauver ;
 Car onques Rat, tant fut-il vite,
 Ne se vit sauver à la fuite
 Devant Belaud ; au demeurant
 Belaud n'était pas ignorant :
 Il savait bien, tant fut traitable,
 Prendre la chair dessus la table,
 J'entends, quand on lui présentait,
 Car autrement il vous grat-tait,
 Et avec la patte friande
 De loin muguetait la viande.

Belaud n'était point malplaisant,
 Belaud n'était point malfaisant,
 Et ne fit oncq ; plus grand dommage
 Que de manger un vieux fromage,
 Une linotte & un pinson
 Qui le fâchaient de leur chanson ;
 Mais quoi, Magny, nous-mêmes hommes
 Parfaits de tous points nous ne sommes.

Belaud n'était point de ces Chats,
 Qui nuit & jour vont au pourchats,
 N'ayant souci que de leur panse :
 Il ne faisait si grand' dépense,
 Mais était sobre à son repas
 Et ne mangeait que par compas.

Aussi n'était-ce sa nature
 De faire partout son ordure,

Comme un tas de Chats, qui
ne font
Que gâter tout par où ils
vont.

Car Belaud, la gentille bête,
Si de quelque acte moins
qu'honnête,
Contraint, possible il eut
été,
Avait bien cette honnêteté
De cacher dessous de la
cendre
Ce qu'il était contraint de
rendre.

Belaud me servait de
jouet ;
Belaud ne filait au rouet,
Grommelant une litanie
De longue & fâcheuse har-
monie ;
Ainsi se plaignait mignar-
dement
D'un enfantin miaulement.

Belaud (que j'ai souve-
nance)
Ne me fit oncq ; plus grand'
offense
Que de me réveiller la nuit,
Quand il entroyait quelque
bruit
De Rats qui rongeaient ma
paillasse :
Car lors il leur donnait la
chasse,
Et si dextrement les happait,
Que jamais un n'en échap-
pait ;
Mais, las, depuis que cette
fière
Tua de sa dextre meurtrière
La sûre garde de mon corps,
Plus en sureté je ne dors :
Et or, ô douleurs non pa-
reilles !
Les Rats me mangent les
oreilles :
Même tous les vers que
j'écris,
Sont rongé de Rats & Sou-
ris.

Vraiment les Dieux sont
pitoyables

Aux pauvres humains misé-
rables
Toujours leur annonçant
leurs maux,
Soit par la mort des ani-
maux,
Ou soit par quelque'autre
présage,
Des Cieux le plus certain
message.

Le jour que la sœur de
Cloton
Ravit mon petit peloton,
Je dis, j'en ai bien souve-
nance,
Que quelque maligne in-
fluence
Menaçait mon chef de là-
haut,
Et c'était la mort de Be-
laud :
Car quelle plus grande tem-
pête
Me pouvait foudroyer la
tête !
Belaud était mon cher mi-
gnon,
Belaud était mon compa-
gnon,
A la chambre, au lit, à la
table ;
Belaud était plus accoin-
table
Que n'est un petit Chien
friand,
Et de nuit n'allait point
criant
Comme ces gros Marcous
terribles,
En longs miaulements hor-
ribles :
Aussi le petit Mitouard
N'entra jamais en Ma-
touard :
Et en Belaud, quelle dis-
grâce !
De Belaud s'est perdu la
race.

Que plaît à Dieu, petit
Belon,
Que j'eusse l'esprit assez
bon,

De pouvoir en quelque beau
style
Blasonner ta grâce gentille,
D'un vers aussi mignard
que toi :
Belaud, je te promets ma
foi,
Que tu vivrais, tant que sur
terre
Les Chats aux Rats feront la
guerre.

par

Dubellay,

Gentilhomme Angevin, 1568.

SPLEEN ET IDÉAL
Charles Baudelaire

Paru dans “Les Fleurs du mal”
(Poulet-Malassis et de Broise,
Paris 1857)



peinture Henriette Rönnér

LE CHAT

Viens, mon beau chat, sur
mon cœur amoureux ;
Retiens les griffes de ta
patte,
Et laisse-moi plonger dans
tes beaux yeux
Mêlés de métal et d'agate.

Lorsque mes doigts caressent à loisir
Ta tête et ton dos élastique,
Et que ma main s'enivre du plaisir
De palper ton corps électrique,

Je vois ma femme en esprit ; son regard,
Comme le tien, aimable bête,
Profond et froid, coupe et fend comme un dard,

Et des pieds jusques à la tête,
Un air subtil, un dangereux parfum
Nagent autour de son corps brun.

LE CHAT DU BRÉSIL

Arthur Conan Doyle

Traduction par Louis Labat
 Paru dans "La main brune"
 (Pierre Lafitte, Paris 1912)

lement fond sur la fortune et les dispositions favorables de son frère aîné, lord Southerton, resté célibataire, qu'il ne concevait pas pour moi, son fils unique, la possibilité d'avoir jamais à vivre de mes moyens



illustration Sidney Paget

C'est une malchance pour un jeune homme que d'avoir des goûts dispendieux, de grandes prétentions, des relations aristocratiques, peu d'argent sonnant dans les poches, et nulle profession pour en gagner. À son optimiste de sanguin, mon excellent homme de père faisait tel-

propres. Lors même, pensait-il, que les vastes domaines de Southerton ne me reviendraient jamais, on saurait toujours me trouver dans le service diplomatique quelqu'un de ces postes qui demeurent chez nous la suprême ressource des classes privilégiées. Il mourut trop tôt pour connaître son erreur. Ni mon oncle ni l'État ne s'inquié-

tèrent de moi et de mon avenir. Un couple de faisans ou une bourriche de lièvres qui m'arrivaient de loin en loin, c'était tout juste de quoi me rappeler ma qualité d'héritier d'Otwell House et de l'un des plus riches fiefs du pays. Cependant, je touchais à l'âge d'homme ; je vivais en garçon à Londres, dans un spacieux appartement de Grosvenor Mansions ; en fait d'occupations, je me partageais entre le tir aux pigeons et le polo à Hurlingham ; et je sentais grandir un peu plus tous les mois la difficulté d'obtenir des courtiers le renouvellement de mes billets, ou de réaliser quelques avances sur des biens qui s'obstinaient aux mains d'un autre. La ruine m'attendait au premier tournant de la route ; chaque jour me la montrait plus certaine, plus proche, plus inévitable.

Ce qui aggravait pour moi la pauvreté, c'était, en même temps que la grosse fortune de lord Southerton, la situation particulièrement aisée du reste de ma famille. Au premier rang de mes cousins figurait un certain Everard King, neveu de mon père, rentré en Angleterre après avoir couru l'aventure et gagné une fortune au Brésil. Comment il employait son argent, nous n'en avions aucune idée ; mais il fallait qu'il en eût beaucoup pour s'être rendu propriétaire du domaine de Greylands, près de Clifton-sur-Marsh, dans le Suffolk. La première année de son séjour en Angleterre, il ne s'inquiéta pas plus de moi que mon vieil avare

d'oncle. Mais enfin, un matin d'été, j'eus la joie très vive de recevoir de lui une lettre par laquelle il me pria pour le jour même à Greylands Court. Je me serais plutôt attendu à une convocation devant la Cour des faillites : l'intervention de mon cousin me parut donc providentielle. Un accord avec ce parent inconnu pouvait me tirer d'affaire. Pour l'honneur de la famille, il ne me laisserait pas réduire aux extrémités. J'ordonnai à mon valet de chambre d'apprêter ma valise, et je partis le soir même pour Clipton-sur-Marsh.

À Ipswich, je changeai de ligne, puis un train local me déposa dans une petite gare déserte, au milieu de prairies onduleuses qu'une rivière coupait de lents zigzags entre de hautes berges. Par suite d'un retard dans la transmission de ma dépêche, aucune voiture ne m'attendait à la gare ; j'y suppléai en louant un dog-cart à l'hôtellerie du lieu. Le conducteur, excellent garçon, ne tarissait pas d'éloges sur mon parent, et j'appris de lui qu'on ne jurait déjà plus dans le pays que par Everard King. Avec une inépuisable bienfaisance, King, avait reçu chez lui les enfants de l'école, ouvert sa propriété aux visiteurs, souscrit aux œuvres charitables de toute sorte, déployé, en un mot, tant de prévenances vis-à-vis de la population que mon cocher y voyait le signe certain d'ambitions parlementaires. Mon attention fut détournée de ce panégyrique par

l'apparition d'un magnifique oiseau perché sur un poteau télégraphique au bord de la route. Je le pris d'abord pour un geai ; mais il était plus grand et avait plus d'éclat dans le plumage. Il appartenait, me dit le cocher, à l'homme que j'allais voir. Cette acclimatation d'animaux exotiques semblait une des lubies d'Everard King : il avait amené avec lui du Brésil un grand nombre de bêtes et d'oiseaux qu'il essayait d'élever en Angleterre.

Sitôt franchi la grille du parc, je pus constater de mes yeux cette manie, ou ce goût, de mon cousin. Quelques petits daims tachetés, un porc sauvage de la curieuse espèce nommée pécarî, un loriot somptueux, une sorte de tatou, un animal baroque à la démarche lourde, aux pieds tournés en dedans, et qui ressemblait à un très gros blaireau, furent parmi ceux que j'aperçus tandis que nous remontions l'allée sinueuse.

M. Everard King se tenait en personne sur le perron de son habitation ; le roulement de la voiture lui avait signalé mon arrivée. Très avenant, très simple d'apparence, courtaud, robuste, et marquant à peu près cinquante-cinq ans, il avait une bonne figure ronde et joviale, brûlée par le soleil des tropiques et toute fendillée de rides. En costume de toile blanche, comme un planteur, et son grand panama rejeté derrière la tête, il mâchonnait un gros cigare. C'était l'un de ces types dont la seule vue évoque les pays chauds et le

bungalow à véranda ; il ne semblait guère à sa place devant cette immense demeure anglaise, construite en pierre, avec des ailes massives et des piliers à la Palladio devant la grande entrée.

« Ma chère, cria-t-il en regardant pardessus son épaule, ma chère ! Voici notre hôte. Qu'il soit le bienvenu à Greylands. Ravi de vous connaître, cousin Marshall ; et très flatté que vous honoriez de votre présence ce morne coin de campagne. »

La cordialité de son accueil me mit tout de suite à l'aise ; il ne fallait pas moins pour compenser la froideur, sinon même l'incivilité de Mrs. King, une grande personne d'aspect rébarbatif que je vis s'avancer à son appel. Quoique d'origine brésilienne, elle s'exprimait fort bien en anglais, et je ne voulus voir dans ses façons d'agir que son ignorance de nos usages. Elle n'essaya pourtant de cacher, ni à ce moment ni plus tard, le peu d'agrément que lui causait ma visite. Sans doute, quand elle m'adressait la parole, c'était en termes polis, mais elle possédait deux yeux des plus expressifs, où je lus clairement à première vue que, de tout son cœur, elle souhaitait mon retour à Londres.

Pressé comme je l'étais par mes dettes et fondant sur la libéralité de mon parent des espérances vitales, je ne pouvais m'arrêter à des scrupules de susceptibilité pour le peu d'empressement de sa femme ; je pris le parti

de n'en tenir aucun compte ; et quant à lui, je lui rendis bonne grâce pour bonne grâce. Il n'avait rien ménagé afin de me rendre la maison confortable. Ma chambre était charmante. Il me supplia de lui dire tout ce qui pouvait me faire plaisir. Je ne sais ce qui me tint d'avouer que, matériellement, un chèque en blanc remplirait cet office ; mais je réfléchis que dans l'état de notre connaissance c'était peut-être me découvrir trop tôt. Le dîner fut excellent. Tandis que, fumant un de ses havanes, je sirotais un café préparé spécialement dans ses plantations, je ne laissais pas de convenir que les éloges de mon cocher étaient justifiées et que je n'avais reçu de ma vie un accueil plus large.

Nonobstant sa bonhomie, mon cousin était une nature volontaire et capable d'emportement. J'en eus la preuve le lendemain matin. Mrs. Everard King, dans son incompréhensible aversion pour moi, avait affecté à mon égard, pendant le déjeuner, une attitude presque blessante. À peine son mari eut-il quitté la pièce qu'elle m'adressa ces simples mots dénués d'artifice :

« Le meilleur train de jour est celui de midi quinze...

— Mais je ne pensais pas m'en aller aujourd'hui, répliquai-je d'un ton de défi, décidé que j'étais à ne pas me laisser mettre dehors par cette femme.

— Oh ! S'il ne tient qu'à vous... »

Elle s'arrêta, les yeux chargés d'insolence.

« Je suis sûr, repris-je, que si j'abusais de son accueil Mr. King saurait me le dire.

— Qu'y a-t-il donc ? Que se passe-t-il ? » fit une voix. Everard King rentra. Il avait entendu mes derniers mots ; un regard jeté sur sa femme et sur moi lui avait fait comprendre le reste. En une seconde, sa grosse figure joyeuse prit une expression de férocité.

« Puis-je vous demander de vouloir bien nous laisser, Marshall ? » dit-il.

Il ferma la porte derrière moi, et je l'entendis un instant qui gourmandait sa femme, à voix basse, sur un ton de fureur concentrée. Ce grave manquement aux lois de l'hospitalité le touchait évidemment au point sensible. N'ayant pas l'habitude d'écouter aux portes, j'allai faire un tour sur la pelouse. Mais bientôt j'entendis un pas précipité derrière moi : Mrs. Everard King s'avançait, pâle d'émotion, les yeux rougis par les larmes.

« Mon mari m'a demandé de vous faire des excuses, Marshall King, me dit-elle, en s'arrêtant devant moi, les yeux baissés.

— Je vous en prie, n'ajoutez pas un mot, Mrs. King. »

Ses yeux sombres, tout à coup, jetèrent des flammes.

« Vous êtes fou ! prononçait-elle d'un ton fébrile, d'une voix sifflante ; tant pis pour vous, c'est vous qui l'aurez voulu... »

Et, me tournant le dos, elle partit en courant vers la maison.

L'attaque était si brusque que je restai sur place, in-

terdit. J'étais encore là quand mon hôte vint me rejoindre. Il avait retrouvé son air de belle humeur.

« J'espère que ma femme se sera excusée de sa ridicule sortie.

— Elle s'est excusée, oui, certainement. »

Il me prit le bras, et nous fîmes les cent pas sur la pelouse.

« N'allez pas vous affecter de l'incident, continua-t-il. Vous me désobligeriez au-delà de toute expression si vous abrégiez d'une heure votre visite. Entre parents, inutile, n'est-ce pas, de se faire des cachotteries. Eh bien, voilà : ma femme est d'une jalousie effroyable. Elle déteste quiconque, homme ou femme, s'interpose entre nous. Son idéal, c'est une île déserte et un éternel tête-à-tête. Cela vous explique ses façons, qui, sur ce point, je l'avoue, confinent à la manie. Promettez-moi de n'y plus penser.

— Je vous le promets.

— Alors, allumez ce cigare ; et venez voir avec moi ma petite ménagerie. »

Nous consacra mes l'après-midi à cette inspection. Tout y passa de sa collection exotique, oiseaux, bêtes et reptiles, les uns en liberté, les autres en cage, certains dans la maison. Il parlait avec enthousiasme de ses succès et de ses déboires, des naissances et des morts survenues dans sa ménagerie. Une joie presque enfantine lui arrachait des exclamations chaque fois que, durant notre promenade, quelque oiseau fastueux se levait devant nous

dans l'herbe, ou que quelque animal étrange fuyait sous le couvert. Finalement, il m'emmena le long d'un corridor qui s'embranchait sur une aile de la maison. À l'extrémité se trouvait une lourde porte, munie d'un volet à coulisse, près de laquelle une roue à manivelle de fer et un tambour tenaient à la muraille ; et de la muraille se projetait, en travers du corridor, une rangée de solides barreaux.

« Je vais, dit Everard King, vous montrer le joyau de ma collection. Il n'en existe en Europe qu'un second spécimen à présent que celui de Rotterdam est mort. C'est un chat du Brésil.

— En quoi un chat du Brésil diffère-t-il des autres ? »
Mon cousin se mit à rire.

« Vous allez voir. Soyez assez aimable pour tirer ce volet, et regardez à l'intérieur. »

Je fis comme il disait. Devant moi se découvrit une grande salle vide, dallée de pierre, et dont le mur opposé s'éclairait de petites fenêtres grillées. Au centre, dans la traînée d'or que faisait un rayon de soleil, était couché un formidable animal, de la dimension d'un tigre, mais d'un noir luisant comme celui de l'ébène. Ce tigre n'était qu'un gigantesque chat noir, en très bel état, qui se pelotonnait dans la lumière et s'y chauffait à la manière des chats. Il était à la fois si musclé et si souple, d'une grâce féline si parfaitement diabolique, que je n'en pouvais détacher mes yeux

« Eh bien ! me demanda mon hôte avec enthousias-

me, qu'en pensez-vous ? Avez-vous jamais vu une bête plus magnifique ?

— Jamais, en vérité. C'est l'élégance et la vigueur dans l'harmonie des formes. — Certains le qualifient, à tort, de puma noir. Il mesure près de neuf pieds de la queue à la tête. Voilà quatre ans, c'était un petit tas de bourre noire avec deux yeux jaunes. Il me fut vendu comme nouveau-né dans la région sauvage des sources du Rio Negro. Sa mère avait tué douze hommes quand on eut raison d'elle à coups de lance.

— C'est donc là une espèce particulièrement féroce ?

— La plus perfide, la plus altérée de sang qu'il y ait sur terre : parlez d'un chat du Brésil à un Indien du haut pays, et vous le verrez bondir. Son gibier préféré, c'est l'homme. Le drôle que voilà ignore pour le moment le goût du sang chaud : qu'il vienne, à le connaître, ce sera terrible. Il ne supporte plus que moi dans son repaire. Even Baldwin, le groom, n'ose pas s'en approcher. Quant à moi, je lui tiens lieu de père et de mère. »

Ce disant, il ouvrit la porte, à ma grande surprise, et, l'ayant aussitôt refermée derrière lui, se glissa dans la salle. Au son de sa voix, l'énorme et souple créature se leva, bâilla, vint frotter contre lui sa grosse tête sombre : King la flattait de la main.

« Allons, Tommy ! ordonna-t-il, allons, dans votre cage ! »

Le chat, s'éloignant à reculons, alla se blottir dans un

coin, sous un grillage. Everard King sortit, prit la manivelle de fer, la tourna ; et je vis la rangée de barreaux du corridor se mettre en mouvement à travers une fente du grillage et constituer avec lui une cage effective. Cela fait, King rouvrit la porte et m'invita à pénétrer dans la pièce, dont l'atmosphère s'alourdissait de ce relent acre qu'exhalent les grands carnivores.

« Vous comprenez la manœuvre, dit-il. Dans la journée, nous lui donnons pour ses ébats la largeur de la chambre ; puis, le soir, nous le réintégrons dans sa cage. Vous pouvez, du corridor, l'en faire sortir en tournant la manivelle ; et comme vous l'avez vu, l'y faire rentrer de même... Non, non ! Pas cela ! »

J'avais passé ma main entre les barreaux pour caresser le flanc lustré de la bête. Mais lui, me tirant en arrière, et grave :

« Ne vous y fiez pas, grand Dieu ! Parce que je prends des libertés avec lui, cela ne prouve pas que tout le monde puisse le faire. Ses amitiés sont exclusives... pas vrai, Tommy ? Ah ! Le voilà qui entend venir son dîner. Est-ce vous garçon ? »

Le long du corridor, un pas sonnait sur les dalles. L'animal s'était dressé ; il allait et venait dans son étroite cage ; ses prunelles jetaient des lueurs fauves ; sa langue rouge claquait contre la blancheur acérée de ses dents. Un groom entra : il apportait dans une auge un quartier de viande grossièrement équarrie,

qu'il lui lança à travers les barreaux. L'animal le saisit d'un bond, l'emporta dans son coin, et, le tenant entre ses pattes, se mit à le déchi- queter. Son mufle sanglant se soulevait par intervalles, et il regardait vers nous. C'était un spectacle à la fois passionnant et atroce.

« Vous ne vous étonnerez pas, j'espère, me dit mon hôte quand nous quittâmes la salle, que je tiens beaucoup à cet animal, surtout si vous considérez que j'ai dû l'élever. Ce n'était pas une petite affaire que de l'amener ici du fond de l'Amérique. Le voilà sain et sauf ; et c'est, comme je vous ai dit, le plus bel échantillon qui soit en Europe. Les gens du Zoo en meurent d'envie ; mais vraiment je ne puis m'en défaire. Et maintenant que je vous ai, ce me semble, tenu plus que de raison sur ce chapitre, suivons l'exemple de Tommy : allons dîner ! »

À voir combien l'accaparaient son domaine et ses étranges pensionnaires, je ne m'avisai pas tout d'abord de supposer d'autres préoccupations à mon cousin d'Amérique. Qu'il en eût pourtant, et d'immédiates, je fus très vite amené à m'en rendre compte par la quantité de télégrammes qu'il recevait à toute heure. Il les ouvrait d'un geste fiévreux, les parcourait d'un regard inquiet. Sans doute il jouait aux courses ou à la Bourse ; en tout cas, il avait certainement en train quelque affaire urgente, et qui se traitait ailleurs que sur les falaises du Suffolk. Du-

rant les six jours de ma visite, il reçut pour le moins chaque jour trois ou quatre dépêches ; et leur nombre alla quelquefois jusqu'à sept ou huit.

J'avais si bien employé le temps que nos relations étaient devenues des plus affectueuses. Chaque soir nous nous attardions au billard. Il faisait d'extraordinaires récits de ses aventures d'Amérique : aventures si hardies, si folles, que mon esprit les associait malaisément à l'idée du petit homme brun et joufflu assis là devant moi. En retour, je me laissais aller à des souvenirs personnels sur ma vie de Londres. Il s'y intéressait au point de jurer qu'il viendrait prochainement me demander l'hospitalité à Grosvenor Mansions. Il manifestait le plus vif désir de connaître la grande vie londonienne ; et l'on me permit de dire qu'il n'eût pu choisir pour cela un meilleur guide.

Ce fut seulement le dernier jour de ma visite que j'osai aborder avec lui la question délicate. Je lui dis mes embarras d'argent, ma ruine imminente, et je lui demandai un conseil, non sans espérer quelque chose de plus solide. Il m'écouta avec une attention concentrée et profonde, en tirant de longues bouffées de son cigare.

« Mais est-il sûr, interrogea-t-il, que vous soyez l'héritier de notre parent commun, lord Southerton ?

— J'ai toutes raisons de le croire, bien qu'il ne m'ait jamais gratifié d'un penny.

— Oui, je sais son avarice. Mon pauvre Marshall, votre

situation, telle que vous me la dépeignez, est bien pénible. À propos, avez-vous eu récemment des nouvelles de la santé de lord Southerton ?

— Récemment, non ; mais je l'ai toujours connu d'une santé précaire.

— Le ressort grince, mais résiste. Votre héritage peut se faire attendre. Mon cher, dans quelle triste position vous voilà !

— J'espérais un peu que, sachant les faits, vous voudriez bien...

— Pas un mot de plus, mon petit ! s'écria Everard King avec une rondeur charmante. Nous en reparlerons ce soir. Je vous donne ma parole que, tout ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai. »

Je voyais sans regret ma visite toucher à son terme : il est toujours désagréable, dans une maison, de sentir qu'une personne désire ardemment votre départ. La face blême et les yeux hostiles de Mrs. King m'exprimaient sans cesse plus de haine. Par crainte de son mari, elle s'abstenait de toute démonstration trop vive ; mais elle poussait la fureur jalouse jusqu'à m'ignorer, ne m'adressant jamais la parole et s'ingéniant à me rendre le séjour de Greylands parfaitement insupportable. Son attitude le dernier jour fut telle que j'aurais pris congé de mon hôte sans l'entretien convenu entre nous pour le soir et sur lequel je comptais pour le rétablissement de mes affaires.

Il était tard quand cet entretien eut lieu ; car mon cou-

sin, qui avait encore reçu ce jour-là plus de télégrammes que d'habitude, passa dans son cabinet de travail après le dîner et n'en sortit plus qu'une fois la maison endormie. Je l'entendis, comme chaque soir, fermer les portes : après quoi, il vint me retrouver au billard. Son corps vigoureux s'enveloppa dans une robe de chambre, et il portait aux pieds des babouches rouges. Ayant pris place dans un fauteuil, il se confectionna lui-même un grog, où je ne pus m'empêcher de remarquer qu'il entraînait beaucoup moins d'eau que de whisky. « Bon sang ! grommela-t-il, quelle nuit ! »

En effet, le vent hurlait autour de la maison, faisant crier et secouant à l'arracher le treillis des fenêtres ; dans ce déchaînement de tempête, la lueur jaune des lampes nous paraissait plus vive, le parfum des cigares plus pénétrant.

« À présent, mon garçon, nous avons à nous tout seuls la nuit et la maison. Parlez-moi de vos affaires, je verrai ce que je puis pour y mettre un peu d'ordre. Mais j'ai besoin de les connaître dans le détail. »

Ainsi encouragé, je lui fis un long rapport où défilèrent tous mes fournisseurs et créanciers, depuis mon propriétaire jusqu'à mon valet de chambre. J'avais pris sur moi quelques notes, ce qui me permit de présenter chaque fait à sa place et d'exposer en homme d'affaires un système de vie qui, n'ayant rien de commun avec les affaires, m'avait conduit à ma la-

mentable situation. Hélas ! Je tombai du haut de mes espérances en m'apercevant que mon cousin n'attachait sur moi que des yeux vagues. Sa pensée flottait ailleurs. Si, d'aventure, il faisait une remarque, elle était de pure forme, et tellement « à côté » qu'évidemment il n'avait pas prêté à mon exposé l'attention la plus sommaire. De temps à autre, il se redressait, affectait de prendre quelque intérêt à l'entretien, me demandait de répéter ou de compléter une explication ; mais c'était toujours pour retomber dans sa rêverie. Enfin il se leva, et, jetant au feu le bout de son cigare :

« Je vais vous dire, mon garçon : jamais je n'ai eu de tête pour les chiffres. Il faut me mettre tout ça sur un papier et me produire un compte. Noir sur blanc, je saisirai mieux. »

La proposition me rendit du cœur. Je lui promis de faire selon son désir.

« À présent, il est temps d'aller nous coucher. By Jove ! Voilà une heure qui sonne au vestibule. »

Le carillon tintait dans l'ouragan. Le vent roulait comme un fleuve.

« Il faut que je voie mon chat avant de dormir. Ce vent l'excite. Venez-vous avec moi ? »

— Tout à votre disposition !
— Ne faites pas de bruit et ne parlez pas : tout le monde dort. »

Nous traversâmes en silence le vestibule, garni de tapis de Perse et éclairé par une lampe ; puis nous franchîmes la porte qui faisait face, et nous nous trou-

vâmes dans le corridor dallé de pierre. L'ombre y régnait. Une lanterne d'écurie pendait à un crochet. Mon cousin la prit et l'alluma. La grille roulante ne barrait plus le corridor. Je connus ainsi que l'animal était dans sa cage.

« Entrez, » dit mon cousin.

Et il ouvrit la porte.

Un sourd grognement nous accueillit. Sans nul doute, l'animal subissait l'influence de la tempête. À la lueur incertaine du falot, nous l'aperçûmes, masse redoutable et obscure, roulé dans un coin, projetant sur le mur blanc une ombre trapue et singulière. Sa queue battait rageusement la litière de paille.

« Mon pauvre Tommy n'est pas de bonne humeur, dit Everard King, levant sa lampe pour le regarder. Ne dirait-on pas un diable ? Un petit souper le calmera. Voudriez-vous me tenir la lanterne ? »

Je lui pris des mains la lanterne : il s'avança vers la porte.

« Son garde-manger n'est pas loin. Vous allez, n'est-ce pas, m'excuser une minute. »

Et, sans attendre ma réponse, il poussa la porte, qui se referma sur lui avec un claquement de métal.

Tel fut l'effet de ce claquement que mon cœur s'arrêta. Envahi d'une terreur subite, glacé par le pressentiment d'une abominable trahison, je m'élançai vers la porte : la poignée manquait du côté de l'intérieur.

« À moi ! criai-je. Laissez-moi sortir ! »

— N'ayez crainte. Tout va bien ! Surtout, ne faites pas de bruit, me répondit du couloir la voix de mon hôte.

— Je ne veux pas être ainsi enfermé seul.

— En vérité ? »

Je l'entendis pouffer de rire. « Soyez tranquille, vous ne serez pas seul longtemps.

— Laissez-moi sortir, monsieur, répétais-je avec colère. Je n'admets pas ces mauvaises plaisanteries.

— Mauvaises est le mot, » dit-il avec un ricanement de haine.

Alors, tout d'un coup, dans le vacarme de la tempête, j'entendis la roue grincer sous l'impulsion de la manivelle et la grille se mouvoir à travers la fente du mur.

Dieu juste ! Everard King lâchait sur moi le chat du Brésil.

À la lueur de la lanterne, je voyais les barreaux passer lentement devant moi. Déjà il y avait à l'autre bout une large ouverture. Avec un cri aigu, j'empoignai le barreau le plus proche, je tirai avec l'énergie d'un fou. Fou, je l'étais, d'horreur, de fureur, d'épouvante. Une minute ou même davantage, j'immobilisai le barreau. Mais je sentais que King pesait de tout son pouvoir sur la manivelle : la puissance du levier viendrait fatalement à bout de moi. Je cédaï pouce à pouce, mes pieds glissant sur les dalles. Cependant, j'implorais le bandit. Je le suppliais de m'épargner cette mort affreuse. Je l'en conjurais au nom de notre parenté. Je lui rappelais que j'étais son hôte. Je lui demandais de

me dire quel mal je lui avais fait. Il ne me répondait qu'à coups de pesées sur le mécanisme ; et chacun de ses efforts en dépit de ma résistance, élargissait d'un barreau l'ouverture. Cramponné au fer, l'étreignant avec désespoir, je me laissai traîner ainsi tout le long de la cage. Enfin, les poignets brisés, les doigts meurtris, j'abandonnai cette lutte inégale. La grille vibra quand je lâchai prise. L'instant d'après, j'entendis sur les dalles du corridor un traînement de babouches. La porte du fond claqua. Et tout retomba dans le silence.

Cependant, l'animal n'avait pas bronché ; il restait tapi dans son coin ; sa queue avait cessé de battre. Cette apparition d'un homme accroché aux barreaux et traîné hurlant devant lui l'avait comme hypnotisé. Ses yeux dardaient sur moi leur éclat fixe. J'avais, en attrapant les barreaux, laissé choir la lanterne ; mais elle brûlait encore à terre. Je fis un geste pour la ramasser, imaginant vaguement qu'une protection me viendrait de cette lumière : aussitôt l'animal fit entendre une menace. Je m'arrêtai, je m'immobilisai. Des frissons de fièvre me couraient par tous les membres. Le chat, si l'on peut bien donner à un être aussi effroyable une appellation aussi domestique, n'était plus qu'à dix pieds de moi. Ses prunelles luisaient comme deux disques de phosphore. Il me terrifiait et me fascinait. Mes yeux ne pouvaient se détourner des siens. La na-

ture, en de pareils instants, se complait avec nous à des jeux fantasques : je voyais croître et décroître régulièrement les deux vacillantes lumières ; tantôt elles semblaient de minuscules points d'or très brillants, comme des étincelles électriques dans les ténèbres ; tantôt elles se dilataient, se dilataient, jusqu'à remplir de leur mobile et sinistre clarté tout ce coin de la salle. Brusquement, elles s'éteignirent ensemble.

L'animal avait fermé les yeux. Je ne sais ce que vaut exactement la vieille croyance à l'autorité du regard humain ; j'ignore également si l'énorme chat n'était qu'assoupi ; toujours est-il que, loin de manifester aucune velléité d'attaque, il reposait entre ses pattes de devant sa tête noire et lisse, comme s'il sommeillait. Je ne bougeai pas, crainte de l'éveiller ; et ne sentant plus sur moi le feu de ses yeux sinistres, je recouvrai assez de liberté d'esprit pour réfléchir. Donc, je me trouvais enfermé pour la nuit avec le fauve. Mon instinct, sans compter les paroles du gremlin qui m'avait tendu ce piège, m'avertissait que l'animal était aussi sauvage que son maître. Comment le tenir à distance jusqu'au jour ? Rien à espérer du côté de la porte. Pas davantage du côté des fenêtres, étroites et fermées par des barreaux. Nul refuge dans cette salle nue et pavée de dalles. Inutile d'appeler au secours : je savais que ce repaire ne faisait point proprement partie de la maison,

et que le, corridor qui l'y rattachait avait au moins cent pieds de long. D'ailleurs, avec le vent qui soufflait, aucune chance que mes cris fussent entendus. Je ne pouvais m'en remettre qu'à mon sang-froid et à mon courage. Mais, avec un redoublement d'horreur, je regardai la lanterne. La bougie arrivait à sa fin et commençait de couler. Elle s'éteindrait dans dix minutes. Je n'avais donc que dix minutes pour agir ; car je sentais que je n'en aurais plus le pouvoir, une fois resté dans le noir avec l'effroyable bête. L'idée seule d'une telle situation me paralysait. J'inspectai avec désespoir cette chambre funèbre et m'avisai d'un endroit qui semblait me promettre, non pas, positivement, la sécurité, mais un danger moins immédiat que le sol lui-même.

J'ai dit que la cage était grillée dans le haut comme sur le devant : quand le devant se déplaçait, le grillage supérieur restait en place. Ce grillage supérieur, fait de barreaux espacés de quelques pouces et réunis par un fort réseau de fil de fer, reposait à chaque extrémité sur un gros étau. Il formait de la masse redoutable qui s'écrasait comme un grand baldaquin au-dessus dans l'angle de la cage. Un intervalle de deux à trois pieds environ le séparait du toit. Supposé que j'y pusse grimper et m'y tenir aplati entre les barreaux et la toiture, je n'aurais qu'un côté vulnérable. Je serais en sûreté par dessous, par-derrière, à droite et à

gauche. Je ne pourrais être assailli qu'en face. De ce côté, sans doute, je n'avais aucune protection ; mais, du moins, l'animal, quand il commencerait ses allées et venues ne me trouverait pas sur son chemin, et il devrait en sortir pour m'atteindre. J'avais à me décider tout de suite ; une fois morte la flamme de ma lanterne, il serait trop tard. Je respirai à pleine gorge, bondis, agrippai le bord du grillage supérieur et m'y balançai. Le cœur me battait avec violence. Enfin, par mille contorsions, je m'insinuai à plat ventre au-dessus de la cage, d'où je me trouvai plongeant sur les terribles yeux et les mâchoires béantes du fauve ; sa fétide haleine me montait à la figure comme une vapeur empoisonnée.

Il semblait, du reste, plus curieux que furieux. Il se dressa, faisant onduler sa longue échine d'ébène poli, s'étira, puis, soulevé sur ses pattes de derrière, appuyant au mur une patte de devant, il leva l'autre, dont il promena les griffes blanches le long des mailles de fil de fer sous moi. L'une des griffes déchira mon pantalon — je dois dire que j'étais encore en habit — et creusa un sillon dans mon genou. Il y avait là, de la part du chat, non pas une manœuvre offensive, mais plutôt une expérience ; car, un cri de douleur m'ayant échappé, il se laissa retomber sur ses quatre pattes, et sauta dans la salle, autour de laquelle il se mit à décrire des cercles rapides, en regardant de temps à autre dans ma direction. Je me

tournai de biais, jusqu'à toucher du dos la muraille, de façon à tenir le moins de place possible. Plus je me reculais, plus je me dérobaux aux atteintes.

On eût dit que le chat s'excitait par le mouvement. Il tournait toujours, très vite, sans bruit, autour de sa tanière, passait et repassait sans trêve au-dessous du lit de fer qui me portait. Chose admirable que ce corps énorme se déplaçât avec la légèreté d'une ombre et qu'on n'entendît sur son passage que de petits chocs mous comme ceux de tampons de velours ! La bougie brûlait bas, si bas qu'à peine je distinguais l'animal. Tout d'un coup, après un dernier éclat, un dernier grésillement, elle s'éteignit. Je restai seul avec le chat dans les ténèbres.

On envisage plus délibérément le danger quand on a conscience d'avoir fait tout son possible ; on n'a plus qu'à voir venir. Pour moi, s'il me restait une chance de salut, c'était seulement à l'endroit précis que j'occupais. Je m'allongeai donc et demeurai immobile, retenant mon souffle, espérant que la bête m'oublierait peut-être si j'évitais de me rappeler à elle. Je calculai qu'il devait être deux heures. À quatre, le jour commencerait à poindre. Je n'avais plus que deux heures à l'attendre.

Dehors, la tempête sévissait de plus belle, la pluie cinglait les petites fenêtres ; dedans, il régnait une atmosphère accablante, toute viciée de miasmes. Je

n'entendais pas plus le chat que je ne le voyais. J'essayai de penser à diverses choses. Une seule parvint un peu à me distraire du sentiment de ma situation : ce fut l'idée de la scélératesse de mon cousin, de son hypocrisie sans égale, de sa haine féroce pour moi. Sous ce masque réjouï se dissimulait un bandit d'une autre époque. Plus j'y songeais, mieux je pénétrais la minutieuse perfidie avec laquelle il avait pris ses mesures. Il avait feint d'aller se coucher comme tout le monde : des témoins affirmeraient sans doute l'avoir vu. Puis, à l'insu de tout le monde il était descendu, m'avait attiré dans cet antre, m'y avait abandonné. Sa justification serait des plus simples : il dirait qu'il m'avait laissé au billard, en train d'achever mon cigare, j'avais eu l'idée spontanée de sortir, pour aller donner un dernier coup d'œil au chat ; je n'avais pas remarqué, en pénétrant dans la salle, que la cage fût ouverte ; et j'avais été pris... Comment faire contre lui la preuve du crime ? On l'en soupçonnerait peut-être : on ne l'en convaincrerait jamais !

Avec quelle lenteur s'écoulèrent ces deux terribles heures ! Une fois, j'entendis un bruit sourd, comme râpeux, et je supposai que le chat lissait sa robe. Puis, à diverses reprises, les feux verdâtres de ses yeux m'arrivèrent dans l'obscurité, mais sans se fixer sur moi ; et j'espérai de plus en plus qu'il oubliait ou ignorait ma présence. Les fenêtres filtrèrent un pâle rayon de lu-

mière ; je les entrevis d'abord à peine, comme deux carrés gris sur le mur noir ; puis, de grises, elles devinrent blanches ; et je pus voir derechef mon terrible compagnon. Lui aussi, hélas ! Il pouvait me voir !

Tout de suite, je compris qu'il était à mon égard dans des dispositions beaucoup plus dangereuses et agressives. La fraîcheur du petit jour l'irritait ; puis, il commençait à souffrir de la faim. Avec un grognement continu, il arpentait à grands pas le côté de la salle opposé à celui où je m'étais réfugié ; ses moustaches se hérissaient de colère ; il se fouettait de la queue ; et toutes les fois qu'il se retournait en arrivant aux angles, ses yeux sauvages se levaient vers moi, chargés de menace. Il voulait me dévorer. Et néanmoins, à ce moment même, je me surprénais à admirer, en cet être diabolique, sa grâce sinieuse, sa flexibilité, le merveilleux chatoiement de son pelage, l'écarlate vif et palpitant de sa langue sur le noir lustré de son museau. Et tout le temps montait en un crescendo ininterrompu, son grognement redoutable. La crise approchait.

Vraiment, c'était une fin misérable que de périr dans cet abandon, dans ce froid, ainsi grelottant sous la minceur d'un habit, et couché sur ce gril de torture ! J'essayai bravement d'accepter mon sort, d'égaliser mon âme aux circonstances ; mais, dans le même temps, avec la lucidité du désespoir, je cherchais un

moyen de fuite. Une chose était claire : le devant de la cage, si je le remettais en place, m'offrait une protection assurée. Pourrais-je l'y remettre ? Je risquais, en bougeant, d'attirer l'animal. Lentement, très lentement, j'avançai la main et saisis l'extrémité de la grille, dont le premier barreau sortait du mur. À ma grande surprise, elle suivit sans peine. Bien entendu, la difficulté de tirer la grille s'accroissait du fait que je m'y cramponnais. Je tirai de nouveau, et elle avança de trois pouces. Elle courait évidemment sur des roulettes. Je tirai encore... Et le chat bondit !

Ce fut si prompt, si brusque, que je ne m'en doutai pour ainsi dire pas. Juste le temps d'un grognement féroce, et je vis à portée de ma main les étincelants yeux jaunes, la tête noire et plate, la langue rouge, les dents éblouissantes. Le choc de l'animal imprima aux barreaux qui me portaient une si violente secousse que je pensai, dans la mesure où je pouvais penser à pareille minute, qu'ils allaient s'abattre. Le chat se balança un instant, sa tête et ses pattes de devant toutes proches de moi, tandis que ses pattes de derrière battaient l'air, cherchant où s'accrocher à l'extrémité du grillage. J'entendis crier ses ongles sur le fil de fer. À sentir sur moi son haleine, je faillis m'évanouir. Son souffle me rendait malade. Mais il avait mal calculé son élan ; il ne put se maintenir. Grinçant de rage, égratignant follement les barreaux, il

pivota lentement sur lui-même et retomba de tout son poids sur le sol. D'ailleurs, il se retourna tout de suite ; et, grondant, me faisant face, il se ramassa pour un autre bond.

La minute était décisive. Instruit par l'expérience, l'animal, cette fois, calculerait mieux. Je devais agir sans retard et sans peur si je voulais jouer ma dernière chance. En un clin d'œil, j'arrêtai mon plan. J'ôtai mon habit et le lançai à la tête de mon adversaire ; en même temps, je me laissai tomber à terre, saisis par le premier barreau la grille de devant, et la tirai avec une énergie frénétique.

Elle vint plus facilement que je n'aurais cru. Je pris ma course, l'entraînant avec moi. Naturellement, je me trouvais encore en dehors de la cage, sans quoi je n'aurais eu qu'à m'éloigner sain et sauf ; tandis qu'il y eut une seconde où je dus m'arrêter et arrêter la grille pour tâcher de passer dans l'intervalle encore libre. Il n'en fallait pas davantage à la bête, qui, secouant son voile, s'élança. Je me précipitai à travers l'ouverture, poussai derrière moi les barreaux, et, avant que j'eusse entièrement retiré la jambe, un terrible coup de patte me rabota le mollet. L'instant d'après, ensanglanté, défaillant, je gisais sur la litière immonde ; mais la grille opposait une barrière infranchissable aux bonds exaspérés du chat.

Trop blessé pour me remuer, trop faible pour sentir même l'aiguillon de la crainte, je ne pouvais que

demeurer là, plus mort que vif, et observer l'animal. Son large poitrail noir se pressait contre les barreaux et, de ses pattes crochues, il me cherchait, comme fait un chat domestique devant une souricière. Il lacérait mes vêtements, mais, nonobstant ses efforts pour aller plus loin, il n'arrivait pas à m'atteindre. J'ai entendu parler du curieux effet d'engourdissement qui suit les blessures faites par les grands carnivores. Je l'expérimentai sur moi-même : tout sentiment de personnalité s'était aboli en moi, et je m'intéressais aux tentatives du chat comme à un jeu dont j'aurais eu le spectacle. Puis, graduellement, ma pensée s'en fut à la dérive dans de vagues, d'étranges rêves, où toujours revenaient ce museau noir et cette langue rouge ; et je m'abîmai dans le nirvana du délire, refuge béni après une trop cruelle épreuve.

Je fus rappelé à moi, au bout de deux heures, par un bruit sec, le même bruit de métal qui avait marqué le début de ma terrible aventure. Un pêne de serrure jouait. Sans frayeur, dans l'état de lucidité imparfaite où j'étais plongé, je devinai que la grosse figure benévole de mon cousin regardait par l'ouverture de la porte. Ce qu'il voyait était bien fait pour le frapper de stupeur : le chat s'allongeait au ras du sol ; quant à moi, étendu dans la cage, sur le dos, en manches de chemise, j'avais mon pantalon en pièces et je baignais dans mon sang. Le soleil du ma-

tin me montrait la consternation peinte sur son visage. Il me contempla longuement. Puis, fermant la porte après lui, il s'approcha de la cage pour s'assurer que j'avais cessé de vivre.

Ce qui arriva, je ne saurais entreprendre de le dire. Je n'étais guère dans les conditions requises pour assister aux événements en témoin et en chroniqueur. Je sais seulement que, tout d'un coup, cessant de me regarder, il fit face à l'animal.

« Mon bon vieux Tommy ! criait-il. Mon bon vieux Tommy ! »

Et il reculait vers la grille. Puis, rugissant :

« Couchez là, stupide bête ! Couchez là, monsieur ! Vous ne reconnaissez donc pas votre maître ? »

Un souvenir surgit dans le désordre de mon cerveau. Je me rappelai ce que King m'avait dit sur ce goût du sang qui prendrait l'animal à l'improviste, comme une rage. Mon sang avait déchaîné cette rage ; et celui de King allait payer le prix du mien.

« Au large ! hurla-t-il ; au large, démon que vous êtes ! Baldwin ! Baldwin ! Au secours ! »

Je l'entendis tomber, se relever, tomber encore. Peu à peu, ses cris s'étouffèrent ; sa voix faiblit jusqu'à se perdre dans les grondements furieux du chat. Et je le croyais mort, quand je vis, comme en un cauchemar, une forme aveugle, sanglante, mutilée, courir éperdue autour de la salle. Puis, tout s'effaça dans une syncope.

Je restai plusieurs mois à me remettre, si tant est que je puisse me dire bien remis ; car jusqu'à la fin de mes jours, je devrai, pour marcher, m'aider d'une canne, en souvenir de cette horrible nuit avec le chat du Brésil. Baldwin, le groom, et les autres domestiques se rendirent vaguement compte de ce qui s'était passé, lorsque, attiré par les cris de leur maître, ils m'aperçurent derrière les barreaux, et virent les restes de King, ou ce qu'ils reconnurent ensuite pour ses restes, entre les griffes du monstre qu'il avait élevé. Ils durent, avant de pouvoir me secourir, repousser le chat avec des fers rouges, et le tuer à coups de fusil. On me transporta dans ma chambre ; et la, sous le toit de celui qui avait machiné ma perte, je restai plusieurs semaines entre la vie et la mort. On avait mandé un chirurgien de Clipton, une infirmière de Londres ; au bout d'un mois, je fus en état d'être conduit à la gare et, de là, à Grosvenor Mansions.

Je garde de cette période un souvenir que je rattacherai aux décevantes imaginations du délire s'il n'avait tant de fixité dans ma mémoire. Une nuit que ma garde était absente, la porte de ma chambre s'ouvrit ; une femme de haute taille, en grand deuil, se glissa dans la pièce. Elle s'approcha, pencha sur moi un pâle visage, et je reconnus dans le clair-obscur la femme de mon cousin, la Brésilienne. Elle me regardait avec une bonté que je ne lui soupçonnais pas. Elle demanda :

« M'entendez-vous ? »

J'inclinai légèrement la tête. J'étais encore si faible !

« Je vous plains de tout mon cœur, fit-elle. Mais il n'a pas tenu à moi que le malheur vous fût épargné. N'ai-je pas tenté pour vous le possible ? J'ai cherché dès le premier jour à vous faire quitter cette maison. J'ai tout essayé pour vous arracher à mon mari. À moins de le dénoncer, que pouvais-je davantage ? Je savais que, s'il vous attirait ici, ce n'était pas sans raison. J'avais la certitude qu'il ne vous en laisserait jamais repartir. « Personne ne le connaissait comme moi, qui ai tant souffert par lui. Je n'osais rien vous dire, il m'aurait tuée. Mais j'agissais de mon mieux. Par le simple jeu des circonstances, vous m'avez tenu lieu du meilleur de mes amis : vous m'avez rendue libre alors que je n'attendais ma délivrance que de la mort. Je regrette que vous ayez été si cruellement blessé, mais vous n'avez pas de reproche à me faire. Je vous ai crié que vous étiez fou, et vous vous êtes conduit comme un fou qui ne veut rien voir, rien comprendre... »

Elle sortit d'un pas furtif, comme elle était entrée, la mystérieuse, la douloureuse femme. Je ne devais plus la revoir. Avec ce que lui laissait son mari, elle retourna dans son pays. J'ai su qu'elle avait pris le voile à Pernambuco.

Quand je fus de retour à Londres, les docteurs mirent un certain temps avant de me laisser reprendre le

cours de mon existence. Permission dont je me souciais fort peu, du reste, car je redoutais une invasion de créanciers. Au contraire, ce fut Summers, mon avoué, qui, le premier, me rendit visite.

« Enchanté, dit-il, que Votre Grâce aille mieux. J'ai longtemps attendu le plaisir de vous porter mes compliments.

— Que signifie ce langage, Summers ? Ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Ce langage signifie que vous voilà devenu Lord Southerton depuis six semaines. Je craignais, si vous veniez à l'apprendre plus vite, que cela ne retardât votre guérison. »

Lord Southerton, l'un des plus riches pairs d'Angleterre ! Je n'en pouvais croire mes oreilles. Alors, par un brusque calcul du temps écoulé depuis mon aventure, il se fit dans ma pensée un rapprochement.

« Ainsi, lord Southerton mourut vers l'époque où je fus blessé ?

— Le jour même. »

Summers me regardait dans les yeux en prononçant cette phrase ; je suis convaincu qu'il soupçonnait le fond de l'histoire. Il s'arrêta un instant, comme s'il attendait de moi une confiance ; mais je ne vis pas ce que je gagnerais à mettre au jour un scandale de famille.

« Curieuse coïncidence ! continua-t-il, me dévisageant d'un regard averti. Vous n'ignorez pas qu'en droit naturel Everard King prenait rang après vous comme héritier de votre oncle. Que vous eussiez pé-

ri à sa place sous les dents du tigre, ou par autre malencontre, c'est lui qui, à cette heure, s'appellerait lord Southerton.

— Sans aucun doute.

— Et cette idée l'occupait fort. Je sais qu'il avait soudoyé le valet de chambre de lord Southerton et que, d'heure en heure, ou peu s'en faut, cet individu le tenait au courant, par télégrammes, de la santé de son maître. Cela, je crois, vers l'époque de votre séjour chez King. Ne trouvez-vous pas bizarre ce désir d'information alors qu'il n'était pas héritier en première ligne ?

— Très bizarre, dis-je. Et maintenant, Summers, apportez-moi mes factures et un nouveau livre de chèques ; nous allons commencer un peu à nous organiser. »

-

LE CHAT

Théodore de Banville

Paru dans

"Les animaux chez eux"

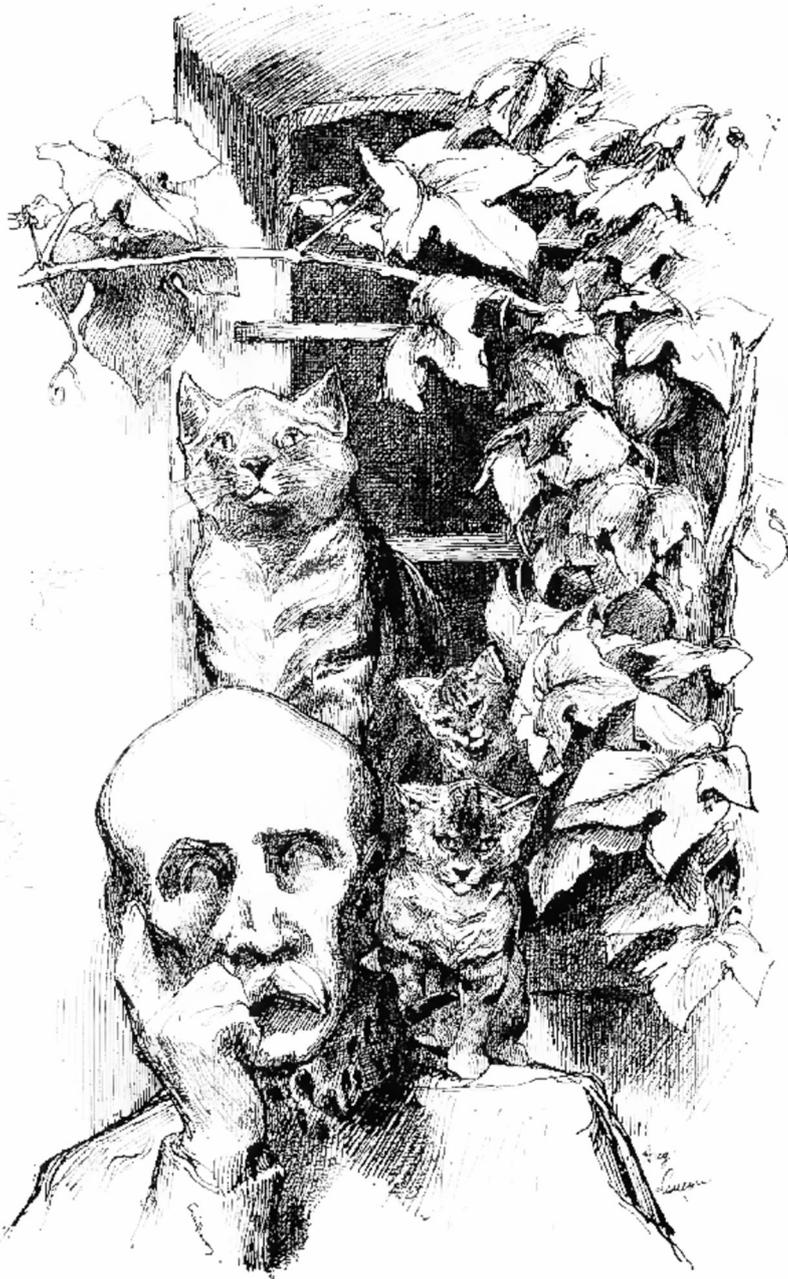
d'Auguste Lançon

(Ludovic Baschet, Paris 1882)

possible à tuer. Sauvage ou domestique, il reste lui-même, obstinément, avec une sérénité absolue, et aussi rien ne peut lui faire perdre sa beauté et sa grâce suprême. Il n'y a pas de

libre. Il l'est en effet, parce qu'il ne se donne que dans la mesure où il le veut, accordant ou refusant à son gré son affection et ses caresses, et c'est pourquoi il reste beau, c'est-à-dire semblable à son type éternel. Prenez deux Chats, l'un vivant dans quelque logis de grande dame ou de poète, sur les moelleux tapis, sur les divans de soie et les coussins armoriés, l'autre étendu sur le carreau rougi, dans un logis de vieille fille pauvre, ou pelotonné dans une loge de portière, eh bien ! Tous deux auront au même degré la noblesse, le respect de soi-même, l'élégance à laquelle le Chat ne peut renoncer sans mourir.

En lisant le morceau si épouvantablement injuste que Buffon a consacré au Chat, on reconstruirait, si la mémoire en était perdue, tout ce règne de Louis XIV où l'homme se crut devenu soleil et centre du monde, et ne put se figurer que des milliers d'astres et d'étoiles avaient été jetés dans l'éther pour autre chose que pour son usage personnel. Ainsi le savant à manchettes, reprochant au gracieux animal de voler ce qu'il lui faut pour sa nourriture, semble supposer chez les Chats une notion exacte de la propriété et une connaissance approfondie des codes, qui par bonheur n'ont pas été accordées aux animaux. "Ils n'ont, ajoute-t-il que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvements obliques, à leurs yeux équivoques ; ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou



dessin Auguste Lançon

Tout animal est supérieur à l'homme par ce qu'il y a en lui de divin, c'est-à-dire par l'instinct. Or, de tous les animaux, le Chat est celui chez lequel l'instinct est le plus persistant, le plus im-

condition si humble et si vile qui arrive à le dégrader, parce qu'il n'y consent pas, et qu'il garde toujours la seule liberté qui puisse être accordée aux créatures, c'est-à-dire la volonté et la résolution arrêtée d'être

fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font." O injuste grand savant que vous êtes ! est-ce que nous cherchons, nous, les caresses pour le plaisir qu'elles ne nous font pas ? Vous dites que les yeux des Chats sont équivoques ! Relativement à quoi ? Si tout d'abord nous n'en pénétrons pas la subtile et profonde pensée, cela ne tient-il pas à notre manque d'intelligence et d'intuition ? Quant aux détours, eh ! Mais le spirituel Alphonse Karr a adopté cette devise charmante : "Je ne crains que ceux que j'aime," et, comme on le voit, le Chat, plein de prudence, l'avait adoptée avant lui.

Sans doute, il se laisse toucher, caresser, tirer les poils, porter la tête en bas par les enfants, instinctifs comme lui ; mais il se défie toujours de l'homme, et c'est en quoi il prouve son profond bon sens. N'a-t-il pas sous les yeux l'exemple de ce Chien que le même Buffon met si haut, et ne voit-il pas par là ce que l'homme fait des animaux qui consentent à être ses serviteurs et se donnent à lui sans restriction, une fois pour toutes ? L'homme fait du Chien un esclave attaché, mis à la chaîne ; il lui fait traîner des carrioles et des voitures, il l'envoie chez le boucher chercher de la viande à laquelle il ne devra pas toucher. Il le réduit même à la condition dérisoire de porter les jour-

naux dans le quartier ; il avait fait du Chien Munito un joueur de dominos, et pour peu il l'aurait réduit à exercer le métier littéraire, à faire de la copie, ce qui, pour un animal né libre sous les cieux, ma paraîtrait le dernier degré de l'abaissement. L'homme oblige le Chien à chasser pour lui, à ses gages et même sans gages ; le Chat préfère chasser pour son propre compte, et à ce sujet on l'appelle voleur, sous prétexte que les lapins et les oiseaux appartiennent à l'homme ; mais c'est ce qu'il faudrait démontrer. On veut lui imputer à crime ce qui fit la gloire de Nemrod et d'Hippolyte, et c'est ainsi que nous avons toujours deux poids inégaux, et deux mesures.

En admettant même que l'univers ait été créé pour l'homme, plutôt que pour le Chat et les autres bêtes, ce qui me paraît fort contestable, nous devrions encore au Chat une grande reconnaissance, car tout ce qui fait la gloire, l'orgueil et le charme pénétrant de l'homme civilisé, il me paraît l'avoir servilement copié sur le Chat. Le type le plus élégant que nous ayons inventé, celui d'Arlequin, n'est pas autre chose qu'un Chat. S'il a pris au Carlin sa face vicieuse, sa tête noire, ses sourcils, sa bouche proéminente, tout ce qu'il y a de leste, de gai, de charmant, de séduisant, d'envolé, vient du Chat, et c'est à cet animal caressant et rapide qu'il a pris ses gestes enveloppants et ses poses énamourées. Mais le Chat

n'est pas seulement Arlequin ; il est Chérubin, il est Léandre, il est Valère ; il est tous les amants et tous les amoureux de la comédie, à qui il a enseigné les regards en coulisse et les ondulations serpentines. Et ce n'est pas assez de le montrer comme le modèle des amours de théâtre ; mais le vrai amour, celui de la réalité, celui de la vie, l'homme sans lui en aurait-il eu l'idée ? C'est le Chat qui va sur les toits miauler, gémir, pleurer d'amour ; il est le premier et le plus incontestable des Roméos, sans lequel Shakespeare sans doute n'eût pas trouvé le sien ?

Le Chat aime le repos, la volupté, la tranquille joie ; il a ainsi démontré l'absurdité et le néant de l'agitation stérile. Il n'exerce aucune fonction et ne sort de son repos que pour se livrer au bel art de la chasse, montrant ainsi la noblesse de l'oisiveté raffinée et pensive, sans laquelle tous les hommes seraient des casseurs de cailloux. Il est ardemment, divinement, délicieusement propre, et cache soigneusement ses ordures ; n'est-ce pas déjà un immense avantage qu'il a sur beaucoup d'artistes, qui confondent la sincérité avec la platitude ? Mais bien plus, il veut que sa robe soit pure, lustrée, nette de toute souillure. Que cette robe soit de couleur cendrée, ou blanche comme la neige, ou de couleur fauve rayée de brun, ou bleue, car ô bonheur ! il y a des Chats bleus ! le Chat la frotte, la peigne, la nettoie, la pare

avec sa langue râpeuse et rose, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue séduisante et lisse, enseignant ainsi en même temps l'idée de propreté et l'idée de parure ; et qu'est-ce que la civilisation a trouvé de plus ? Sans ce double et précieux attrait, quel serait l'avantage de madame de Maufrigneuse sur une marchande de pommes de la Râpée, ou plutôt quel ne serait pas son désavantage vis-à-vis de la robuste fille mal lavée ? Sous ce rapport, le moindre Chat surpasse de beaucoup les belles, les reines, les Médicis de la cour de Valois et de tout le seizième siècle, qui se bornaient à se parfumer, sans s'inquiéter du reste.

Aussi a-t-il servi d'incontestable modèle à la femme moderne. Comme un Chat ou comme une Chatte, elle est, elle existe, elle se repose, elle se mêle immobile à la splendeur des étoffes, et joue avec sa proie comme le Chat avec la souris, bien plus empressée à égorger sa victime qu'à la manger. Tels les Chats qui, au bout du compte, préfèrent de beaucoup le lait sucré aux souris, et jouent avec la proie vaincue par pur dandysme, exactement comme une coquette, la laissant fuir, s'évader, espérer la vie et posant ensuite sur elle une griffe impitoyable. Et c'est d'autant plus une simple volupté, que leurs courtes dents ne leur servent qu'à déchirer, et non à manger. Mais tout en eux a été combiné pour le piège, la surprise, l'attaque nocturne ; leurs admirables yeux qui se contractent et se

dilatent d'une façon prodigieuse, y voient plus clair la nuit que le jour, et la pupille qui le jour est comme une étroite ligne, dans la nuit devient ronde et large, poudrée de sable d'or et pleine d'étincelles. Escarboucle ou émeraude vivante, elle n'est pas seulement lumineuse, elle est lumière. On sait que le grand Camoëns, n'ayant pas de quoi acheter une chandelle, son Chat lui prêta la clarté de ses prunelles pour écrire un chant des *Lusiades*. Certes, voilà une façon vraie et positive d'encourager la littérature, et je ne crois pas qu'aucun ministre de l'instruction publique en ait jamais fait autant. Bien certainement, en même temps qu'il l'éclairait, le bon Chat lui apportait sa moelleuse et douce robe à toucher, et venait chercher des caresses pour le plaisir qu'elles lui causaient, sentiment qui, ainsi que nous l'avons vu, blessait Buffon, mais ne saurait étonner un poète lyrique, trop voluptueux lui-même pour croire que les caresses doivent être recherchées dans un but austère et exempt de tout agrément personnel.

Peut-être y a-t-il des côtés par lesquels le Chat ne nous est pas supérieur ; en tout cas, ce n'est pas par sa charmante, fine, subtile et sensitive moustache, qui orne si bien son joli visage et qui, munie d'un tact exquis, le protège, le gouverne, l'avertit des obstacles, l'empêche de tomber dans les pièges. Comparez cette parure de luxe, cet outil de sécurité, cet appendice qui semble

fait de rayons de lumière, avec notre moustache à nous, rude, inflexible, grossière, qui écrase et tue le baiser, et met entre nous et la femme aimée une barrière matérielle. Contrairement à la délicate moustache du Chat qui jamais n'obstrue et ne cache son petit museau rose, la moustache de l'homme, plus elle est d'un chef, d'un conducteur d'hommes, plus elle est belle et guerrière, plus elle rend la vie impossible ; c'est ainsi qu'une des plus belles moustaches modernes, celle du roi Victor-Emmanuel, qui lui coupait si bien le visage en deux comme une héroïque balafre, ne lui permettait pas de manger en public ; et, quand il mangeait tout seul, les portes bien closes, il fallait qu'il les relevât avec un foulard, dont il attachait les bouts derrière sa tête. Combien alors ne devait-il pas envier la moustache du Chat, qui se relève d'elle-même et toute seule, et ne le gêne en aucune façon dans les plus pompeux festins d'apparat !

Le Scapin gravé à l'eau-forte dans le Théâtre italien du comédien Riccoboni a une moustache de Chat, et c'est justice, car le Chat botté est, bien plus que Dave, le père de tous les Scapins et de tous les Mascarilles. A l'époque où se passa cette belle histoire, le Chat voulut prouver, une fois pour toutes, que s'il n'est pas intrigant, c'est, non pas par impuissance de l'être, mais par un noble mépris pour l'art des Mazarin et des Talleyrand. Mais

la diplomatie n'a rien qui dépasse ses aptitudes, et pour une fois qu'il voulut s'en mêler, il maria, comme on le sait, son maître, ou plutôt son ami, avec la fille d'un roi. Bien plus, il exécuta toute cette mission sans autres accessoires qu'un petit sac fermé par une coulisse, et une paire de bottes, et nous ne savons guère de ministres de France à l'étranger qui, pour arriver souvent à de plus minces résultats, se contenteraient d'un bagage si peu compliqué. A la certitude avec laquelle le Chat combina, ourdit son plan et l'exécuta sans une faute de composition, on pourrait voir en lui un auteur dramatique de premier ordre, et il le serait sans doute s'il n'eût préféré à tout sa noble et chère paresse. Toutefois il adore le théâtre, et il se plaît infiniment dans les coulisses, où il retrouve quelques-uns de ses instincts chez les comédiennes, essentiellement Chattes de leur nature. Notamment à la Comédie-Française, où depuis Molière s'entassent, accumulés à toutes les époques, des mobiliers d'un prix inestimable, des dynasties de Chats, commencées en même temps que les premières collections, protègent ces meubles et les serges, les damas, les lampas antiques, les tapisseries, les verdure, qui sans eux seraient dévorés par d'innombrables légions de souris. Ces braves sociétaires de la Chatterie comique, héritiers légitimes et directs de ceux que caressaient les belles mains de mademoi-

selle de Brie et d'Armande Béjart, étranglent les souris, non pour les manger, car la Comédie-Française est trop riche pour nourrir ses Chats d'une manière si sauvage et si primitive, mais par amour pour les délicates sculptures et les somptueuses et amusantes étoffes.

Cependant, à la comédie sensée et raisonnable du justicier Molière, le Chat qui, ayant été dieu, sait le fond des choses, préfère encore celle qui se joue dans la maison de Guignol, comme étant plus initiale et absolue. Tandis que le guerrier, le conquérant, le héros-monstre, le meurtrier difforme et couvert d'or éclatant, vêtu d'un pourpoint taillé dans l'azur du ciel et dans la pourpre des aurores, l'homme, Polichinelle en un mot, se sert, comme Thésée ou Hercule, d'un bâton qui est une massue, boit le vin de la joie, savoure son triomphe, et se plonge avec ravissement dans les voluptés et dans les crimes, battant le commissaire, pendant le bourreau à sa propre potence, et tirant la queue écarlate du diable ; lui, le Chat, il est là, tranquillement assis, apaisé, calme, superbe, regardant ces turbulences avec l'indifférence d'un sage, et estimant qu'elles résument la vie avec une impartialité se-reine. Là, il est dans son élément, il approuve tout, tandis qu'à la Comédie-Française, il fait quelquefois de la critique, et de la meilleure. On se souvient que par amitié pour la grande Rachel, la plus spirituelle parmi les femmes et

aussi parmi les hommes qui vécurent de l'esprit, la belle madame Delphine de Girardin aux cheveux d'or se laissa mordre par la muse tragique. Elle fit une tragédie, elle en fit deux, elle allait en faire d'autres ; nous allions perdre à la fois cette verve, cet esprit, ces vives historiettes, ces anecdotes sorties de la meilleure veine française, tout ce qui faisait la grâce, le charme, la séduction irrésistible de cette poétesse extra parisienne, et tout cela allait se noyer dans le vague océan des alexandrins récités par des acteurs affublés de barbes coupant la joue en deux, et tenues par des crochets qui reposent sur les oreilles. Comme personne ne songeait à sauver l'illustre femme menacée d'une tragédite chronique, le Chat y songea pour tout le monde, et se décida à faire un grand coup d'État. Au premier acte de Judith, tragédie, et précisément au moment où l'on parlait de tigres, un des Chats de la Comédie-Française (je le vois encore, maigre, efflanqué, noir, terrible, charmant !) s'élança sur la scène sans y avoir été provoqué par l'avertisseur, bondit, passa comme une flèche, sauta d'un rocher de toile peinte à un autre rocher de toile peinte, et, dans sa course vertigineuse, emporta la tragédie épouvantée, rendant ainsi à l'improvisation éblouissante, à la verve heureuse, à l'inspiration quotidienne, à l'historiette de Tallemant des Réaux merveilleusement res-suscitée, une femme qui, lorsqu'elle parlait avec

Méry, avec Théophile Gautier, avec Balzac, les faisait paraître des causeurs pâles. Ce n'est aucun d'eux qui la sauva du songe, du récit de Thérèse, de toute la friperie classique et qui la remit dans son vrai chemin ; non, c'est le Chat !

D'ailleurs, entre lui et les poètes, c'est une amitié profonde, sérieuse, éternelle, et qui ne peut finir. La Fontaine, qui mieux que personne a connu l'animal appelé : homme, mais qui, n'en déplaise à Lamartine, connaissait aussi les autres animaux, a peint le Chat sous la figure d'un conquérant, d'un Attila, d'un Alexandre, ou aussi d'un vieux malin ayant plus d'un tour dans son sac ; mais, pour la Chatte, il s'est contenté de ce beau titre, qui est toute une phrase significative et décisive : La Chatte métamorphosée en femme ! En effet, la Chatte est toute la femme ; elle est courtisane, si vous voulez, paresseusement étendue sur les coussins et écoutant les propos d'amour ; elle est aussi mère de famille, élevant, soignant, pomponnant ses petits, de la manière la plus touchante leur apprenant à grimper aux arbres, et les défendant contre leur père, qui pour un peu les mangerait, car en ménage, les mâles sont tous les mêmes, imbéciles et féroces. Lorsqu'à Saint-Pétersbourg, les femmes, avec leur petit museau rosé et rougi passent en calèches, emmitouffées des plus riches et soyeuses fourrures, elles sont alors l'idéal même de la femme, parce

qu'elles ressemblent parfaitement à des Chattes ; elles font ronron, miaulent gentiment, parfois même égratignent, et, comme les Chattes, écoutent longuement les plaintes d'amour tandis que la brise glacée caresse cruellement leurs folles lèvres de rose.

Le divin Théophile Gautier, qui en un livre impérissable nous a raconté l'histoire de ses Chats et de ses Chattes blanches et noires, avait une Chatte qui mangeait à table, et à qui l'on mettait son couvert. Ses Chats, très instruits comme lui, comprenaient le langage humain, et si l'on disait devant eux de mauvais vers, frémissaient comme un fer rouge plongé dans l'eau vive. C'étaient eux qui faisaient attendre les visiteurs, leur montraient les sièges de damas pourpre, et les invitaient à regarder les tableaux pour prendre patience. Ne sachant pas aimer à demi, et respectant religieusement la liberté, Gautier leur livrait ses salons, son jardin, toute sa maison, et jusqu'à cette belle pièce meublée en chêne artistement sculpté, qui lui servait à la fois de chambre à coucher et de cabinet de travail. Mais Baudelaire, après les avoir chantés dans le sonnet sublime où il dit que l'Erèbe les eût pris pour ses courriers si leur fierté pouvait être assouplie à un joug, Baudelaire les loge plus magnifiquement encore que ne le fait son ami, comme on peut le voir dans son LII^e poème, intitulé : Le Chat.

*Dans ma cervelle se promène,
Ainsi qu'en son appartement,
Un beau Chat, fort, doux et charmant.
Quant il miaule, on l'entend à peine,*

*Tant son timbre est tendre et discret ;
Mais, que sa voix s'apaise ou gronde,
Elle est toujours nette et profonde.
C'est là son charme et son secret.*

*Cette voix qui perle et qui filtre
Dans mon fond le plus ténébreux,
Me remplit comme un vers nombreux
Et me réjouit comme un philtre.*

Loger dans la cervelle du poète de Spleen et idéal, certes ce n'est pas un honneur à dédaigner, et je me figure que le Chat devait avoir là une bien belle chambre, discrète, profonde, avec de moelleux divans, des ors brillants dans l'obscurité et de grandes fleurs étranges ; plus d'une femme sans doute y passa et voulut y demeurer ; mais elle était accaparée pour jamais par ces deux êtres familiers et divins : la Poésie et le chat, qui sont inséparables. Et le doux être pensif et mystérieux habite aussi dans la plus secrète solitude des cœurs féminins, jeunes et vieux. Dans l'École des Femmes de Molière, lorsqu'Arnolphe revient dans sa maison, s'informe de ce qui a pu se

passer en son absence et demande anxieusement : "Quelle nouvelle ?" Agnès, la naïveté, l'innocence, l'âme en fleur, encore blanche comme un lys, ne trouve que ceci à lui répondre : "Le petit Chat est mort." De tous les événements qui se sont succédés autour d'elle, même lorsque le rusé Amour commence à tendre autour d'elle son filet aux invisibles mailles, elle n'a retenu que cette tragédie : la mort du petit Chat, auprès de laquelle tout le reste n'est rien. Et connaissez-vous un plus beau cri envolé que celui-ci : "C'est la mère Michel qui a perdu son Chat !" Les autres vers de la chanson peuvent être absurdes, ils le sont et cela ne fait rien ; en ce premier vers sinistre et grandiose, le poète a tout dit, et il a montré la mère Michel désespérée, tordant ses bras, privée de celui qui dans sa vie absurde représentait la grâce, la caresse, la grandeur épique, l'idéal sans lequel ne peut vivre aucun être humain. Tout à l'heure elle était la compagne de la Rêverie, du Rythme visible, de la Pensée agile et mystique ; elle n'est plus à présent qu'une ruine en carton couleur d'amadou, cuisant sur un bleuissant feu de braise un miroton arrosé de ses larmes ridicules.

Le Chat peut être représenté dans son élégante réalité par un Oudry, ou de nos jours par un Lambert ; mais il partage avec l'homme seul le privilège d'affecter une forme qui peut être miraculeusement simplifiée et idéalisée par l'art, comme

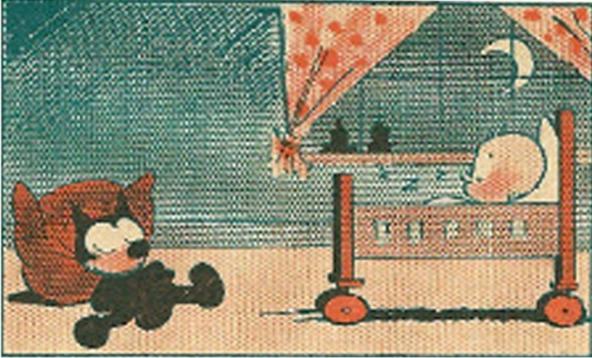
l'ont montré les antiques égyptiens et les ingénieux peintres japonais. Le Rendez-vous de Chats d'Édouard Manet, donné par Champfleury dans son livre, est un chef-d'œuvre qui fait rêver. Sur un toit éclairé par la lune, le Chat blanc aux oreilles dressées dessiné d'un trait initial, et le Chat noir rassemblé, attentif, aux moustaches hérissées, dont la queue relevée en S dessine dans l'air comme un audacieux paraphe, s'observent l'un l'autre, enveloppés dans la vaste solitude des cieux. A ce moment où dort l'homme fatigué et stupide, l'extase est à eux et l'espace infini ; ils ne peuvent plus être attristés par les innombrables lieux-communs que débite effrontément le roi de la création, ni par les pianos des amateurs pour lesquels ils éprouvent une horreur sacrée, puisqu'ils adorent la musique !

La couleur du poil, qui chez le Chat sauvage est toujours la même, varie à l'infini et offre toute sorte de nuances diverses chez le Chat domestique ; cela tient à ce que, comme nous, par l'éducation il devient coloriste et se fait alors l'artisan de sa propre beauté. Une autre différence plus grave, c'est que le Chat sauvage, ainsi que l'a observé Buffon, a les intestins d'un tiers moins larges que ceux du Chat civilisé ; cette simple remarque ne contient-elle pas en germe toute la Comédie de la Vie, et ne fait-elle pas deviner tout ce qu'il faut d'audace, d'obstination, de ruse à l'habitant des

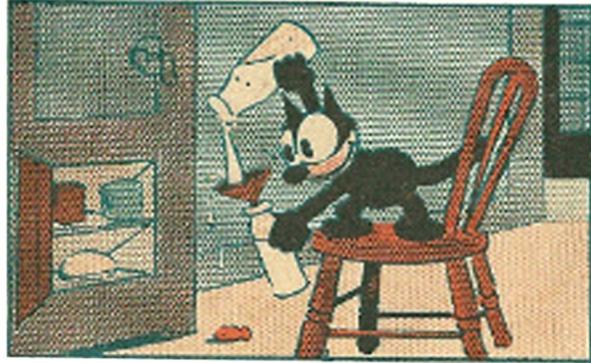
villes pour remplir ces terribles intestins qui lui ont été accordés avec une générosité si prodigue, sans les titres de rente qu'ils eussent rendus nécessaires ?

FÉLIX VEUT DORMIR
Otto Messmer et Pat Sullivan

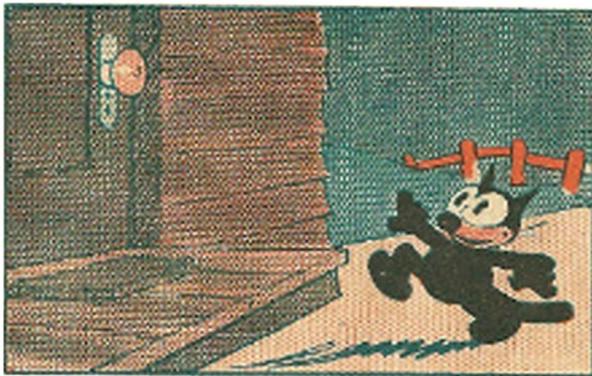
Paru dans "Félix et Riri"
(Hachette, Paris 1934)



« Ah ! Qu'il est doux de dormir !
Comme dit l'autre, il vaut mieux
être couché qu'assis. »



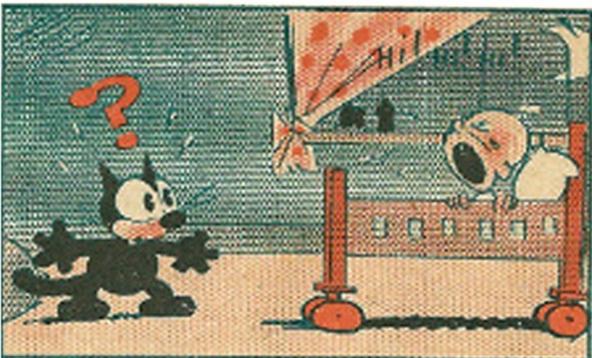
« Je vais remplir de lait son biberon ;
ça le calmera. »



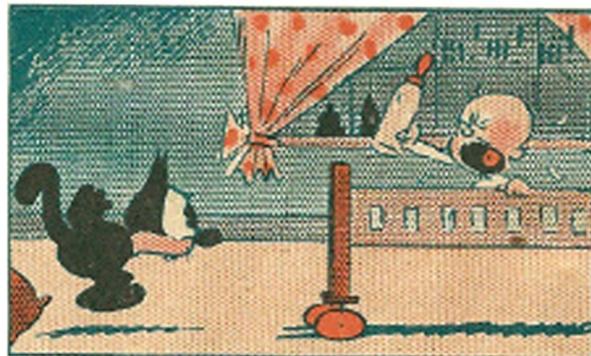
« Les gens d'ici sont allés au cinéma.
Je vais me glisser dans la maison
et faire un petit somme. »



« Essayons de nous rendormir
pendant qu'il suce son biberon. »



« Allons ! Bon ! Me voilà réveillé en
sursaut par ce bébé qui se met à pleurer.
Qu'est-ce qu'il y a, jeune homme ? »



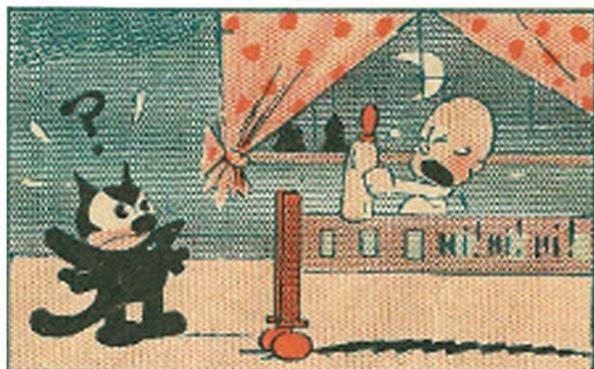
« Ah ! Le voilà qui recommence
à pleurer. C'est assommant ! »



« Je lui remplis de nouveau son biberon. Espérons que ce lait le fera taire. »



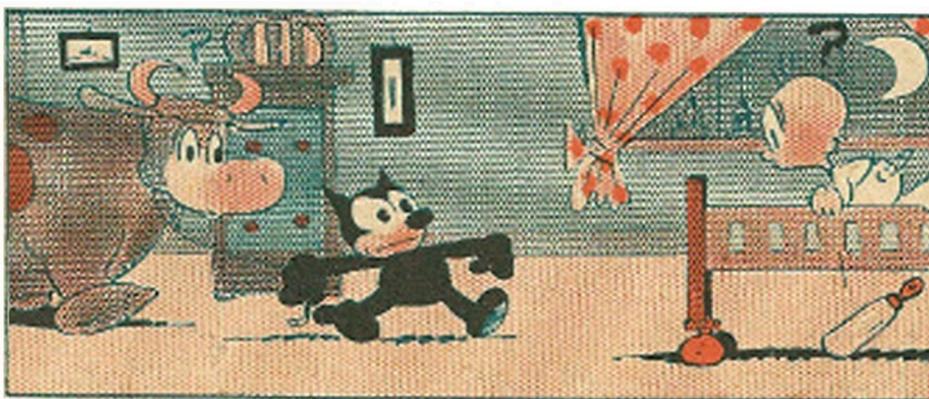
« Ah ! Si je pouvais dormir aussi bien que tout à l'heure et avoir de beaux rêves ! »



« Mais non, impossible. Bébé, tu commences à m'agacer. Tu veux encore du lait ? »



« Eh bien ! Tu vas en avoir. Je vais te procurer un biberon de belle taille. »



« Tiens, voilà une vache, et une grosse encore. Si après ça tu ne me laisses pas dormir, je ne sais vraiment pas ce qu'il te faut. »

